

Le Grand O

Dick, Philip K.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

philip k. dick
le grand O



densité
inédit

Philip K. Dick

Le grand O

Traduit de l'américain par Hélène Collon

Présence du futur
Denoël

Des nuées de Martiens (Martians Come in Clouds)
La Clause du salaire (Paycheck)
La Machine à conserver (The Preserving Machine)
Les Braconniers du cosmos (The Cosmic Poachers)
Dans le jardin (Out in the Garden)
Le Grand O (The Great C)
Le Problème des bulles (The Trouble with Bubbles)

Des nuées de Martiens

Ted Barnes entra et, tout frémissant, le visage défait, jeta son manteau et son journal sur le fauteuil. « Encore une ! marmotta-t-il. Toute une nuée ! Il y avait même une de ces sacrées bestioles sur le toit des Johnson. Quand je suis arrivé ils étaient en train de la faire tomber avec une perche. »

Lena vint ramasser son vêtement, qu'elle alla accrocher dans la penderie. « Heureusement que tu es rentré tout droit à la maison.

— Quand j'en vois une, j'ai les mains qui tremblent. » Ted se laissa tomber sur le canapé et chercha son paquet de cigarettes dans sa poche. « Parole, ça me met dans un état ! » Il alluma sa cigarette et souffla tout autour de lui un nuage de fumée grise. Ses mains cessaient peu à peu de trembler. Il essuya la sueur qui ourlait sa lèvre supérieure et desserra sa cravate. « Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

— Du jambon. » Lena se pencha pour l'embrasser.

« Comment ça se fait ? On fête quelque chose ?

— Non. » Lena repartit vers la porte de la cuisine. « C'est ce jambon fumé en conserve que ta mère nous a donné. Je me suis dit qu'il était temps de l'ouvrir. »

Ted la regarda disparaître dans la cuisine, mince et séduisante avec son tablier en imprimé de couleurs vives. Il soupira et se détendit en se laissant aller contre son dossier. Le salon paisible, Lena dans la cuisine, le poste de télévision qui fonctionnait tout seul dans son coin... tout cela le réconfortait un peu.

Il délaça ses souliers et s'en débarrassa d'une ruade. L'incident n'avait duré que quelques minutes, mais il lui avait paru beaucoup plus long. Pendant une éternité il était resté figé sur le trottoir, les yeux rivés au toit des Johnson. Les cris des hommes, la perche...

... et cette chose drapée sur l'arête du toit, cette espèce d'informe sac gris fuyant le contact de la perche, se rétractant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre pour ne pas se faire déloger.

Ted frissonna. Il en eut un haut-le-cœur. Il était resté planté là à regarder, incapable de détourner les yeux. Puis un type l'avait dépassé en courant et en lui marchant sur le pied, et le charme s'était rompu. Délivré, il s'était éloigné au plus vite, soulagé et ébranlé à la fois. Bon sang... !

La porte de derrière claqua. Jimmy fit son entrée dans le salon d'un pas nonchalant, les mains dans les poches. « Salut, P'pa. » Il

s'arrêta près de la porte de la salle de bains et contempla son père. « Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as l'air tout drôle.

— Viens un peu par ici, Jimmy. » Ted écrasa sa cigarette. « Il faut que je te parle.

— Faut que j'aille me débarbouiller avant dîner.

— Viens t'asseoir. Le dîner attendra. »

Jimmy vint se hisser sur le canapé. « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Ted dévisagea son fils, avec sa petite figure toute ronde, ses cheveux emmêlés qui lui retombaient dans les yeux et cette traînée de crasse sur la joue. Jimmy avait onze ans. Le moment était-il bien choisi pour lui parler ? Ted serra amèrement les dents. Autant le faire toute de suite, tant que lui-même avait encore bien en tête le souvenir de l'incident.

« Jimmy, il y avait un Martien sur le toit des Johnson. Je l'ai vu en rentrant de la station de bus. »

Les yeux de Jimmy s'arrondirent. « Tu veux dire une bestiole ?

— Oui. On le faisait tomber avec un grand bâton. Il y en a une nuée dans le coin. Il en tombe une tous les trois ou quatre ans. » Ses mains se remettaient à trembler. Il alluma une autre cigarette.

« C'est-à-dire pas aussi souvent qu'avant. Ils arrivent de Mars par nuées, par centaines de nuées, à la dérive. Ils atterrissent dans le monde entier – comme des feuilles mortes. » Il frissonna. « Des feuilles mortes balayées par le vent.

— Mince ! » Jimmy sauta sur ses pieds. « Il y est encore ?

— Non, tout à l'heure ils essayaient de le faire tomber. » Tim se pencha vers son fils. « Écoute-moi bien. Si je t'en parle c'est pour que tu te tiennes à l'écart de ces choses. Si tu en vois une, fais immédiatement demi-tour et prends tes jambes à ton cou. Tu m'entends ? Ne t'en approche jamais. N'y... » Il hésita.

« N'y fais pas attention. Tourne les talons et pars en courant, le plus vite possible. Va chercher quelqu'un, arrête la première personne que tu rencontres ; dis-lui ce que tu as vu et rentre directement à la maison. Compris ? »

Jimmy hocha la tête.

« Tu sais à quoi ils ressemblent. On t'a montré des photos à l'école. Tu as dû... »

Lena apparut dans l'entrée de la cuisine. « Le dîner est prêt. Jimmy, tu n'as pas fait ta toilette ?

— Je l'ai arrêté en chemin, intervint Ted en se levant. J'avais à lui parler.

— Souviens-toi bien de ce que te dit ton père à propos de ces bestioles, sinon gare au martinet. »

Jimmy partit en courant vers la salle de bains. « Je vais me laver. »

Il claqua la porte derrière lui. Ted croisa le regard de Lena. « J'espère qu'on sera bientôt débarrassés d'eux. J'ai même peur de sortir.

— Ça ne devrait plus tarder. J'ai vu à la télévision qu'on était mieux organisé que la dernière fois. » Lena calcula de tête.

« C'est la cinquième nuée. On dirait que ça se raréfie. Ce n'est plus aussi fréquent. La première, c'était en 1958. La suivante en 59. Je me demande quand cela finira. »

Jimmy sortit en trombe de la salle de bains. « À table !

— D'accord, dit Ted. À table. »

C'était un après-midi radieux. Jimmy Barnes sortit en trombe de la cour de récréation, franchit le portail de l'école et se retrouva sur le trottoir. Son cœur battait d'excitation. Il traversa pour rejoindre Maple Street, puis Cedar Street en courant tout du long.

Quelques personnes fouinaient toujours sur la pelouse des Johnson – un policier et quelques curieux. On voyait une zone dévastée en plein milieu, une espèce de déchirure dans le gazon. Autour de la maison, toutes les fleurs avaient été piétinées. Mais pas trace de la bestiole.

Mike Edwards vint lui donner un coup de poing sur le bras. « Quoi de neuf, Barnes ?

— Salut. Tu l'as vue ?

— La bestiole ? Non.

— Mon père l'a vue en rentrant du travail.

— Mon œil !

— Je t'assure. Il dit qu'on la faisait tomber avec une perche. »

Ralf Drake arriva à vélo. « Où elle est ? Elle est partie ?

— Ils l'ont déjà mise en pièces, répondit Mike. Barnes dit que son vieux l'a vue en rentrant chez lui hier soir.

— Il m'a dit qu'ils tentaient de la déloger à coups de perche. Elle essayait de s'accrocher au toit.

— Elles sont toutes desséchées, toutes ridées, précisa Mike, comme si on les avait laissées trop longtemps pendues dans le garage.

— Comment tu le sais ? demanda Ralf.

— J'en ai vu une, une fois.

— Ouais. Tu parles. »

Ils poursuivirent leur chemin sur le trottoir, Ralf poussant son vélo, sans cesser de se quereller à tue-tête à propos des bestioles. Ils tournèrent dans Vermont Street et traversèrent le grand terrain vague.

« Le présentateur télé a dit qu'on les avait presque toutes trouvées, commenta Ralf. Il n'y en avait pas beaucoup, cette fois-ci. »

Jim donna un coup de pied dans un caillou. « J'aimerais quand même bien en voir une avant qu'ils ne les détruisent toutes.

— Et moi, j'aimerais en attraper une », dit Mike.

Ralf s'esclaffe. « Si t'en voyais une, tu t'enfuirais tellement vite

qu'au coucher du soleil, tu serais encore en train de courir.

— Ah ouais ?

— Ouais, tu courrais comme un dératé !

— Cause toujours. Je la descendrais à coups de pierres, moi, c'te bestiole !

— Et tu la ramènerais chez toi dans une boîte de conserve ? »

Mike s'élança à la poursuite de Ralf, ce qui l'amena sur la chaussée puis jusqu'au coin de la rue.

La dispute se prolongea pendant toute la traversée de la petite ville ; arrivés dans les quartiers populaires, de l'autre côté de la voie ferrée, ils se chamaillaient encore. Ils dépassèrent la fabrique d'encre, puis l'endroit où les camions de la Western Lumber Company venaient prendre leur chargement de bois de charpente. Le soleil descendait sur l'horizon. Le soir approchait. Un vent froid se leva et chahuta les palmiers bordant la Hartly Construction Company.

« Salut ! » dit Ralf. Il sauta sur son vélo et s'éloigna. Mike et Jimmy revinrent ensemble vers la ville et se séparèrent dans Cedar Street.

« Si tu vois une bestiole, tu m'appelles, dit Mike.

— Pas de problème. » Jimmy remonta Cedar Street les mains dans les poches. Le soleil était couché. Il faisait plus froid tout à coup. L'obscurité tombait.

Il marchait lentement, les yeux rivés au sol. Les réverbères s'allumèrent. De rares voitures passaient dans la rue. Derrière les rideaux des maisons, il apercevait fugitivement des pièces brillamment éclairées, chaleureuses ; des cuisines, des salles de séjour... À un moment, il entendit un poste de télévision tonitruer dans la pénombre. Puis il longea le mur de brique ceignant le domaine des Pomeroy. Le mur céda bientôt la place à une grille surmontée d'immenses épineux, sombres et immobiles dans le crépuscule.

Jimmy fit une pause le temps de s'agenouiller pour rattacher son lacet. Une rafale de vent froid l'enveloppa soudain et fit légèrement onduler les arbres. Dans le lointain, un train poussa une plainte lugubre qui résonna dans le soir tombant. L'enfant pensa à la table du dîner, à son père déchaussé, lisant les journaux. À sa mère dans la cuisine, à la télévision qui murmurait toute seule, au salon douillet et bien éclairé.

En se relevant, Jimmy vit quelque chose bouger au-dessus de sa tête, dans les arbres. Il se raidit. Quelque chose reposait dans les branches en oscillant au gré du vent. Il en resta bouche bée, cloué sur place.

Une bestiole ! Une bestiole qui guettait, silencieuse, dans l'arbre.

Une très vieille bestiole, il le vit tout de suite. Il en émanait une impression de sécheresse, une odeur de poussière séculaire. Oui, une forme grise manifestement ancienne qui, immobile et silencieuse,

s'était plaquée sur le tronc et les branches. Une espèce de masse de toiles d'araignée, de filaments poudreux et d'entrelacs grisâtres accrochés à l'arbre. Une présence ténue, nébuleuse, qui lui fit dresser les cheveux sur la nuque.

La forme se mit à bouger, mais si lentement qu'il faillit ne rien remarquer. Elle glissait autour du tronc en tâtonnant prudemment, centimètre par centimètre, cherchant son chemin comme si elle était aveugle.

Jimmy s'éloigna de la grille. Il faisait tout à fait nuit à présent. Le ciel était d'encre. Quelques étoiles scintillaient froidement, inaccessibles flammèches. Tout au bout de la rue, un autobus tourna à l'angle en faisant gronder son moteur.

Une bestiole, là, accrochée dans l'arbre au-dessus de lui ! Jimmy recula en catastrophe. Son cœur battait douloureusement ; il étouffait. Sa vision se brouillait, son champ visuel s'obscurcissait ou paraissait s'évanouir dans le lointain. La bestiole n'était qu'à une courte distance de lui, deux ou trois mètres seulement au-dessus de sa tête.

De l'aide... il fallait qu'il appelle au secours. Qu'on fasse venir des hommes avec des perches pour déloger la bestiole !... quelqu'un !... vite ! Il ferma les yeux et s'arracha de la grille. Il avait l'impression d'être englouti dans un raz de marée, dans un océan déchaîné qui l'entraînait, déferlait sur son corps et l'immobilisait. Impossible de s'en dégager. Il était pris au piège. Il tâcha de lutter.

Un pas... un autre... puis un troisième...

C'est alors qu'il l'entendit.

Ou plutôt qu'il la sentit. Car il n'y avait aucun son. C'était comme un martèlement dans sa tête, un murmure pareil à celui de la mer. Le martèlement venait se briser contre son esprit par petites vagues qui l'entouraient de toutes parts. Jimmy fit halte. Le murmure était doux, rythmé. Mais insistant aussi, et même pressant. Il commença à se différencier, à prendre forme et substance. Le flot se fractionnait en sensations, en images et en scènes distinctes.

Des scènes... d'un autre monde, de son monde à elle. La bestiole lui parlait, lui décrivait son monde, lui montrait scène après scène avec une impatience anxieuse.

« Laisse-moi », marmonna Jimmy d'une voix pâteuse.

Mais les scènes affluaient toujours ; urgentes, insistantes, elles venaient lécher son esprit. Des plaines... un désert immense, illimité. Un sol rouge sombre, craquelé, raviné. Un lointain alignement de collines arrondies, poussiéreuses, érodées. Sur la droite, une cuvette évoquant un gigantesque moule à tarte vide bordé d'une croûte saline, un anneau de cendre acide laissé par une eau depuis longtemps évaporée.

« Laisse-moi ! » répéta Jimmy en reculant encore d'un pas.

Mais les visions prenaient de l'ampleur et se succédaient, de plus en plus nombreuses. Il y eut des cieux morts, des nuages de sable perpétuellement fouettés par le vent, de véritables murs de sable parfois, ainsi que des tourbillons de poussière qui se gonflaient sans répit sur fond de paysage desséché. De rares plantes rabougries, au pied des rochers. Et à l'ombre des montagnes, des araignées géantes figées au centre d'antiques toiles couvertes de poussière. Mortes à l'abri des crevasses.

La perspective s'élargit. Une espèce de conduit perçait un sol rouge recuit par le soleil.

Manifestement une bouche d'aération, signalant un habitat souterrain. La vue changea. Jimmy voyait à présent le coeur de la planète en traversant des strates successives de roche fracassée. C'était décidément une planète toute fanée, toute ridée, où il n'y avait plus ni feu ni humidité pour entretenir

la vie. Sa peau se craquelait, sa pulpe se desséchait et partait en poussière. Mais en son centre était niché un habitat quelconque, un espace aménagé au plus profond de la terre.

C'était là que Jimmy se trouvait maintenant, entouré de bestioles qui glissaient en tous sens. On voyait aussi des machines, toutes sortes d'appareils, des édifices, des plantations ordonnées, des générateurs, des maisons individuelles, des salles pleines de matériel complexe.

Des secteurs entiers de cet habitat étaient inaccessibles, manifestement condamnés. Il distingua encore des portes métalliques rouillées, des machines rongées par la corrosion, des soupapes bloquées en position fermée, des tuyaux qui partaient en poussière, des cadrans fendillés, brisés. Des chaînes de production engorgées, des rouages édentés, de plus en plus de sections fermées et de moins en moins de bestioles...

La scène changea à nouveau. C'était la Terre vue de très loin, une petite sphère verte qui tournait lentement sur elle-même, ensevelie sous les nuages. De vastes océans, de l'eau bleue sur des kilomètres de profondeur, une atmosphère humide. Et les bestioles qui partaient à la dérive à travers l'immensité désertique de l'espace, lentement, pour se rapprocher de la Terre un peu plus chaque année, à une allure désespérément lente.

Puis ce fut une vue rapprochée de la Terre. Une image presque familière. La surface d'un océan, une interminable étendue d'écume que survolaient quelques mouettes, avec au loin un rivage. Un océan terrien sous un ciel où filaient des nuages.

On y voyait flotter d'immenses sphères métalliques aplaties. Des embarcations artificielles dont la circonférence atteignait plusieurs dizaines de mètres, et sur lesquelles reposaient en silence des bestioles occupées à puiser l'eau et les minéraux de l'océan.

La bestiole dans l'arbre essayait de lui dire quelque chose, de lui parler d'elle. Ces disques sur l'eau... les bestioles voulaient utiliser l'eau, vivre sur l'eau, à la surface de l'océan. De gigantesques disques flottants couverts de bestioles... elle voulait qu'il le sache, qu'il voie leurs disques aquatiques.

Elles voulaient seulement vivre en milieu marin, pas sur la terre. Uniquement sur l'eau – et elles sollicitaient sa permission à lui. Rien que l'eau. Voilà ce qu'elle essayait de lui dire : elles convoitaient les étendues d'eau qui séparaient les continents. La bestiole l'implorait, à présent. Elle voulait connaître la réponse. Qu'il se prononce enfin, qu'il parle, qu'il donne son autorisation ! Elle attendait sa sentence, elle attendait, elle espérait, elle suppliait...

Les visions s'évanouirent en un clin d'oeil. Jimmy vacilla sous le choc et trébucha contre le trottoir. Il se releva d'un bond et essuya l'herbe mouillée qui maculait ses mains. Il était debout dans le caniveau. Il voyait toujours la bestiole immobile dans les branches. Elle était presque invisible maintenant ; il la discernait à peine.

Le martèlement avait progressivement quitté son esprit. La bestiole s'était retirée.

Jimmy tourna les talons et s'en fut en courant. Il traversa la rue et, sanglotant, hors d'haleine, longea le trottoir opposé jusqu'au croisement de Douglas Street. Un homme solidement bâti attendait à l'arrêt de bus, un panier-repas sous le bras.

Jimmy se précipita vers lui. « Une bestiole, là-bas, dans l'arbre ! » Il chercha son souffle. « Dans ce grand arbre, là !

— Tire-toi, même, grommela l'homme.

— Mais c'est une bestiole ! » insista Jimmy d'une voix que la panique rendait suraiguë. Dans l'arbre ! »

Deux silhouettes masculines se profilèrent dans la pénombre. « Quoi ? Une bestiole ?

— Où ça ? »

D'autres personnes apparurent. « Où est-elle ? »

Jimmy fit de grands gestes. « Dans le parc des Pomeroy. Un arbre près de la clôture. »

Un policier arriva. « Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Le gamin a repéré une bestiole. Qu'on aille chercher une perche.

— Montre-la-moi, dit le policier en prenant Jimmy par le bras. Viens. »

Jimmy les mena jusqu'au mur de brique mais prit soin de se tenir à l'écart de la grille. « Là-haut.

— Dans quel arbre ?

— Celui-là, je crois. »

On actionna une lampe électrique, dont le faisceau s'insinua dans

les arbres. Des lumières s'allumèrent chez les Pomeroy et la porte d'entrée s'ouvrit.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » tonna la voix hargneuse de Mr. Pomeroy.

— On a trouvé une bestiole. N'approchez pas. »

La porte se referma aussitôt.

« Là ! » Jimmy pointa l'index. « Dans cet arbre-ci. » Son coeur cessa presque de battre.

« Là haut.

— Où ça ?

— Je la vois. » Le policier recula et dégaina son arme.

« Impossible de l'abattre comme ça. Les balles se contentent de les traverser.

— Qu'on aille chercher une perche.

— C'est trop haut.

— Alors une torche enflammée.

— Une torche ! »

Deux hommes s'éloignèrent en courant. Des véhicules s'arrêtaient. Une voiture de police freina et le ululement de sa sirène mourut progressivement. Des portières s'ouvrirent, des hommes approchèrent au pas de course. Un projecteur éblouit tout le monde, puis localisa la bestiole et resta braqué sur elle.

Elle était toujours immobile, accrochée à son épineux. Dans la lumière crue, elle avait l'air d'un cocon géant cramponné en position instable. Puis elle se mit à progresser de façon hésitante sur le pourtour du tronc, étendant des filaments pour s'assurer une prise.

« Une torche, bon sang ! Qu'on apporte une torche enflammée ! »

Un homme arriva avec une planche arrachée à une palissade et à laquelle on avait mis le feu. On versa de l'essence sur des journaux entassés en rond au pied de l'arbre. Les branches basses prirent feu, timidement tout d'abord, puis avec plus de hardiesse.

« Encore de l'essence ! »

Un homme en tenue blanche approcha. Il traînait un bidon d'essence dont il projeta le contenu sur l'arbre. Les flammes jaillirent et s'élevèrent rapidement. Les branches noircissaient et crépitaient dans le brasier.

Au-dessus de leurs têtes, la bestiole s'ébranla, puis se hissa maladroitement sur une branche supérieure. Les flammes la léchaient presque. Elle accéléra l'allure et grimpa en ondulant sur une branche encore plus haute, puis sur une autre.

« Regardez-la s'enfuir.

— Elle n'ira pas bien loin. Elle est presque en haut. »

On apporta encore de l'essence. Les flammes bondirent à nouveau. Un attroupement s'était formé de part et d'autre de la grille, mais les

policiers tenaient les badauds à distance.

« Elle est partie par là ! » Le faisceau lumineux suivit le mouvement de la bestiole.

« Elle a atteint le sommet ! »

Et en effet elle restait là, accrochée à sa branche, à osciller d'avant en arrière. Les flammes sautaient de branche en branche et se rapprochaient sans cesse. Elle sondait les alentours en déployant des filaments. Tout à coup, une langue de feu l'effleura.

La bestiole crépita et un filet de fumée s'en éleva.

« Elle brûle ! » Un murmure d'excitation se répandit dans l'assistance. « Son compte est bon. »

La bestiole enflammée tentait gauchement de prendre la fuite. Soudain, elle tomba sur une branche inférieure et y resta suspendue une seconde, toute fumante et crépitante. Puis la branche céda avec un craquement déchirant.

La bestiole tomba par terre, au milieu des journaux imbibés d'essence.

La foule rugit. On se pressa autour de l'arbre dans le plus grand désordre.

« Écrasez-la !

— Achevez-la !

— Piétinez-moi cette saleté ! »

Des bottes s'abattirent à plusieurs reprises sur la bestiole jusqu'à en enfoncer les restes dans le sol. Un homme tomba puis s'écarta de justesse ; ses lunettes pendaient par une branche à l'une de ses oreilles. Des grappes de gens se poussaient mutuellement et en venaient aux mains pour atteindre l'arbre. Une branche enflammée se détacha et quelques personnes battirent en retraite.

« Je l'ai eue !

— Reculez ! »

D'autres branches s'écrasèrent au sol. La foule se dispersa et regagna la rue par petits groupes. On échangeait des plaisanteries et des bourrades.

Jimmy sentit la main du policier peser sur son bras et ses gros doigts s'enfoncer dans sa chair.

« C'est fini, petit.

— Ils l'ont eue ?

— Tu peux le dire. Comment tu t'appelles ?

— Je... » L'enfant voulut répondre mais juste à ce moment-là une bagarre éclata entre deux des badauds et le policier se précipita.

Jimmy s'attarda un moment. La soirée était peu clémente. Un petit vent glacé le transperçait jusqu'aux os. Soudain, il se représenta à nouveau son père lisant le journal, étendu sur le canapé, sa mère préparant le repas à la cuisine, la maison bien douillette et bien

éclairée.

Il se détourna et se fraya un chemin parmi les badauds pour regagner la rue. Derrière lui, la carcasse calcinée de l'arbre s'élevait dans le soir, fumante et noircie. On piétinait quelques restes rougeoyants à la base du tronc. La bestiole avait disparu. Tout était fini, il n'y avait plus rien à voir. Jimmy courut jusque chez lui comme s'il avait eu la bestiole à ses trousses.

« Qu'est-ce que vous dites de ça ? » lança Ted Barnes. Il était assis un peu en retrait de la table, les jambes croisées. La cafétéria était pleine de bruits et d'odeurs de nourriture. Les clients poussaient leurs plateaux sur les glissières devant eux en prenant des assiettes sur les présentoirs.

« Ton gamin a vraiment fait ça ? » fit Bob Walters, qui s'était installé en face de lui, sans dissimuler sa curiosité.

— Tu ne nous mènes pas en bateau au moins ? demanda Frank Hendricks en abaissant un instant son journal.

— C'est la stricte vérité. La bestiole qu'on a eue chez les Pomeroy. Et ça n'a pas été facile !

— C'est vrai, admit Jack Green. Le journal dit qu'un gamin l'a aperçue et a prévenu la police.

— C'était le mien, dit Ted en bombant le torse. Qu'est-ce que vous en pensez, les gars ?

— Il a eu peur ? voulut savoir Bob Walters.

— Bien sûr que non ! répliqua Ted d'une voix énergique.

— Je parie que si. » Frank Hendricks était du Missouri.

« Je te dis que non. Il est allé chercher les flics et les a conduits sur place – pas plus tard qu'hier soir. On était à table pour le dîner, on se demandait où il était passé. Je commençais à me faire du souci. » Ted Barnes n'était pas peu fier de son fils.

Jack Green se leva en consultant sa montre. « C'est l'heure de retourner au bureau. »

Frank et Bob se levèrent à leur tour. « À plus tard, Ted. »

Green assena une bourrade dans le dos de Ted. « Un sacré fiston que tu as là, Barnes – bien le fils de son père ! »

Ted sourit. « Il n'a pas eu peur une seconde. » Il les regarda sortir dans la rue animée par la circulation du milieu de journée. Au bout d'un moment, il avala le reste de son café, s'essuya le menton et se leva lentement. « Il n'a pas eu peur du tout – non, pas une seconde. »

Il régla la note, se fraya un chemin vers la sortie, la poitrine toujours gonflée d'orgueil. Il rentra au bureau en souriant aux passants, tout illuminé par la prouesse de son fils, dont la gloire rejaillissait sur lui.

« Pas une seconde », murmura-t-il encore, empli d'une fierté rayonnante. « Pas une seule seconde ! »

La clause de salaire

Combien vaut une clé de consigne ? Un jour vingt-cinq cents, le lendemain des milliers de dollars. Pour ce récit, j'avais imaginé qu'il y a des instants dans notre vie où la pièce de monnaie qui vous permet de passer un coup de téléphone peut faire toute la différence entre la vie et la mort. Des clés, de la petite monnaie, peut-être un billet de théâtre – pourquoi pas un ticket de parking pour une Jaguar ? Restait à relier cette idée à celle du voyage dans le temps, pour voir comment des objets apparemment insignifiants pouvaient prendre une tout autre valeur aux yeux du voyageur avisé. Lui saurait qu'une pièce de monnaie peut vous sauver la vie. Et, une fois de retour dans le passé, il pourrait préférer cette pièce à n'importe quelle somme d'argent, même considérable.

Philip K. Dick (mai 1976, in *The Best of Philip K. Dick*, 1977)

Tout à coup, voilà qu'on était en mouvement. Tout autour, les réacteurs bourdonnaient uniformément. Il se trouvait à bord d'un petit croiseur privé qui reliait sans hâte les deux villes en filant dans le ciel de l'après-midi.

« Aïe ! » fit-il. Il se redressa dans son siège et se frotta le crâne. À ses côtés, Earl Rethrick fixait sur lui un regard vif et pénétrant.

« Alors, on reprend ses esprits ? »

— Où sommes-nous ? » Jennings secoua la tête comme pour se débarrasser d'une migraine sourde. « Mais je devrais peut-être poser la question autrement. » Il savait déjà qu'on n'était pas à la fin de l'automne, mais au printemps. Sous le croiseur, les champs verdoyaient. La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir pris l'ascenseur avec Rethrick. Et c'était à la fin de l'automne. À New York.

« Oui, dit Rethrick. Près de deux ans ont passé. Vous allez trouver de nombreux changements. Le gouvernement est tombé il y a quelques mois. Le nouveau est encore plus fort. La PS, ou Police de Sécurité, dispose d'un pouvoir presque illimité. On apprend la délation à l'école maintenant. Mais nous savions tous que ça allait arriver. Voyons, quoi d'autre ? New York s'est étendu. Il me semble qu'on a fini de combler la baie de San Francisco.

— Ce que je veux savoir, c'est ce que j'ai bien pu faire ces deux dernières années ! » D'un geste nerveux, Jennings pressa sur le bout de

sa cigarette afin de l'allumer. « Allez-vous me le dire ?

— Non, bien sûr que non.

— Où allons-nous ?

— Au bureau de New York. Là où vous m'avez vu la première fois. Vous vous rappelez ? Vous devez vous en souvenir mieux que moi. Après tout, pour vous c'était hier ou avant-hier. »

Jennings hocha la tête. Deux ans ! Deux ans de sa vie envolés à jamais. Ça semblait impossible. Il réfléchissait et conjecturait toujours en pénétrant dans l'ascenseur. Devait-il changer d'avis ? Malgré les sommes qu'il percevait – et elles étaient importantes, même pour lui – il se demandait si le jeu en valait la chandelle. Il se poserait toujours la question de savoir quel travail il avait effectué. Était-ce même légal ? Était-ce... Mais tout cela n'était plus que vaines spéculations à présent. Alors même qu'il essayait de prendre une décision, le rideau tomba. Par la vitre, il contempla avec regret le ciel vespéral. En bas, la terre était humide, pleine de vie. Le printemps ; le printemps deux ans plus tard.

Et quel était le bilan de ces deux années ?

« J'ai été payé ? » demanda-t-il. Il sortit son portefeuille et jeta un coup d'oeil à l'intérieur.

« Apparemment pas.

— Non. Vous serez payé au bureau. Kelly y veillera.

— En une seule fois ?

— Cinquante mille crédits. »

Jennings sourit. L'énoncé de la somme le rassérénait quelque peu. Ce n'était peut-être pas si mal, après tout. Un peu comme si on le payait pour dormir. Seulement, il avait vieilli de deux ans ; autant de moins à vivre. On aurait dit qu'il vendait une part de lui-même, une part de sa vie. Et la vie se payait cher, ces temps-ci. Il haussa les épaules. De toute manière, c'était du passé.

« Nous y sommes presque », dit Rethrick, son aîné de quelques années. Le robot-pilote fit descendre le croiseur jusqu'au niveau du sol. La périphérie de New York se dessina au-dessous d'eux. « Il se peut qu'on ne se revoie jamais, Jennings. » Il lui tendit la main. « Ce fut un plaisir de travailler avec vous. Car nous avons oeuvré côte à côte, vous savez. Vous êtes un des meilleurs ingénieurs que j'aie jamais rencontré. Nous avons eu raison de vous engager, même à un tel salaire.

Vous nous l'avez bien rendu – encore que vous ne vous en souveniez pas.

— Ravi que vous en ayez eu pour votre argent.

— Vous avez l'air en colère.

— Non, j'essaie simplement de m'habituer au fait que j'ai deux ans de plus. »

Rethrick rit. « Vous êtes encore très jeune. Et vous vous sentirez mieux quand on vous remettra votre salaire. »

Ils descendirent sur un minuscule terrain d'atterrissage aménagé sur le toit du siège new-yorkais.

Rethrick le conduisit à un ascenseur. Lorsque les portes coulissèrent, Jennings eut un choc. Cet ascenseur était son dernier souvenir. Après cela, plus rien.

« Kelly sera contente de vous voir », dit Rethrick comme ils débouchaient dans un couloir bien éclairé. « Elle demande de vos nouvelles de temps en temps.

— Pourquoi ?

— Elle vous trouve séduisant. » Rethrick appliqua une clé contre une porte, qui réagit en s'ouvrant en grand. Ils pénétrèrent dans les bureaux luxueux des Entreprises Rethrick. Derrière un long bureau en acajou, une jeune femme étudiait un rapport.

« Kelly, dit Rethrick, regardez donc qui a fini son temps. »

La jeune femme leva les yeux, souriante. « Bonjour, Mr. Jennings. Quel effet cela fait d'être de retour parmi nous ?

— Ça fait du bien. » Jennings alla vers elle. « Rethrick dit que c'est vous qui tenez les cordons de la bourse. »

Rethrick lui assena une claque dans le dos. « Adieu, mon ami. Je retourne à l'Usine. Si jamais vous avez un besoin urgent d'une grosse somme d'argent, revenez nous voir ; on vous établira un nouveau contrat. »

Jennings hocha la tête. Tandis que Rethrick sortait, il s'assit devant le bureau et croisa les jambes.

Kelly recula son fauteuil et ouvrit un tiroir. « Bon, votre contrat est terminé ; les Entreprises Rethrick sont donc prêtes à vous payer. Vous avez votre exemplaire ? »

Jennings prit une enveloppe dans sa poche et la jeta sur le bureau. « Le voici. »

Kelly sortit d'un tiroir un petit sac de toile et quelques feuillets manuscrits qu'elle entreprit de lire ; son visage aux traits fins affichait une expression concentrée.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je crois que vous allez avoir une surprise. » Kelly lui rendit son contrat. « Relisez ça.

— Pourquoi ? » Jennings ouvrit l'enveloppe.

« Il y a une clause particulière. "Si tel est le désir de l'autre partie, et ce à tout moment pendant la durée de son contrat avec les susmentionnées Entreprises de Construction Rethrick... Si tel est son désir, en lieu et place de la somme spécifiée, le signataire pourra choisir à son gré, des objets ou produits auxquels il accordera une valeur suffisante pour égaler la somme..." »

Jennings saisit brusquement le sac, l'ouvrit et en versa le contenu dans sa main sous l'oeil attentif de Kelly.

« Où est Rethrick ? » Jennings se leva. « S'il croit que ce...

— Rethrick n'a rien à voir là-dedans. C'est une requête que vous avez formulée vous-même. Tenez, regardez. » Elle lui passa les feuillets. « C'est votre écriture. Lisez. Ce n'est pas nous qui avons eu cette idée. Parole d'honneur. » Elle lui sourit. « Ça arrive parfois avec les gens que nous prenons sous contrat. Pendant leur temps, ils décident de demander autre chose que de l'argent. Pourquoi, je n'en sais rien. Mais quand ils reviennent privés de leurs souvenirs, ils demandent que...»

Jennings parcourait les feuillets. Pas de doute, c'était bien son écriture. Sa main tremblait. « Je n'arrive pas à y croire. Même si j'ai bel et bien écrit ça. » Il replia les papiers, les dents serrées.

« On a dû me faire quelque chose pendant que j'étais là-bas. Jamais je n'aurais donné mon accord à une chose pareille.

— Vous aviez sans doute vos raisons. Je reconnais que c'est incompréhensible. Mais vous ne savez pas quels facteurs ont pu vous motiver avant qu'on vous vide l'esprit. Vous n'êtes pas le premier. Cela s'est déjà produit bien des fois avant vous. »

Jennings regarda ce qu'il tenait au creux de sa paume. Du sac de toile il avait retiré un petit assortiment d'objets : une clé magnétique, un talon de ticket, un reçu pour un paquet. Un bout de fil électrique très fin. Un demi-jeton de poker cassé au milieu. Une bande de tissu vert. Un jeton de bus.

« Cinquante mille crédits remplacés par ça, murmura-t-il. Deux ans pour ça...»

En sortant de l'immeuble, il se retrouva dans une rue bourdonnante d'activité. Il ne s'était pas encore remis du choc. S'était-il fait escroquer ? Dans sa poche, il tâta les objets dont il venait d'hériter. Deux ans de travail pour ça ! Il avait pourtant vu sa propre écriture, la déclaration de renonciation, la demande de substitution qu'il avait signées. Comme Jack et le Haricot magique.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à faire ça ?

Il s'engagea sur le trottoir. Au coin de la rue, il s'arrêta pour laisser passer un croiseur de surface qui s'apprêtait à tourner.

« Allez, Jennings. Montez. »

Il leva brusquement la tête. La portière était ouverte. Un homme agenouillé, lui braquait un fusil thermique en pleine figure. Un homme en uniforme bleu-vert. La Police de Sécurité.

Jennings obtempéra. La portière se referma, des serrures magnétiques s'enclenchèrent derrière lui. Comme dans un caveau. Le croiseur repartit sans heurt. Jennings s'affala contre le dossier de la banquette. Près de lui, l'homme de la PS abaissa son arme. De l'autre

côté, un deuxième policier le palpa d'une main experte pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme. Il sortit son portefeuille et la poignée d'objets, puis l'enveloppe et le contrat.

« Qu'est-ce qu'il a sur lui ? demanda le conducteur.

— Un portefeuille, de l'argent. Un contrat avec les Entreprises Rethrick. Pas d'arme. » Il rendit ses affaires à Jennings.

« À quoi rime tout ce cirque ? demanda celui-ci.

— On a quelques questions à vous poser, c'est tout. Vous avez travaillé pour Rethrick ?

— Oui.

— Pendant deux ans ?

— Presque.

— À l'Usine ? »

Jennings acquiesça. « Je suppose, oui. »

Le policier se pencha vers lui. « Et où est cette Usine, Mr. Jennings ? Où se trouve-t-elle au juste ?

— Je l'ignore. »

Les deux policiers échangèrent un regard. Le premier s'humecta les lèvres, le visage tendu, attentif. « Vous l'ignorez, hein ? Question suivante. La dernière. Pendant ces deux années, quel genre de travail avez-vous fait ? En quoi consistait votre emploi ?

— J'étais ingénieur. Je réparais des appareils électroniques.

— Quel genre d'appareils ?

— Je ne sais pas. » Jennings leva les yeux sur lui et ne put retenir un sourire ; ses lèvres dessinèrent une moue ironique.

« Je suis navré, mais je n'en sais rien. C'est la pure vérité. »

Un silence.

« Que voulez-vous dire par là ? Que vous avez travaillé deux ans sur ces appareils sans même savoir de quoi il s'agissait, ni où vous vous trouviez ? »

Jennings se secoua. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi m'avez-vous arrêté ? Je n'ai rien fait. J'étais...

— Nous sommes au courant. Nous n'allons pas vous arrêter. Nous voulons seulement des informations pour nos archives. À propos des Entreprises Rethrick. Vous avez travaillé pour eux, dans leur Usine. À un poste important. Vous êtes électronicien ?

— Oui.

— Vous réparez les ordinateurs haut de gamme et leurs périphériques, c'est ça ? » Le policier consulta son calepin. « D'après ce que j'ai ici, vous êtes parmi les meilleurs. »

Jennings se tint coi. « Dites-nous ce que nous voulons savoir et vous serez aussitôt relâché. Où se trouve l'Usine Rethrick ? Quel genre de travail fait-on là-bas ? Vous avez entretenu leurs machines pour leur compte, non ? Je ne me trompe pas ? Et cela pendant deux ans ?

— Je ne sais rien. Je suppose que oui. Je n'ai pas la moindre idée de ce que j'ai pu faire pendant ce laps de temps. Libre à vous de me croire. » Jennings fixait le sol d'un air las.

« Qu'est-ce qu'on fait ? finit par demander le conducteur. On n'a pas d'autres instructions.

— On l'emmène au poste. On ne peut pas poursuivre l'interrogatoire ici. » Dehors, des hommes et des femmes pressés circulaient sur le trottoir. Les rues étaient encombrées de véhicules ramenant les travailleurs chez eux, à la campagne.

« Jennings, pourquoi refusez-vous de répondre ? Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez aucune raison de nous cacher ces détails sans importance. Vous refusez de coopérer avec votre gouvernement ? Pourquoi cherchez-vous à dissimuler ces informations ?

— Si je le savais, je vous le dirais. »

Le policier grommela. Tous trois se turent. Enfin, la voiture stoppa devant un grand immeuble en pierre de taille. Le conducteur coupa le moteur, ôta la capsule de contrôle et la glissa dans sa poche.

Il effleura la portière de sa clé magnétique afin de débloquer la serrure.

« Qu'est-ce qu'on fait, on l'emmène à l'intérieur ? En fin de compte, on n'a...

— Attends. » Le conducteur descendit. Les deux autres le suivirent, verrouillèrent la portière derrière eux et restèrent à discuter sur le trottoir devant le Poste de Sécurité.

Jennings resta assis, muet, le regard rivé au sol. La PS voulait se renseigner sur les Entreprises Rethrick ? Eh bien, il n'avait rien à leur dire. Ils s'étaient trompés en s'adressant à lui, mais comment le leur prouver ? Toute cette histoire paraissait impossible. Deux ans effacés de son cerveau. Qui y croirait ? C'était à peine s'il y croyait lui-même.

Son esprit se mit à vagabonder, et il pensa au jour où il avait lu cette fameuse petite annonce. Elle lui avait sauté aux yeux : *Recherche réparateur* ; suivait une description générale du poste, succincte et assez imprécise, mais suffisante pour le convaincre qu'il était dans ses cordes. Et le salaire !

Entretiens, tests, formulaires... Et la prise de conscience graduelle que les Entreprises Rethrick apprenaient tout de lui alors qu'il ne savait toujours rien d'elles. Quel genre de travaux y menait-on ?

Quelle sorte de machines avaient-ils ? Cinquante mille crédits pour deux ans...

Et il en était revenu sans aucun souvenir. Après deux années dont il ne se rappelait rien. Il lui avait fallu longtemps pour accepter cette clause du contrat. Mais il avait bel et bien accepté.

Jennings regarda par la vitre. Les trois policiers discutaient toujours sur le trottoir, hésitant toujours sur la marche à suivre. Il

était dans de sales draps. Ils voulaient des informations qu'il ne pouvait pas leur donner, des faits dont il ignorait tout. Mais comment le prouver ? Comment prouver qu'il avait travaillé pendant deux ans sans en savoir plus à la fin qu'au début ? La PS allait le cuisiner. Il leur faudrait longtemps pour se laisser convaincre, et d'ici là...

Il jeta un coup d'oeil alentour. Avait-il une chance de leur échapper ? Ils seraient de retour dans une seconde. Il effleura la portière. Verrouillée ; une de ces serrures magnétiques à trois anneaux... Il avait souvent travaillé sur ces dispositifs ; il avait même dessiné une des pièces de la gâche.

Impossible d'ouvrir sans la clé magnétique. À moins de court-circuiter la serrure. Mais avec quoi ? Il fouilla dans ses poches. Que pouvait-il utiliser ? S'il pouvait court-circuiter la serrure, la faire sauter, il avait une petite chance. Dehors, un flot de gens rentraient chez eux après le travail. Il était cinq heures passées, les gratte-ciel de bureaux fermaient, les rues étaient embouteillées. Une fois qu'il serait dehors, ils n'oseraient pas lui tirer dessus... S'il réussissait à sortir.

Les trois policiers se séparèrent. L'un gravit les marches du poste. D'ici une seconde, les autres réintégreraient la voiture. Jennings plongea la main dans sa poche, en tira la clé magnétique, le talon de billet, le fil électrique. Le fil ! Fin, fin comme un cheveu. Était-il isolé ? Il le dévida en toute hâte.

Non.

Il s'agenouilla, passant des doigts experts sur la surface de la portière. Au bord de la serrure courait une ligne très fine, une sorte d'interstice. Il y glissa l'extrémité du fil, qu'il fit ensuite entrer dans cet espace quasi invisible. Il s'y enfonça sur deux ou trois centimètres. La sueur coulait sur le front de Jennings. Il déplaça le fil de quelques millimètres tout en le tordant et retint son souffle. Le contacteur devait être par là...

Un éclair.

À demi aveuglé, il se jeta de tout son poids contre la portière, qui céda ; la serrure fondue fumait.

Jennings s'écroula sur la chaussée mais se releva d'un bond. Les croiseurs l'entouraient de toutes parts et l'évitaient en klaxonnant. Il se dissimula derrière un camion qui s'engageait pesamment sur la voie centrale. Il aperçut fugitivement, sur le trottoir, les hommes de la PS qui se lançaient à sa poursuite.

Un bus passa en tanguant, chargé de gens qui faisaient leurs courses ou rentraient du travail.

Jennings attrapa au vol la balustrade arrière et se hissa sur la plate-forme. Des visages stupéfaits apparurent comme autant de lunes blêmes brusquement tournées vers lui. Le robot-contrôleur approcha, bourdonnant de colère.

« Monsieur... », commença-t-il. Le bus ralentissait. « Monsieur, il est interdit de...

— D'accord, d'accord », coupa Jennings, qui se sentait soudain envahi d'une étrange allégresse.

Un instant plus tôt il était pris au piège, sans la moindre possibilité d'évasion. Deux années de sa vie s'étaient envolées pour rien. La Police de Sécurité l'avait arrêté pour lui soutirer des informations qu'il ne possédait pas. Bref, une situation désespérée ! Mais à présent, les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place dans sa tête.

Il plongea la main dans sa poche et en sortit le ticket de bus, qu'il déposa tranquillement dans le réceptacle du contrôleur.

« Ça va comme ça ? » demanda-t-il. Sous ses pieds, le bus trembla : le conducteur hésitait. Puis le véhicule reprit son allure normale. Le contrôleur se détourna, son bourdonnement décrut. Tout était en ordre. Jennings sourit et se fraya un chemin parmi les gens restés debout afin de chercher un siège.

Histoire de réfléchir.

Il avait de nombreux sujets de réflexion. Son esprit fonçait à toute allure.

L'autobus continua d'avancer dans le flot incessant de la circulation. Jennings voyait à peine les passagers autour de lui. Pas de doute : on ne l'avait pas escroqué. Tout était régulier. La décision venait bien de lui. Incroyable qu'après deux ans de travail, il ait préféré une poignée d'objets aux cinquante mille crédits promis. Mais le plus stupéfiant, c'était que ces objets s'avèrent plus précieux que l'argent.

Avec un bout de fil électrique et un ticket de bus, il avait pu échapper à la Police de Sécurité. Ça, c'était de l'or ! L'argent ne lui aurait servi à rien une fois entré dans le grand immeuble en pierre.

Même cinquante mille crédits ne l'auraient pas tiré d'affaire. Et il lui restait cinq objets. Il tâta ses poches. Il en avait déjà utilisé deux. À quoi serviraient les autres ? À quelque chose d'aussi important ?

Mais l'énigme majeure demeurait : comment lui, Jennings – le Jennings d'*avant* – avait-il su qu'un bout de fil et un ticket de bus lui sauveraient la vie ? Car il l'avait su, pas de doute là-dessus. Il l'avait su d'avance. Mais comment ? Et les cinq objets restants ? Sans doute étaient-ils aussi précieux, ou le deviendraient-ils bientôt.

Le Jennings de ces deux années oubliées avait eu connaissance de faits qu'il ignorait aujourd'hui, des faits évacués lorsque la Compagnie lui avait vidé l'esprit comme une calculatrice dont on remet la mémoire à zéro. Une ardoise effacée, voilà ce qu'il avait dans la tête. Ce que ce Jennings-là savait avait disparu. Il n'en restait que sept objets disparates dont cinq garnissaient encore sa poche.

Mais son véritable problème était au-delà des spéculations. Il était

très concret. La Police de Sécurité était à sa recherche. Elle avait son nom et son signalement. Inutile de songer à rentrer chez lui – s'il avait toujours un chez-lui. Mais où aller ? À l'hôtel ? La PS les passait tous les jours au peigne fin. Ses amis ? Cela impliquait de les mettre en danger. Ce n'était qu'une question de temps :

la PS allait le retrouver en train de marcher dans la rue, de manger au restaurant, d'assister à un spectacle ou de dormir dans un meublé. La PS était partout.

Partout ? Pas tout à fait. L'individu était peut-être sans défense, mais ce n'était certes pas le cas des entreprises. Les grandes puissances économiques avaient su conserver leur liberté bien que tout le reste ou presque ait été absorbé par le gouvernement. Les lois dont la personne privée ne bénéficiait plus protégeaient encore la propriété et l'industrie. La PS pouvait s'emparer de n'importe qui, mais pas investir une compagnie. Ce point avait été clairement établi au milieu du XXe siècle.

Les affaires, les industries, les corporations étaient à l'abri de la Police de Sécurité. Pour s'en prendre à elles, il fallait mettre en branle tout un processus judiciaire. Rethrick avait attiré l'attention de la PS, mais cette dernière ne pouvait rien tant que telle ou telle disposition n'était pas transgressée. S'il pouvait s'introduire chez Rethrick, il y serait à l'abri. Jennings eut un sourire amer.

Le sanctuaire qui accordait à présent le droit d'asile, c'était l'entreprise. C'était aux corporations que l'État s'en prenait aujourd'hui, et non plus à l'Église. C'était la version moderne de Notre-Dame.

Le seul endroit au monde où la loi ne pouvait entrer.

Rethrick le reprendrait-il ? Oui, et aux mêmes conditions. On le lui avait déjà dit. Deux nouvelles années retranchées de sa vie et on le rejetterait à la rue. Était-ce la solution ? Il tâta ses poches. Il y avait aussi les objets restants. Sans doute l'*autre* Jennings avait-il eu l'intention de s'en servir ! Non, il ne pouvait pas retourner chez Rethrick signer un nouveau contrat. Ce n'était pas cela qu'il lui fallait. Il devait trouver une solution plus durable. Jennings réfléchit. Que construisaient les Entreprises Rethrick ? Qu'avait découvert l'*autre* pendant ces deux années ? Et pourquoi la PS manifestait-elle un tel intérêt ?

Il sortit les cinq objets et les examina. Bout de tissu vert, clé magnétique, talon de billet, reçu de paquet, demi-jeton de poker. Curieux que de si petites choses puissent s'avérer aussi importantes.

Et les Entreprises Rethrick avaient quelque chose à voir là-dedans.

Pas de doute possible. La réponse, toutes les réponses se trouvaient chez Rethrick. Mais où était-ce, au juste ? Jennings ignorait totalement l'emplacement de l'Usine. Il pouvait retrouver le Siège,

avec la grande pièce luxueuse où la jeune femme se tenait derrière son bureau en acajou. Mais ce n'était pas vraiment là, les Entreprises Rethrick. Quelqu'un savait-il, à part le propriétaire ? Pas Kelly en tout cas. Et la PS ?

L'Usine était en dehors de la ville ; c'était une certitude. Il y était allé en croiseur. Sans doute sur le territoire des États-Unis, probablement à la campagne, entre deux villes. Il était vraiment dans un drôle de pétrin ! À tout moment la PS pouvait lui remettre la main dessus. Et la prochaine fois, il ne leur échapperait peut-être pas. Sa seule véritable planche de salut consistait à retrouver Rethrick.

Ainsi que sa seule chance d'apprendre ce qu'il lui fallait savoir. L'Usine... il y avait travaillé, et pourtant il ne s'en souvenait pas. Il baissa les yeux sur les cinq objets. Y en aurait-il un pour l'aider ?

Une bouffée de désespoir l'envahit. Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence, ce fil électrique et ce ticket de bus. Ou alors...

Il examina le reçu du paquet en le retournant dans la lumière. Soudain, les muscles de son ventre se nouèrent. Son pouls s'accéléra. Il ne s'était pas trompé. Le fil et le ticket ne s'étaient pas trouvés là par hasard. Le reçu portait la date du surlendemain. Le paquet, quel qu'il soit, n'avait même pas encore été déposé. Il ne le serait pas avant quarante-huit heures.

Il examina les autres objets. Le talon de billet. À quoi pouvait-il bien servir ? Il était tout écorné et replié plusieurs fois. Il n'irait pas loin avec ça. Une souche, ça ne vous payait pas votre voyage.

Ça vous disait seulement où vous étiez déjà allé.

Minute ! Il se pencha pour l'examiner de plus près et lissa les pliures. L'inscription était coupée en deux par la déchirure. On n'en déchiffrait qu'une partie :

THEATRE PORTOL
STUARTSVI
IOW

Il sourit. Voilà. C'était là qu'il était allé. Il pouvait aisément reconstituer le tout. Sans doute l'autre avait prévu cela aussi. Sur les sept objets, trois lui avaient déjà servi. Il en restait donc quatre. Stuartsville, Iowa. L'endroit existait-il ? Il regarda par la vitre du bus. La gare des navettes Intercités n'était qu'à un ou deux carrefours. Il pouvait s'y rendre rapidement. En prenant ses jambes à son cou et en espérant que la police ne l'y attendait pas...

Mais il savait que non. Pas avec les quatre autres objets dans sa poche. Et une fois dans la navette, il serait en lieu sûr. Intercités était une grosse compagnie, assez pour échapper à la PS.

Jennings rempocha les objets, se leva et actionna la sonnette

d'arrêt.

Un instant plus tard, il descendait prudemment sur le trottoir.

La navette le déposa à la lisière de la ville, sur un minuscule terrain d'atterrissage dans les tons marron. Quelques porteurs indifférents allaient de-ci, de-là, chargeant des bagages ou fuyant l'ardeur du soleil.

Jennings gagna la salle d'attente et observa les gens qui s'y trouvaient. Des gens ordinaires, ouvriers, hommes d'affaires, ménagères. Stuartsville était une petite bourgade de l'Ouest. Routiers, lycéens...

Il traversa la salle d'attente et sortit dans la rue. C'était donc ici qu'était installée l'Usine Rethrick – enfin, peut-être. S'il avait bien interprété la souche du billet. De toute manière, il y avait quelque chose ici, sinon l'autre ne l'aurait pas incluse dans ses objets.

Stuartsville, Iowa. Un plan encore nébuleux commençait de se former dans un recoin de son cerveau. Il se mit en marche, les mains dans les poches, en regardant autour de lui. Les locaux d'un quotidien, des snacks, des hôtels, des salles de billard, un coiffeur, un réparateur TV. Un concessionnaire de croiseurs avec d'immenses salles d'exposition où trônaient des fusées rutilantes.

Modèle familial. Et au carrefour suivant, le théâtre Portola.

Les habitations se clairsemaient. Des fermes, des champs leur succédèrent. Des kilomètres de campagne verdoyante. Dans le ciel passaient des navettes de fret transportant dans les deux sens du matériel agricole. Une petite bourgade sans importance. L'idéal pour les Entreprises Rethrick.

L'Usine était introuvable, ici, loin de la ville et de la PS.

Jennings rebroussa chemin et entra dans un snack appelé Chez Bob. Un jeune homme à lunettes approcha en s'essuyant les mains sur son tablier blanc tandis qu'il prenait place au comptoir.

« Un café, dit Jennings.

— Un café. » L'homme apporta une tasse. Le snack ne comptait que quelques clients. Deux mouches bourdonnaient contre la vitrine.

Dehors, dans la rue, chalands et fermiers allaient et venaient sans hâte.

« Dites, dit Jennings en remuant son café, où peut-on trouver du travail par ici ? Vous avez une idée ?

— Quel genre de travail ? » Le jeune homme revint s'accouder au comptoir.

« Je suis électricien. Télévision, croiseurs, ordinateurs, ce genre de chose.

— Pourquoi vous n'essayez pas les grandes régions industrielles ? Détroit, Chicago, New York. »

Jennings secoua la tête. « Je ne supporte pas les grandes villes. Je

ne les ai jamais aimées. »

Le jeune homme s'esclaffa. « Beaucoup de gens par ici aimeraient travailler à Détroit.

Électricien, vous dites ?

— Il n'y a pas d'usines dans les environs ? Pas d'ateliers de réparation, pas de fabriques ?

— Pas que je sache. » Le jeune homme partit servir des clients qui venaient d'entrer. Jennings but son café à petites gorgées. Avait-il commis une erreur ? Devait-il repartir, oublier Stuartsville, Iowa ? Peut-être avait-il effectivement mal interprété la souche. Ce ticket avait pourtant bien une signification, à moins qu'il ne se soit trompé sur toute la ligne. Mais il était trop tard pour changer d'avis.

Le jeune serveur revint. « Qu'est-ce qu'on peut trouver comme boulot, alors, par ici ? Demanda Jennings. J'ai besoin de me renflouer un peu.

— Il y a toujours le travail à la ferme.

— Et les réparateurs-détaillants ? Les garages ? Les électriciens TV ?

— Il y en a un au bout de la rue. Vous y trouverez peut-être de l'embauche. Essayez toujours.

Sinon, le travail à la ferme paie bien. On ne trouve plus beaucoup d'hommes pour le faire. La plupart partent à l'armée. Ça vous dirait de faire les foins ? »

Jennings rit et paya son café. « Pas particulièrement. Merci.

— De temps en temps des types vont travailler en dehors de la ville. Ils trouvent du travail sur la route. Dans une espèce de Centre gouvernemental. »

Jennings hocha la tête, poussa la porte et sortit sur le trottoir brûlant. Il erra quelque temps sans but, perdu dans ses pensées, tournant et retournant son vague plan dans sa tête. Un bon plan, et qui résoudrait tous ses problèmes d'un coup. Pour l'heure, cependant, tout reposait sur la solution d'un mystère : l'emplacement des Entreprises Rethrick. Et il disposait d'un seul indice, en admettant que ce soit effectivement un indice : la souche de billet pliée et froissée qu'il gardait précieusement dans sa poche. Et un espoir : l'autre savait ce qu'il faisait.

Un Centre gouvernemental... Jennings s'immobilisa et regarda autour de lui. De l'autre côté de la rue, une station de taxis ; deux chauffeurs qui fumaient dans leur véhicule en lisant le journal. Ça valait au moins la peine d'essayer. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire, de toute façon.

Rethrick se cachait sûrement sous une façade. Si l'entreprise se faisait passer pour un projet gouvernemental, il était probable que personne ne posait de questions. On n'était que trop habitué à ce que

ces projets soient menés en secret, sans la moindre explication.

Il alla vers le premier taxi. « Monsieur, vous pouvez me renseigner ? »

Le chauffeur leva les yeux. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— On m'a dit qu'il y avait du boulot au Centre gouvernemental, c'est vrai ? » Le chauffeur l'examina, puis hocha la tête. « C'est quel genre de travail ? reprit Jennings.

— Je n'en sais rien.

— Où est-ce qu'on doit se présenter ?

— J'en sais rien. » Le chauffeur releva son journal.

« Merci. » Jennings se détourna.

« Ils n'embauchent que très rarement. Et jamais beaucoup à la fois. Vous feriez mieux d'aller voir ailleurs si vous voulez du travail.

— Entendu. »

L'autre chauffeur se pencha par la portière. « Ils ne prennent que quelques journaliers, mon gars.

C'est tout. Et ils sont très difficiles. Ils ne laissent entrer pratiquement personne. C'est une espèce de projet militaire. »

Jennings dressa l'oreille. « Secret ? »

— Ils viennent en ville et ils embarquent des ouvriers du bâtiment. Peut-être de quoi remplir un camion. C'est tout. Ils font vraiment gaffe à qui ils emmènent. »

Jennings revint vers le premier taxi. « C'est vrai ? »

— C'est drôlement grand, là-bas. Avec un mur d'enceinte en acier, électrifié et gardé. Ça travaille jour et nuit. Mais personne n'entre. Ils sont installés en haut d'une colline, près de l'ancienne route de Henderson. À un peu plus de quatre kilomètres. » Le chauffeur de taxi lui enfonça un doigt dans l'épaule. « Pas question d'entrer sans identification. Ils marquent leurs employés dès qu'ils les engagent. Vous voyez le genre. »

Sans comprendre, Jennings le regarda tracer une ligne sur son épaule, puis la lumière se fit tout à coup dans son esprit et une vague de soulagement le submergea. « Ah, je vois ce que vous voulez dire. Enfin, je crois. » Il sortit de sa poche les quatre objets, déplia soigneusement le bout de tissu vert et le tendit au chauffeur.

« C'est ça ? »

Les deux hommes regardèrent fixement le ruban. « Oui, dit lentement l'un d'eux sans le quitter des yeux. Où l'avez-vous eu ? »

Jennings s'esclaffa et le rempocha. « Par un ami. Il me l'a donné. »

Il s'éloigna en direction du terrain d'atterrissage d'Intercités. Il lui restait encore beaucoup à faire maintenant que la première étape était franchie. Rethrick se trouvait bien ici. Et apparemment, les objets allaient lui permettre de s'y introduire. Il y en avait un pour chaque difficulté à résoudre. Une véritable pochette-surprise pleine de

miracles laissée par quelqu'un qui connaissait l'avenir ! Mais pas question de franchir seul le prochain obstacle. Il avait besoin d'aide. Il lui fallait quelqu'un pour l'étape suivante. Mais qui ? Plongé dans ses réflexions, il entra dans la salle d'attente. Il n'y avait qu'une personne susceptible de l'écouter. Ses chances étaient faibles, mais il devait essayer. Il ne pouvait pas réussir seul. Si l'usine Rethrick était bien dans les parages, Kelly y serait aussi...

La rue était sombre. Au coin, un réverbère dispensait un halo intermittent. De temps en temps apparaissait un croiseur de surface.

Une mince silhouette s'encadra dans l'entrée de la résidence ; une jeune femme vêtue d'un manteau, un sac à la main. Jennings la regarda passer sous le réverbère. Kelly McVane se rendait quelque part, sans doute à une soirée. Élégante, avec ses talons hauts qui claquaient sur le trottoir, son manteau court et son chapeau.

Il s'engagea derrière elle. « Kelly ? »

Elle fit volte-face, bouche bée. « Oh ! »

Jennings la prit par le bras. « Ne vous inquiétez pas. Ce n'est que moi. Où alliez-vous comme ça si bien habillée ?

— Nulle part. » Elle battit des paupières. « Mince, vous m'avez fait une de ces peurs ! Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Vous voulez bien m'accorder quelques minutes ? Je voudrais vous parler. »

Kelly hocha la tête. « Pourquoi pas. » Elle regarda autour d'elle. « Où va-t-on ?

— Il y a un endroit où on pourrait discuter ? Je ne tiens pas à ce qu'on surprenne notre conversation.

— Et si l'on marchait ?

— Non. La police.

— La police ?

— On me recherche.

— Vous ? Mais pourquoi ?

— Ne restons pas là, dit Jennings d'un air résolu. Où peut-on aller ? »

Kelly hésita. « Montons chez moi. Il n'y a personne. »

Ils prirent l'ascenseur. Kelly déverrouilla sa porte en y appliquant une clé magnétique. Le battant s'ouvrit, et dès qu'ils entrèrent, le chauffage et les lumières s'allumèrent automatiquement. Elle referma la porte et ôta son manteau.

« Je ne serai pas long, promet Jennings.

— Vous ne me dérangez pas. Je vais vous chercher quelque chose à boire. » Elle passa dans la cuisine. Jennings s'assit sur le divan et examina son petit appartement bien tenu. Bientôt la jeune femme revint s'asseoir à côté de lui et Jennings prit le scotch à l'eau bien frais qu'elle lui avait confectionné.

« Merci. »

Kelly sourit. « De rien. » Ils restèrent un moment silencieux, assis côte à côte. « Alors, dit-elle

enfin. De quoi s'agit-il ? Pourquoi la police vous recherche-t-elle ?

— Ils veulent des renseignements sur les Entreprises Rethrick. Je ne suis qu'un pion, mais ils croient que je sais des choses parce que j'ai travaillé deux ans à l'usine.

— Mais c'est faux !

— Certes, mais je ne peux pas le prouver. »

Kelly effleura le crâne de Jennings juste au-dessus de l'oreille. « Touchez cet endroit. »

Jennings s'exécuta. Au-dessus de son oreille, sous le cuir chevelu, il sentit un minuscule point dur.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est par là qu'on vous a brûlé le crâne pour ouvrir un passage et vous retrancher une infime portion du cerveau. Tous les souvenirs concernant ces deux dernières années. Ils les ont localisés et cautérisés. La PS ne peut pas vous amener à vous les remémorer, puisqu'ils ne sont plus là.

— Le temps qu'ils s'en rendent compte, il ne restera plus grand-chose de moi. » Kelly garda le silence. « Vous voyez le pétrin dans lequel je suis. Mieux vaudrait que je me souviene. Alors je pourrais les renseigner, et ils...

— Ils détruiraient Rethrick ! »

Jennings haussa les épaules. « Pourquoi pas ? Rethrick ne représente rien pour moi. Je ne sais même pas ce qui s'y passe. Et pourquoi la police s'y intéresse-t-elle autant ? Toutes ces mesures confidentielles, depuis le début, et ce lavage de cerveau...

— Il y a une raison à tout cela. Une bonne raison.

— Vous la connaissez ?

— Non. » Kelly secoua la tête. « Mais je suis sûre qu'il y en a une. Du moment que la PS s'y intéresse... » Elle posa son verre et se tourna vers lui. « Je hais la police. Comme nous tous, jusqu'au dernier. Elle nous harcèle constamment. Mais je ne sais rien de Rethrick. Sinon, ma vie serait en danger. Il n'y a pas grand-chose entre Rethrick et la PS. Quelques lois, une poignée de lois. Rien d'autre.

— J'ai l'impression que Rethrick est beaucoup plus qu'une entreprise dont la PS voudrait s'assurer le contrôle.

— Oui, je suppose. Mais en fait je ne sais rien. Je ne suis que réceptionniste. Je ne suis jamais allée à l'Usine. Je n'ai pas la moindre idée de son emplacement.

— Mais vous ne voudriez pas qu'il lui arrive quelque chose.

— Bien sûr que non ! Ces gens combattent la police, et quiconque combat la police est de notre côté.

— Vraiment ? J'ai déjà entendu ce genre de logique. Voici quelques décennies, quiconque combattait le communisme était forcément bon. Enfin, qui vivra verra. Pour ma part, je suis un individu pris entre deux forces antagonistes et impitoyables : le gouvernement et le milieu des affaires. Le gouvernement a pour lui les effectifs et les moyens financiers. Les Entreprises Rethrick ont leur technocratie. Ce qu'ils en ont fait, je l'ignore. Je le savais il y a encore quelques semaines. Tout ce qui m'en reste aujourd'hui, c'est une vague lueur, quelques références. Une hypothèse. »

Kelly lui jeta un coup d'oeil. « Une hypothèse ?

— Et une poche pleine d'objets. Sept au départ, trois ou quatre maintenant, car j'en ai utilisé quelques-uns. Ils sont à la base de mon hypothèse. Si Rethrick fait bien ce que je soupçonne, je comprends l'intérêt que la PS lui porte. En fait, je commence même à le partager.

— Et que fait Rethrick ?

— Ils ont mis au point une pelle temporelle.

— Quoi ?

— Une pelle temporelle. Il y a des années que c'est possible sur le plan théorique. Mais les expériences sont illégales. Il s'agit d'un crime, et si l'on est pris, matériel et données deviennent la propriété du gouvernement. » Jennings eut un sourire amer. « Pas étonnant qu'ils s'y intéressent. S'ils attrapent Rethrick avec un tel appareillage...

— Une pelle temporelle... C'est difficile à croire.

— Vous croyez que je me trompe ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Ces objets... Vous n'êtes pas le premier à sortir de mon bureau avec un petit sac de toile plein d'objets divers. Vous en avez utilisé certains ? Dans quelles circonstances ?

— D'abord, le fil électrique et le jeton de bus, pour échapper à la police. Cela peut paraître incroyable, mais sans eux, j'y serais encore. Un bout de fil et un jeton de dix *cents*. Alors que je n'ai jamais ce genre de choses sur moi, d'habitude. C'est justement ce qui est intéressant.

— Le voyage dans le temps...

— Non. Pas le voyage dans le temps. Berkowsky a démontré son impossibilité. Il s'agit bien d'une pelle temporelle ; un miroir pour observer et une pelle pour collecter des choses. Ces objets... l'un au moins provient de l'avenir. Il y a été ramassé et ramené dans le passé.

— Comment le savez-vous ?

— Il porte une date. Les autres, peut-être pas. Les tickets, le fil électrique, tout cela appartient à l'ordinaire. Un jeton en vaut un autre. Là, il a dû utiliser le miroir.

— Il ?

— Mon autre moi-même quand je travaillais chez Rethrick. J'ai dû me servir de leur miroir et regarder dans mon avenir. Si je réparais

leur équipement, je n'ai certainement pas pu m'en empêcher ! J'ai dû voir mon avenir, et ce qu'il allait arriver. Mon arrestation par la PS... J'ai alors constaté qu'un bout de fil électrique et un ticket de bus me sauveraient – si je les avais sur moi au moment opportun. »

Kelly réfléchit. « Bon. Et maintenant, qu'attendez-vous de moi ?

— Je n'en suis plus très sûr. Considérez-vous vraiment Rethrick comme une institution bénéfique dans sa lutte contre la police ? Une sorte de Roland à Roncevaux...

— Qu'importe mon sentiment envers la compagnie qui m'emploie ?

— Cela a justement beaucoup d'importance. » Jennings termina son verre et le posa loin de lui.

« Car je veux que vous m'aidiez. Je vais faire chanter les Entreprises Rethrick. » Kelly le regarda l'oeil rond. « C'est ma seule chance de rester en vie ; il faut que j'aie un moyen de pression sur Rethrick, suffisamment solide pour me permettre de m'introduire dans l'Usine à des conditions que je définirai moi-même. Je n'ai pas d'autre endroit où aller. Tôt ou tard, la police finira par me mettre la main au collet. Si je ne rentre pas dans l'usine, et vite...

— Vous aider à faire chanter la Compagnie ? À ruiner Rethrick ?

— Mais non, il n'est pas question de ruiner la Compagnie. Au contraire, ma vie en dépend, pour peu qu'elle soit assez forte pour défier la PS. Mais si je suis dehors, peu m'importe la puissance de Rethrick. Vous voyez ? Je dois y retourner. Avant qu'il ne soit trop tard. Et en édictant mes conditions, pas en tant qu'employé muni d'un contrat de deux ans au terme duquel il se fait éjecter.

— Et arrêter par la police. »

Jennings hocha la tête. « Tout juste.

— Et comment comptez-vous faire chanter la Compagnie ?

— Je vais m'infiltrer dans l'usine et en ressortir un matériau suffisant pour prouver que Rethrick utilise une pelle temporelle. »

Kelly s'esclaffa. « Entrer clandestinement dans l'usine ? Il faudrait d'abord que vous la localisiez. La police la cherche depuis des années.

— C'est fait. » Jennings se laissa aller en arrière et alluma une cigarette. « Mes objets m'ont aidé.

Et il m'en reste quatre, assez pour y pénétrer je crois. Et me procurer ce que je veux. Je peux emporter assez de papiers et de photos pour faire pendre Rethrick. Mais ce n'est pas ce que je veux. Je ne désire que conclure un marché. Et c'est là que vous intervenez.

— Moi ?

— Je peux me fier à vous : vous n'irez pas à la police. J'ai besoin de quelqu'un à qui confier les preuves matérielles. Je n'ose pas les garder sur moi. Dès qu'elles seront en ma possession, je devrai les remettre à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui les cachera là où je ne

pourrai pas les trouver.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la PS peut m'arrêter à tout instant, répondit Jennings d'une voix posée. Je n'éprouve aucune tendresse particulière pour Rethrick, mais je ne tiens pas à saboter ses travaux. C'est pourquoi vous devez m'aider. Vous conserverez les documents pendant mes négociations avec Rethrick. Sinon, je devrai les garder moi-même. Et si je me fais arrêter avec... » Il lui jeta un coup d'oeil. Elle regardait fixement le sol, l'air tendu. Déterminé. « Alors, qu'en dites-vous ? Vous m'aidez, ou je prends le risque que la PS m'arrête avec assez de matériel pour faire tomber Rethrick ? Choisissez. Vous voulez la perte de Rethrick ? Répondez ! »

Accroupis côte à côte, ils regardaient la colline par-delà les champs. Elle s'élevait dans le lointain, brunie et pelée par les incendies successifs. Rien ne poussait plus sur ses flancs. À mi-pente serpentait une longue barrière d'acier couronnée de barbelés électrifiés. Derrière patrouillait un garde, minuscule silhouette casquée déambulant sans cesse, un fusil à l'épaule.

Au sommet de la colline, un énorme bloc de béton, une haute structure sans portes ni fenêtres. Sur le toit de l'édifice, une batterie de canons reflétant le soleil du petit matin.

« Voici donc l'Usine, murmura Kelly.

— Oui. Il faudrait une armée pour franchir la barrière et arriver là-haut. À moins d'être autorisé à entrer. » Jennings se mit debout et aida Kelly à se relever. Ils reprirent le sentier sous les arbres qui les ramena où Kelly avait garé son croiseur.

« Vous croyez vraiment que votre brassard vert va vous ouvrir les portes ? demanda Kelly en se glissant au volant.

— D'après les gens à qui j'ai parlé en ville, un camion va amener des manoeuvres à l'Usine ce matin. Les hommes descendront à l'entrée pour subir l'inspection. Si tout est en ordre, on les laissera franchir la barrière et pénétrer dans l'enceinte. Pour un travail de terrassement, du gros oeuvre. À la fin de la journée, ils ressortiront et on les reconduira en ville.

— Et ça vous permettra de vous rapprocher suffisamment ?

— Au moins, je serai de l'autre côté de la barrière.

— Comment parviendrez-vous jusqu'à la pelle temporelle ? Elle doit se trouver quelque part à l'intérieur. »

Jennings produisit une petite clé magnétique. « Voilà qui me permettra d'entrer, j'espère. En tout cas, je crois. »

Kelly la prit et l'examina. « C'est donc un de vos objets. Nous aurions dû inspecter de plus près le contenu de votre petit sac.

— Nous ?

— La Compagnie. Plusieurs sacs semblables sont passés entre mes

maines. Rethrick n'a jamais rien dit.

— Sans doute la Compagnie pensait-elle que personne ne tiendrait à y retourner. » Jennings lui reprit la clé. « Bon, vous savez ce que vous avez à faire ?

— Rester ici dans le croiseur jusqu'à votre retour. Alors vous me donnerez le dossier, que je devrai ramener à New York ; là j'attendrai que vous repreniez contact avec moi.

— C'est bien cela. » Jennings scruta la route qui filait entre les arbres au loin, pour aboutir au portail de l'usine. « Je ferais bien d'y aller. Le camion peut arriver à tout instant.

— Et s'ils décident de compter les ouvriers ?

— C'est un risque à courir. Mais je ne me fais pas de souci. Je suis sûr que *l'autre* a tout prévu. »

Kelly sourit. « Vous et votre ami, votre ami secourable. J'espère qu'il vous a laissé suffisamment d'atouts pour ressortir, une fois que vous aurez les photos.

— Vous l'espérez ?

— Pourquoi pas ? dit-elle avec insouciance. Vous m'avez toujours plu. Vous le savez très bien ; c'est pour cela que vous êtes venu me trouver. »

Jennings descendit du croiseur. Il portait un bleu de travail et un sweat-shirt gris. « À plus tard, si tout se passe bien. Mais je ne m'en fais pas. » Il tapota sa poche. « Avec les amulettes que j'ai là, mes petits porte-bonheur... » Il s'éloigna d'un bon pas et disparut entre les arbres.

Ceux-ci atteignaient le bord de la route. Il resta à couvert, prenant bien garde de ne pas se montrer. Les gardes de l'Usine surveillaient certainement le flanc de la colline. Ils l'avaient nettoyé par le feu pour pouvoir justement repérer quiconque essaierait de ramper jusqu'à la clôture. Et il avait vu des projecteurs à infrarouges.

Jennings s'accroupit pour observer la route. À quelques mètres de là, juste avant le portail, se trouvait un barrage. Il consulta sa montre. Dix heures et demie. Il avait peut-être une longue attente devant lui. Il s'efforça de se décontracter.

Il était onze heures passées quand un gros camion s'engagea enfin dans la descente, grondant et ahanant.

Jennings entra aussitôt en action. Il sortit le brassard vert de sa poche et le mit en place. Le camion approchait ; à présent, il distinguait son chargement. L'arrière était plein de manoeuvres en blue-jean qui tanguaient et tressautaient au gré des cahots. Tous arboraient un brassard vert identique au sien. Jusqu'à présent, tout allait bien.

Le camion freina, puis s'arrêta devant le barrage routier. Les hommes qui descendirent lentement sur la route soulevèrent un nuage

de poussière dans la chaleur ensoleillée de la mi-journée. Ils époussetèrent leurs jeans et quelques-uns allumèrent une cigarette. Deux gardes sortirent sans se presser de derrière le barrage. Jennings se tendit. Dans quelques secondes il lui faudrait agir. Les gardes se promenèrent parmi les hommes, dont ils examinèrent le brassard, le visage, la silhouette, en regardant parfois les badges d'identification.

Le barrage coulisssa latéralement et le portail s'ouvrit. Les gardes reprirent leur poste.

Jennings avança vers la route en se faufilant dans le sous-bois. Les manoeuvres écrasaient leurs cigarettes avant de remonter dans le camion dont le moteur rugissait tandis que le chauffeur desserrait

les freins. Jennings se laissa tomber sur la route derrière le véhicule, entraînant une pluie crépitante de terre et de feuilles mortes. La masse du camion le dissimulait aux yeux des gardes. Jennings retint

son souffle, puis courut jusqu'à l'arrière du véhicule.

Les hommes le regardèrent avec curiosité se hisser parmi eux, haletant. Leurs visages burinés étaient grisâtres et ridés. Des hommes du terroir. Jennings prenait place entre deux paysans solidement charpentés lorsque le camion démarra. Ils ne parurent pas s'inquiéter de sa présence. Il s'était frotté la peau avec de la terre et arborait une barbe d'un jour. Au premier coup d'oeil, il pouvait passer pour l'un d'eux. Mais si quelqu'un s'avisait de les compter...

Le camion franchit le portail et pénétra dans l'enceinte ; les vantaux se refermèrent derrière lui. Ils se mirent à gravir le flanc escarpé de la colline ; le camion oscillait, brimbalant de droite à gauche. L'immense édifice de béton se rapprochait, menaçant. Allaient-ils y pénétrer ? Jennings regarda, fasciné. Une porte haute et mince coulisssa, révélant l'obscurité qui régnait à l'intérieur. On voyait briller une rangée de lumières.

Le camion s'arrêta. Les manoeuvres commencèrent à descendre. Quelques ingénieurs vinrent les entourer.

« À quoi est destinée votre équipe ? demanda l'un d'eux.

— À creuser. À l'intérieur. » Un autre fit un geste du pouce. « Ils viennent encore creuser. Faites-les entrer. » Le coeur de Jennings battit plus fort. Il allait entrer ! Il tâta son cou. Là, sous le sweater gris, pendait comme un bavoir un appareil photo ultra-plat. Il le sentait à peine, même en connaissant sa cachette. Peut-être serait-ce finalement moins difficile qu'il n'avait cru.

Quand les manoeuvres passèrent la porte à pied, Jennings se trouvait parmi eux. Ils entrèrent dans un atelier immense : de longs établis supportant des mécanismes en cours de montage, des bras, des grues, et le rugissement incessant des machines. La porte qui se referma derrière eux les isolait de l'extérieur. Il était dans l'Usine. Mais

où se trouvaient la pelle temporelle et le miroir ?

« Par ici », dit un contremaître. Les ouvriers se dirigèrent d'un pas lent vers la droite. Un montecharge s'élevait à leur rencontre depuis les profondeurs de l'Usine. « Vous descendez. Combien d'entre vous ont l'expérience des foreuses ? » Quelques mains se levèrent. « Vous montrerez aux autres. On remue la terre avec des foreuses et des excavatrices. Quelqu'un a déjà travaillé avec les excavatrices ? » Cette fois-ci, personne ne leva la main. Jennings glissa un regard vers les surfaces de travail. S'était-il trouvé ici même il n'y avait pas si longtemps ? Un frisson soudain le parcourut.

Et si on le reconnaissait ? Il avait peut-être travaillé avec ces mêmes ingénieurs.

« Venez, dit le contremaître d'une voix impatiente. Et dépêchez-vous. »

Jennings entra dans le monte-charge avec les autres. Un instant plus tard ils entamaient leur descente dans le boyau obscur. De plus en plus bas, jusqu'au niveau le plus profond de l'Usine. Les Entreprises Rethrick étaient gigantesques, encore plus qu'elles ne le paraissaient du dehors.

Beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé. Étages et niveaux souterrains se succédaient en un éclair. L'ascenseur s'arrêta enfin et les portes s'ouvrirent. Jennings contemplait un long couloir au sol couvert d'une épaisse couche de poussière. L'air était chargé d'humidité. Les manœuvres commencèrent à sortir. Soudain, il se raidit et recula.

Au bout du couloir, devant une porte en acier, Earl Rethrick parlait à un groupe de techniciens.

« Tout le monde dehors, dit le contremaître. Allez. »

Jennings quitta l'ascenseur en se cachant derrière les autres. Rethrick ! Son cœur battait à grands coups sourds. Si Rethrick l'apercevait, il était fichu. Il tâta ses poches. Il portait bien un pistolet Boris miniature, mais celui-ci ne lui servirait guère s'il était démasqué. Si Rethrick le reconnaissait, tout était à l'eau.

« Par là. » Le contremaître les mena d'un côté du couloir, vers ce qui ressemblait à une voie ferrée souterraine. Les hommes embarquaient dans les wagonnets métalliques stationnés sur les rails.

Jennings surveillait Rethrick. Il le vit gesticuler rageusement ; sa voix résonnait faiblement à l'autre bout du corridor. Soudain, l'homme se détourna et leva la main ; derrière lui, la grande porte d'acier s'ouvrit.

Le cœur de Jennings faillit s'arrêter.

Juste derrière se trouvait la pelle temporelle. Il la reconnut tout de suite. Ainsi que le miroir. De longues tiges métalliques terminées par des pinces. Comme sur le modèle théorique de Berkowsky – mais cette fois-ci pour de vrai.

Rethrick pénétra dans la salle, les techniciens sur ses talons. Des hommes entouraient la pelle sur laquelle ils travaillaient. Une partie du bouclier protecteur avait été levée. Ils se penchaient sur les mécanismes internes. Jennings resta à la traîne pour jeter un coup d'oeil.

« Dites donc, vous... » fit le contremaître en s'approchant. La porte d'acier se referma. La scène disparut. Envolés Rethrick, la pelle, les techniciens...

« Je m'excuse, murmura Jennings.

— Vous savez très bien que vous n'êtes pas censé vous montrer trop curieux par ici. » Le contremaître le dévisageait avec une vive attention. « Je ne me souviens pas de vous. Faites-moi voir votre badge.

— Mon badge ?

— Votre badge d'identification. » Le contremaître se détourna. « Bill, apporte-moi la planchette. » Il considéra Jennings des pieds à la tête. « Je vais vérifier sur la liste, mon gars. Je ne vous ai encore jamais vu dans l'équipe. Restez là. » Un homme sortait par une porte latérale, une planchette à la main.

C'était le moment ou jamais.

Jennings s'élança dans le couloir vers la grande porte en acier. Une exclamation stupéfaite retentit derrière lui : le contremaître et son assistant. Tout en courant, Jennings sortit avec précipitation la clé magnétique en priant avec ferveur pour que ce soit la bonne. Il arriva devant la porte, tendit la clé et, de l'autre main, sortit le pistolet Boris. Derrière il y avait la pelle temporelle. S'il pouvait prendre quelques photos, subtiliser quelques schémas, puis s'esquiver...

La porte ne bougea pas. La sueur ruissela sur son visage. Il frappa le battant avec sa clé. Pourquoi ne s'ouvrait-elle pas ? Pourtant... Il se mit à trembler, en proie à la panique. Ses poursuivants arrivaient dans le couloir. Ouvre-toi donc !...

Mais non. La clé n'était pas la bonne.

Il était fichu. La clé n'était pas faite pour cette porte. Soit *l'autre* s'était trompé, soit la clé correspondait à une autre porte. Mais laquelle ? Jennings scruta frénétiquement les environs. Où ? Où aller ?

Sur un côté il aperçut une porte entrebâillée, ordinaire, munie d'un verrou normal. Il traversa le couloir et l'ouvrit d'une poussée ; il se trouvait dans une espèce d'entrepôt. Il claqua la porte derrière lui et poussa le verrou. Dehors il entendait les autres appeler des gardes, ne sachant plus quoi faire. Des hommes armés n'allaient plus tarder à accourir. Jennings serra plus fort son Boris tout en regardant autour de lui. Était-il pris au piège ? Y avait-il une autre sortie ?

Il traversa la salle en courant, se frayant un passage entre les ballots, les caisses et les piles vertigineuses de cartons empilés. Au

fond, il découvrit une issue de secours qu'il ouvrit aussitôt. Il lui vint l'envie irraisonnée de jeter la clé. À quoi lui avait-elle servi ? Mais non, *l'autre* devait bien savoir ce qu'il faisait. Il avait déjà vu tout ceci. Tel un dieu, tout cela *lui* était déjà arrivé. La prédétermination. Il ne pouvait se tromper. Mais était-ce bien sûr ?

Un frisson le parcourut. Peut-être l'avenir était-il variable. Peut-être cette clé était-elle valable jadis, mais plus maintenant !

Des bruits derrière lui. On faisait fondre la porte de l'entrepôt. Jennings se jeta dans l'issue de secours et se retrouva dans un boyau bas de plafond, un couloir en béton humide et mal éclairé. Il se

lança au pas de course et prit plusieurs virages. On aurait dit un égout. D'autres couloirs partaient dans toutes les directions.

Il s'arrêta. Où aller ? Où se cacher ? Une bouche d'aération béait au-dessus de sa tête. Il trouva une prise, se hissa et réussit finalement à s'y engager. Ils ne penseraient pas à le chercher dans une bouche d'aération ; ils passeraient devant sans s'arrêter. Il se mit à ramper prudemment. Un air chaud

lui soufflait au visage. Pourquoi cette bouche était-elle aussi importante ? Il fallait qu'une salle d'une taille inhabituelle se trouve à l'autre bout. Il parvint enfin devant une grille métallique.

Et là, il resta bouche bée.

Il surplombait la grande salle qu'il avait aperçue derrière la porte en acier. Sauf qu'il se trouvait maintenant à l'autre extrémité. Il voyait la pelle temporelle. Et loin derrière, Rethrick qui parlait devant un vidécran allumé. Une sirène d'alarme aiguë résonnait partout à la fois, des techniciens couraient en tous sens. Des gardes en uniforme entraient et sortaient à flots par chacune des issues.

La pelle. Jennings examina la grille : simplement insérée dans une rainure. Il la fit coulisser latéralement, et elle lui resta dans les mains. Personne ne regardait. Il se glissa avec précaution dans la salle, son Boris à la main. La pelle le dissimulait assez bien, et techniciens et gardes étaient toujours à l'autre bout.

Et ce qu'il cherchait se trouvait là, tout autour de lui : les schémas, le miroir, les documents, les données, les esquisses. Il déclencha son appareil photo, qui vibra contre sa poitrine : la pellicule défilait. Il saisit une poignée de schémas. Peut-être *l'autre* avait-il utilisé ces mêmes diagrammes quelques semaines auparavant !

Il bourra ses poches de papiers. La pellicule arriva en bout de course. Mais il avait fini. Il retourna se faufiler tant bien que mal dans la bouche d'aération et reprit le boyau en sens inverse. Le passage, qui évoquait un égout, était toujours vide, mais on entendait un tambourinement insistant, un bruit de voix et de pas. Il y avait tant de passages... Ses poursuivants le traquaient dans un véritable dédale de couloirs qui menaient vers la sortie, vers la liberté.

Jennings s'élança et courut, courut sans se soucier de la direction qu'il prenait, tâchant toutefois de rester dans le couloir principal. De chaque côté se succédaient à toute allure d'innombrables passages secondaires. Il s'enfonçait de plus en plus profondément sous la colline.

Soudain il s'arrêta, haletant. Derrière lui, le bruit s'était momentanément tu. Mais il y avait un autre son au-devant. Il se remit lentement en marche. Le corridor s'incurvait sur la droite. Il s'avança prudemment, braquant son Boris.

Deux gardes en faction à quelque distance de lui discutaient tranquillement. Derrière, une solide porte à code. Dans son dos, le bruit de voix revenait, de plus en plus sonore. Ils avaient pris le même passage que lui. Ils étaient sur ses talons.

Jennings avança, le pistolet Boris levé. « Les mains en l'air. Jetez vos armes. » Les gardes en restèrent bouche bée. C'étaient des gosses, des gamins aux cheveux blonds coupés court et aux uniformes impeccables. Ils reculèrent, blêmes, terrifiés. « Vos armes. Jetez-les. »

Les deux revolvers tombèrent à terre avec fracas. Jennings sourit. Des gamins. C'était sans doute la première fois qu'ils rencontraient un problème. Leurs bottes en cuir bien cirées reluisaient.

« Ouvrez la porte, dit Jennings. Je veux passer. » Ils le regardèrent sans rien dire. Derrière, le bruit se rapprochait. « Ouvrez, s'impacienta-t-il. Allons ! » Il agita son pistolet. « Mais ouvrez, bon sang ! Vous voulez donc que je...

— On... on peut pas.

— Quoi ?

— C'est une porte à code. On n'a pas la clef. Juré, m'sieur. Ils nous laissent pas la clé. »

Ils avaient peur, et Jennings aussi. Derrière lui, le tambourinement se rapprochait. Il était pris au piège.

Mais était-ce bien sûr ?

Il éclata de rire et s'approcha rapidement de la porte. « La foi, murmura-t-il en levant la main.

Voilà ce qu'on ne devrait jamais perdre.

— Quoi... Qu'est-ce que vous dites ?

— La foi en soi-même. La confiance en soi. »

La porte coulisssa quand il y appliqua la clé magnétique. Le jour aveuglant qui entra à flots le fit cligner des yeux. Il affirma sa prise sur son pistolet. Il était dehors, au niveau du portail. Trois gardes fixaient sur l'arme un regard stupéfait. Il était au portail – et juste derrière commençaient les bois.

« Écartez-vous. » Jennings tira en direction des barreaux de la grille. Le métal s'embrasa et fondit, dégageant une fumée ardente.

« Arrêtez-le ! » Un flot de gardes émergeait du couloir. Jennings

franchit d'un bond le portail fumant. Le métal déchira ses vêtements et le brûla au passage. Il s'élança dans la fumée, pivota sur lui-même et tomba. Puis il se remit debout et se sauva dans les bois.

Il était sorti. *L'autre* ne l'avait pas laissé tomber. La clé avait bien fonctionné. C'était lui qui l'avait d'abord essayée sur la mauvaise porte.

Il courut à perdre haleine entre les arbres. Derrière lui, l'Usine disparut et les voix s'affaiblirent.

Il avait les documents. Et il était libre.

Il retrouva Kelly et lui remit la pellicule ainsi que tout ce qu'il avait pu fourrer dans ses poches.

Puis il remit ses vêtements usuels. Elle le conduisit jusqu'aux limites de Stuartsville, où elle le déposa. Jennings regarda son croiseur s'élever dans le ciel et prendre la direction de New York. Puis il entra dans la ville et alla embarquer à bord de la navette Intercités.

Entouré d'hommes d'affaires également assoupis, il dormit pendant tout le vol, jusqu'à ce que la navette décroche pour atterrir sur l'immense spatioport de New York.

Jennings sortit et se mêla à la foule. Maintenant qu'il était revenu, il courait de nouveau le risque de se faire arrêter par la PS. Deux officiers de sécurité sanglés dans leurs uniformes verts le regardèrent d'un air impassible prendre à la station du spatioport, un taxi qui l'emporta dans la circulation du centre-ville. Jennings s'essuya le front. Il l'avait échappé belle. Maintenant, il fallait retrouver Kelly.

Il alla dîner dans un petit restaurant où il s'assit tout au fond, loin des fenêtres. Quand il en ressortit, le soleil se couchait. Il s'engagea à pas lents sur le trottoir, perdu dans ses pensées.

Jusqu'à présent, tout allait bien. Il avait récupéré les documents, rempli sa pellicule et réussi à s'échapper. Les objets avaient aplani tous les obstacles qui s'étaient présentés. Sans eux, il aurait dû s'avouer vaincu. Il tâta sa poche. Il lui en restait deux : le jeton de poker dentelé et coupé en deux, et le reçu du paquet. Il sortit ce dernier et l'examina dans la lumière déclinante.

Soudain, il remarqua un détail. La date était celle d'aujourd'hui. Il avait rattrapé son retard sur le bout de papier. Il le rangea et poursuivit son chemin en se demandant ce qu'il signifiait, à quoi il servait. Il haussa les épaules. Il le saurait le moment venu. Et le demi-jeton de poker, quelle pouvait bien être son utilité ? Impossible à dire. De toute manière, il était sûr de s'en sortir. Jusqu'à présent, l'autre l'avait tiré de tous les mauvais pas. Il ne devait pas en rester beaucoup.

Il s'arrêta devant l'immeuble de Kelly et leva les yeux. Sa lumière était allumée. Elle était rentrée ; son petit croiseur rapide avait battu de vitesse la fusée Intercités. Il prit l'ascenseur jusqu'à son étage.

« Salut, dit-il quand elle ouvrit la porte.

— Ça va ?

— Mais oui. Je peux entrer ? »

Kelly referma la porte derrière lui. « Je suis contente de vous voir. La ville grouille d'agents de la PS. Il y en a à tous les coins de rues. Et des patrouilles aussi...

— Je sais. J'en ai vu deux ou trois au spatioport, » Jennings s'assit sur le canapé. « Mais c'est bon d'être de retour.

— Je craignais qu'ils ne décident d'interrompre tous les vols Intercités pour vérifier l'identité des passagers.

— Ils n'avaient aucune raison de croire que je reviendrais en ville.

— Je n'y avais pas pensé. » Kelly s'assit en face de lui. « Alors, quelle est la suite du programme ? Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant que vous tenez les documents ?

— Rencontrer Rethrick et lui apprendre la nouvelle. Je lui dirai que c'était moi, l'homme qui s'est enfui de l'usine. Il est déjà au courant, mais il ne sait pas de qui il s'agit. Il doit penser que c'était un agent de la PS.

— Il ne pourrait pas utiliser le miroir temporel pour le découvrir ? »

Une ombre passa sur le visage de Jennings. « C'est vrai. Je n'avais pas pensé à ça. » Il se frotta la mâchoire, le front barré d'un pli soucieux. « Quoi qu'il en soit, j'ai les documents. Enfin, *vous* les avez. » Kelly hocha la tête. « Très bien. On ne change pas nos plans. Demain, on va voir Rethrick. Ici même, à New York. Vous pouvez le faire venir au Siège ? Il viendra si vous envoyez quelqu'un le chercher ?

— Oui. Nous avons un code. Il viendra.

— Parfait. Je le rencontrerai ici. Quand il saura que nous avons les photos et les schémas, il devra bien satisfaire mes exigences : me laisser pénétrer dans l'enceinte des Entreprises Rethrick à mes propres conditions. C'est ça ou courir le risque que je remette le dossier entre les mains de la PS.

— Et une fois que vous serez dedans ? Quand Rethrick aura accédé à vos revendications ?

— J'en ai assez vu pour me convaincre que cette boîte est beaucoup plus importante qu'elle n'y paraît. Dans quelle mesure, je n'en sais rien. Pas étonnant que *l'autre* s'y soit intéressé !

— Vous allez réclamer une part égale dans la direction de la Compagnie ? » Jennings acquiesça.

« Vous ne vous contenteriez jamais de réintégrer la société comme ingénieur, n'est-ce pas ?

— Pour me refaire éjecter encore une fois ? Non merci. » Jennings sourit. « De toute manière, je sais que *l'autre* a vu plus grand. Il a établi des plans précis. Les objets... Il avait sûrement tout prévu

longtemps à l'avance. Non, je n'y retournerai pas comme ingénieur. J'ai vu beaucoup de choses dans l'Usine, des étages entiers d'hommes et de machines. Quelque chose se trame là-bas. Et je veux y participer. » Kelly resta silencieuse. « Vous comprenez ? reprit Jennings.

— Je comprends. »

Il prit congé et s'éloigna d'un bon pas dans la rue obscure. Il était resté trop longtemps. Si la PS les trouvait ensemble, c'en serait fini des Entreprises Rethrick. Il ne pouvait prendre aucun risque ; l'issue était trop proche.

Il consulta sa montre. Minuit passé. Il verrait Rethrick au matin pour lui soumettre sa proposition.

Son moral remonta à mesure qu'il marchait. Il serait bientôt en sécurité. Et même plus que cela. Les Entreprises Rethrick visaient bien plus haut que la seule puissance industrielle. Ce qu'il avait vu l'avait convaincu de l'imminence d'une révolution. Dans ces innombrables étages souterrains, au fond de cette forteresse en béton gardée par des canons et des hommes en armes, Rethrick préparait la guerre. On fabriquait des machines. La pelle temporelle et le miroir ne chômaient pas ; on observait, on creusait, on extrayait à tour de bras.

Pas étonnant que *l'autre* ait conçu des plans aussi précis. Il avait tout vu, tout compris, et commencé à se poser des questions. Il y avait le problème du lavage de cerveau. Quand on le relâcherait, sa mémoire aurait été éradiquée. C'était l'anéantissement de tous ses plans. Oui, mais il y avait cette clause optionnelle dans le contrat. D'autres l'avaient remarquée et utilisée. Mais pas dans sa perspective à lui !

L'autre en voulait beaucoup plus que ses prédécesseurs. Il avait été le premier à comprendre puis à dresser des plans pour la suite. Les sept objets jetaient un pont bien au-delà de tout ce que...

Au carrefour suivant, un véhicule de la PS se gara le long du trottoir. Ses portières coulissèrent. Jennings s'arrêta, le coeur serré. La patrouille de nuit qui écumait la ville. À onze heures le couvre-feu sonnait. Jennings inspecta rapidement les environs. Tout était sombre. Les boutiques et les maisons étaient barricadées pour la nuit, les immeubles et les résidences plongés dans le silence.

Même les bars étaient fermés.

Il se retourna pour regarder en arrière. Un deuxième véhicule de la PS venait de s'arrêter. Deux agents en étaient descendus. Ils l'avaient vu et venaient maintenant vers lui. Figé sur place, Jennings regarda d'un côté puis de l'autre.

En face de lui s'ouvrait l'entrée d'un hôtel chic dont l'enseigne au néon brillait. Il se mit en marche ; ses talons résonnaient sur le goudron.

« Arrêtez ! cria un des hommes de la PS. Revenez. Qu'est-ce que

vous faites dehors ? Comment vous app... ? »

Jennings gravit les marches, pénétra dans l'hôtel et traversa le hall. L'employé de la réception le regarda l'oeil rond. Personne d'autre en vue. Le cœur lui manqua. Il n'avait pas l'ombre d'une chance. Il se mit à courir au hasard, dépassa la réception et s'engagea dans un couloir moqueté. Peut-être conduisait-il à une entrée de service. Derrière lui, les agents de la PS étaient déjà dans le hall.

Jennings tourna à un angle et tomba sur deux hommes qui lui barraient le passage. « Où allez-vous ? »

Il s'immobilisa, tous les sens en éveil. « Laissez-moi passer. » Il plongea la main dans son manteau pour en sortir le Boris. Les autres réagirent aussitôt. « Attrape-le. »

On lui plaqua les bras contre le corps. Des truands professionnels. Derrière eux il apercevait de la lumière. De la lumière, du bruit. Un certain remue-ménage. Des gens.

« Allez », fit un des truands. Ils le traînèrent dans le couloir en direction du vestibule. Jennings se débattit en vain. Il s'était fourvoyé dans une impasse. Des truands, un tripot clandestin. Il y en avait un peu partout en ville, dans l'ombre. L'hôtel rupin était une façade. Ils allaient le jeter dehors, droit dans les bras de la PS.

Des gens arrivaient dans le couloir, un couple d'âge mûr, bien habillé. Ils observèrent avec curiosité Jennings suspendu entre les deux hommes.

Tout à coup, Jennings comprit. Une vague de soulagement le frappa, aveuglante. « Attendez, dit-il d'une voix pâteuse. Dans ma poche...

— Allez, allez.

— Une seconde. Regardez. Dans ma poche droite. Voyez vous-mêmes. »

Il se décontracta et attendit la suite. Le truand de droite mit avec prudence la main dans sa poche.

Jennings sourit. C'était fini. *L'autre* avait même vu cet instant. Il ne pouvait pas échouer. En plus, cela résolvait le problème de savoir où attendre son rendez-vous avec Rethrick. Il pouvait très bien rester ici.

Le truand sortit le demi-jeton de poker, dont il examina la bordure crénelée. « Un instant. » De son manteau, il sortit un jeton semblable monté sur une chaînette dorée. Il fit coïncider les bordures.

« Alors ? demanda Jennings.

— Ça va. » Ils le lâchèrent, et il épousseta machinalement son manteau. « Désolés, m'sieur. Dites, vous auriez quand même dû...

— Amenez-moi au fond, dit Jennings en s'épongeant le visage. Il y a des types qui sont à ma recherche, et je ne tiens pas particulièrement à ce qu'ils me trouvent.

— O.K. » Ils l'amènèrent dans les salles de jeu. Le demi-jeton avait

transformé en atout une situation qui aurait pu très mal tourner pour lui. Un clandé assorti d'un tripot... Une des rares institutions que la police laissait tranquilles. Pas de doute, il était sauvé. Il ne lui restait plus qu'une seule préoccupation : la confrontation avec Rethrick !

Rethrick arborait un visage dur. Il regarda Jennings et déglutit. « Non, dit-il. Je ne savais pas que c'était vous. Nous croyions qu'il s'agissait de la PS. »

Un silence. Kelly était assise à son bureau, les jambes croisées, une cigarette entre les doigts.

Jennings s'appuyait contre la porte, les bras croisés.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas servis du miroir ? » dit-il.

L'expression de Rethrick changea. « Le miroir ? Vous avez fait du bon boulot, mon vieux. Nous avons *essayé* de l'utiliser.

— C'est-à-dire ?

— Avant la fin de votre contrat, vous avez modifié le câblage interne. Quand nous avons voulu l'utiliser, rien ne fonctionnait plus. J'ai quitté l'usine il y a une demi-heure. On y travaillait encore.

— J'ai fait ça avant d'avoir fini mes deux ans chez vous ?

— Vous aviez apparemment assimilé nos plans dans leurs moindres détails. Vous saviez qu'avec le miroir, nous n'aurions aucune difficulté à suivre votre piste. Vous êtes un ingénieur hors pair, Jennings. Le meilleur que nous ayons jamais eu. Nous aimerions bien vous reprendre avec nous un jour ou l'autre. À notre service. Personne ne sait manoeuvrer le miroir aussi bien que vous. Et maintenant, personne ne peut lui faire rendre le moindre service. »

Jennings sourit. « J'étais loin de me douter qu'il avait fait une chose pareille. Je l'ai sous-estimé.

Il s'est encore mieux protégé que...

— Mais de qui parlez-vous ?

— De moi. Le moi qui a vécu ces deux années. J'emploie la troisième personne parce que c'est plus simple.

— Soit. Lui et vous avez donc élaboré une stratégie pour voler nos plans. Pourquoi ? Dans quel but ? Vous ne les avez pas remis à la police.

— Non.

— Il s'agit donc de chantage.

— Tout juste.

— Pourquoi ? Que voulez-vous de nous ? » Rethrick vieillissait à vue d'oeil. Il se voûtait, ses yeux se rétrécissaient et devenaient vitreux, et il se frottait le menton d'un geste nerveux. « Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour nous mettre dans cette situation. Je serais curieux de savoir pourquoi. Vous avez posé vos jalons lorsque vous travailliez encore pour nous, et parachevé votre oeuvre après le terme de votre contrat malgré nos précautions.

— Quelles précautions ?

— L'effacement de vos souvenirs. Le secret qui entoure l'emplacement de l'usine.

— Dites-le-lui, intervint Kelly. Expliquez-lui pourquoi vous avez fait ça. »

Jennings prit une profonde inspiration. « Rethrick, j'ai agi ainsi pour réintégrer la Compagnie. C'était ma seule motivation. »

Rethrick le dévisagea, stupéfait. « Pour réintégrer la Compagnie ? Mais vous pouvez revenir. Je vous l'avais dit. » Sa voix était tranchante, stridente, comme aiguisée par la tension. « Qu'est-ce qui vous prend ? Bien sûr que vous pouvez revenir. Pour aussi longtemps que vous le souhaitez. »

— En tant qu'ingénieur.

— Oui. En tant qu'ingénieur. Nous employons beaucoup de...

— Je ne veux pas reprendre mon poste d'ingénieur. Travailler pour vous ne m'intéresse pas.

Écoutez-moi, Rethrick ; la PS m'a épinglé dès que j'ai eu quitté ce bureau. Sans *l'autre*, à l'heure qu'il est je serais mort.

— Ils vous ont arrêté ?

— Ils voulaient connaître les activités des Entreprises Rethrick. »

Rethrick hocha la tête. « Mauvaise nouvelle. Nous n'étions pas au courant.

— Eh non. Je ne reviendrai pas comme simple employé, pour me faire jeter dehors dès que la fantaisie vous en prendra. Je reviens travailler *avec* vous, et non *pour* vous.

— Avec moi ? » Rethrick le regarda fixement. Un masque tomba lentement sur son visage, un masque d'une dureté impitoyable. « Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous et moi, nous allons diriger ensemble les Entreprises Rethrick. Il en sera ainsi dès aujourd'hui. Et personne n'ira me griller la mémoire au nom de la sécurité de l'entreprise.

— C'est là ce que vous voulez ?

— Oui.

— Et si on ne vous réintègre pas ?

— Les plans et les photos vont à la PS. C'est aussi simple que ça. Mais je ne le souhaite pas. Je ne veux pas détruire la Compagnie. Je veux la réintégrer ! Je cherche un abri. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être lâché sans endroit où aller. Les individus n'ont plus aucun refuge de nos jours.

Personne pour les aider. Pris entre deux forces sans scrupule, ce sont de simples pions sur le jeu des puissances économiques et politiques. Et je suis fatigué de jouer les pions. »

Rethrick observa un long silence, les yeux rivés au sol, le visage dénué d'expression. Enfin, il releva les yeux. « Je sais bien comment

les choses se passent. Et depuis longtemps. Plus longtemps que vous. Je suis plus vieux que vous. J'ai vu venir la situation actuelle au fil des ans. C'est pour cela que les Entreprises Rethrick existent. Un jour, il en ira tout autrement. Quand la pelle et le miroir seront achevés. Quand nos armes seront prêtes. » Jennings resta muet. « Je sais très bien tout ce qui se passe ! Je suis un vieil homme. Je travaille depuis si longtemps ! Quand on m'a dit que quelqu'un avait quitté l'usine en emportant des schémas, j'ai cru que la fin était venue. Nous savions déjà que vous aviez endommagé le miroir. Nous nous doutions bien qu'il y avait un rapport, mais nous nous sommes trompés sur la distribution des rôles.

« Nous pensions naturellement que la Sécurité vous avait infiltré chez nous pour espionner nos activités. Puis, quand vous avez compris que vous ne pourriez pas sortir vos informations, vous avez saboté le miroir. Cela fait, la PS pouvait continuer à...»

Il s'interrompit et se frotta la joue.

« Poursuivez, dit Jennings.

— Vous avez donc agi seul... Un chantage... Et pour réintégrer la Compagnie ! Mais vous ne connaissez pas ses objectifs, Jennings ! Comment osez-vous essayer de vous imposer ! Nous oeuvrons et bâtissons depuis fort longtemps. Vous nous ruinerez, en voulant sauver votre peau. Pour vous préserver, vous nous réduiriez à la faillite.

— Mais non. Au contraire, je peux me rendre très utile.

— Je dirige seul la Compagnie. Elle est à moi. C'est moi qui l'ai créée. Elle m'appartient. »

Jennings s'esclaffa. « Et que se passera-t-il quand vous mourrez ? À moins que la révolution n'éclate de votre vivant ? » Rethrick releva brusquement la tête. « Je vais vous le dire : il n'y aura personne pour poursuivre votre oeuvre. Vous savez que je suis bon ingénieur. Vous l'avez dit vous-même. Vous êtes un imbécile, Rethrick. Vous voulez tout régenter seul. Tout faire, tout contrôler. Mais un jour, vous mourrez. Et que se passera-t-il alors ? » Un silence. « Vous feriez mieux de me prendre avec vous – pour le bien de la Compagnie autant que pour le mien. Je peux beaucoup pour vous.

Quand vous ne serez plus là, la Compagnie survivra entre mes mains. Et peut-être la révolution réussira-t-elle.

— Estimez-vous heureux d'être encore en vie ! Si nous ne vous avions pas laissé emporter ces objets, vous...

— Que pouviez-vous faire d'autre ? Comment auriez-vous pu laisser des hommes utiliser votre miroir, voir leur propre avenir et leur interdire de lever le petit doigt pour s'aider ? On comprend bien pourquoi vous avez dû insérer cette clause de paiement optionnel. Vous n'aviez pas le choix.

— Vous ne savez même pas ce que nous faisons. Pourquoi nous existons.

— Je m'en doute. Après tout, j'ai travaillé deux ans pour vous. »

Un temps. Rethrick ne cessait de s'humecter les lèvres, de se frotter les joues. La sueur perlait sur son front. Enfin, il releva la tête. « Je ne marche pas. Personne d'autre que moi ne dirigera la Compagnie. Si je meurs, elle meurt avec moi. Elle est à moi. »

Jennings réagit instantanément. « Dans ce cas, le dossier va à la police. »

Rethrick ne dit rien, mais une expression singulière se peignit sur son visage, qui donna soudain le frisson à Jennings.

« Kelly, dit-il, vous avez les documents sur vous ? »

La jeune femme se leva et s'étira. Elle éteignit sa cigarette, le visage blême. « Non.

— Où sont-ils ? Où les avez-vous mis ?

— Navrée, murmura-t-elle, mais je ne vous le dirai pas. »

Il la regarda fixement. « Quoi ?

— Je suis navrée, répéta-t-elle d'une petite voix éteinte. Ils sont en lieu sûr. La PS ne les trouvera jamais, et vous non plus. Le moment venu, je les rendrai à mon père.

— Votre père !

— Kelly est ma fille, dit Rethrick. Voilà ce que vous n'aviez pas envisagé, Jennings, et *l'autre* non plus. Personne n'était au courant, sauf nous deux. Je voulais maintenir toutes les positions clés à l'intérieur de la famille. Je vois maintenant que c'était une bonne idée. Mais cela devait rester secret.

Si la PS l'avait deviné, ils l'auraient arrêtée aussitôt. Sa vie aurait été en danger. »

Jennings relâcha doucement son souffle. « Je vois.

— Il m'a paru préférable de jouer votre jeu, dit Kelly. Sinon, vous auriez de toute façon agi seul. Et vous auriez eu les documents sur vous. Comme vous l'avez remarqué, si la PS vous avait arrêté avec, c'en était fini de nous tous. J'ai donc marché dans la combine. Dès que vous m'avez donné les documents, je les ai mis en lieu sûr. » Elle eut un petit sourire. « Nul autre que moi ne les trouvera jamais. Je suis désolée.

— Vous pouvez revenir chez nous, Jennings, dit Rethrick. Pour toujours si vous le souhaitez. Vous aurez tout ce que vous voudrez. Sauf...

— Sauf que personne d'autre que vous ne dirigera jamais la Compagnie.

— C'est cela. Ma Compagnie est vieille, Jennings. Plus vieille que moi. Ce n'est pas vraiment moi qui l'ai créée. Elle m'a été... disons *légée*. J'ai en quelque sorte repris le flambeau. Le travail de gestion,

d'expansion, pour l'amener jusqu'à son jour de gloire. Le jour de la révolution, comme vous dites.

« C'est mon grand-père qui l'a fondée, au XXe siècle. Elle n'est jamais sortie de la famille. Elle y restera. Un jour, quand Kelly se mariera, un héritier continuera mon oeuvre. Tout est prévu. La Compagnie a été fondée dans le Maine, dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre. Mon grand-père était originaire de ces régions ; c'était un petit vieux frugal, honnête, passionnément indépendant.

Il avait un atelier de réparations de je-ne-sais-quoi, une échoppe d'outillage et d'entretien. Et un sacré savoir-faire.

« Quand il a vu le gouvernement et la grande entreprise refermer leurs griffes sur le monde, il est passé dans la clandestinité. Les Entreprises Rethrick ont été rayées de la carte. Il a fallu longtemps au gouvernement pour établir son autorité dans le Maine, plus longtemps qu'ailleurs. Le monde était déjà divisé entre les cartels multinationaux et les États mondiaux mais la Nouvelle-Angleterre subsistait, toujours vivace. Toujours libre. Tout comme mon grand-père et les Entreprises Rethrick.

« Il a fait venir quelques hommes, des ingénieurs, des médecins, des juristes, des journalistes à la petite semaine venus du Middle West. La Compagnie s'est étendue. Des armes sont nées. Des armes et des compétences. La pelle temporelle, le miroir ! On a construit l'Usine à grands frais, dans le secret absolu, sur une longue période de temps. Elle est immense. Immense et profondément enterrée.

Elle comporte beaucoup plus de niveaux que vous n'en avez vu. Mais l'autre les a vus, *lui*, votre *alter ego*. Elle recèle un potentiel considérable. Et des hommes portés disparus dans le monde entier qui se retrouvent en fait ici. Nous les avons embauchés les premiers, et ce sont les meilleurs d'entre tous.

« Un jour, Jennings, nous émergerons au grand jour. Voyez-vous, les conditions actuelles ne peuvent pas durer. On ne peut pas faire vivre les gens ainsi, en jouets des forces économiques et politiques, en les déplaçant en masse ici ou là selon les besoins de tel ou tel gouvernement, de tel ou tel cartel. Un jour, il se créera une résistance. Une résistance forte et désespérée. Non pas placée sous l'égide de meneurs, de puissants, mais menée par les petites gens. Des conducteurs d'autobus.

Des épiciers. Des opérateurs de vidécran. Des garçons de café. Et c'est là que la Compagnie intervient.

« Nous leur fournirons toute l'aide dont ils auront besoin, que ce soient des outils, des armes ou des compétences. Nous allons leur "louer" nos services. Ils pourront nous engager. Et ils auront besoin de quelqu'un qui corresponde à leur demande. Des forces considérables se ligueraient contre eux. Des ressources formidables. »

Un silence.

« Vous voyez ? dit Kelly. Voilà pourquoi vous ne devez pas vous en mêler. C'est la Compagnie de papa. Il en a toujours été ainsi. C'est notre façon de vivre à nous, les gens du Maine. C'est dans la famille. La Compagnie appartient à la famille. Elle est à nous.

— Joignez-vous à nous, ajouta Rethrick. En tant qu'ingénieur. Je suis navré, mais vous avez là un aperçu de notre étroitesse d'esprit en la matière ; nous avons peut-être des oeillères, mais ce n'est pas d'aujourd'hui. »

Jennings resta silencieux. Il traversa le bureau à pas lents, les mains dans les poches. Au bout d'un moment, il souleva le store et plongea son regard dans la rue tout en bas.

Minuscule cafard noir, un véhicule de la Sécurité suivait sans bruit le flot de la circulation. Il rejoignit un second véhicule, celui-là déjà garé. Quatre agents de la PS se tenaient non loin dans leurs uniformes verts ; sous ses yeux, d'autres hommes traversèrent la rue. Il laissa retomber le store.

« C'est une décision difficile à prendre, dit-il.

— Si vous sortez, ils vous arrêteront, dit Rethrick. Ils sont tout le temps là. Vous n'avez aucune chance.

— Je vous en prie... » dit Kelly en levant les yeux sur lui. Soudain, Jennings sourit. « Vous ne voulez vraiment pas me dire où se trouvent les documents ? » Kelly secoua la tête. « Une minute. »

Jennings fouilla dans sa poche et en sortit un bout de papier qu'il déplia lentement. « Vous ne les auriez pas déposés à la Dunne National Bank hier après-midi vers trois heures, par hasard ? Dans le coffre d'une de leurs chambres fortes ? »

Kelly s'étrangla, attrapa son sac à main et l'ouvrit. Jennings rempocha son reçu. « Il avait même vu ça, murmura-t-il. Le dernier objet. Je me demandais quelle serait son utilité. » Kelly fouillait son sac avec frénésie, l'air affolé. Elle en tira un bout de papier qu'elle agita.

« Vous vous trompez ! Le voilà ! Il est toujours là. » Elle se détendit quelque peu. « Je ne sais pas ce que vous avez, vous, mais moi... »

Un frisson naquit dans l'air, au-dessus d'eux. Une zone sombre en forme de cercle s'y dessina.

Kelly et Rethrick la regardaient fixement, figés sur place.

Au milieu du cercle noir apparut une pince métallique reliée à une tige étincelante, qui s'abattit en décrivant un large arc de cercle et arracha le reçu des doigts de Kelly. Puis, après une seconde d'hésitation, elle se retira avec le bout de papier à l'intérieur du cercle noir. Alors, sans le moindre bruit, pince, tige et cercle disparurent en un clin d'oeil. Il n'en resta plus rien. Le néant.

« Où... où est-il passé ? souffla Kelly. Le papier. Qu'est-ce que

c'était ? »

Jennings tapota sa poche. « Il est en lieu sûr. Ici, bien en sécurité. Je me demandais quand il interviendrait. Je commençais à m'inquiéter. »

Rethrick et sa fille restaient muets, frappés de stupeur.

« N'ayez donc pas l'air si malheureux », leur dit Jennings en croisant les bras. « Le reçu est en lieu sûr – donc la Compagnie aussi. Le moment venu, elle sera là, forte, et ravie d'aider la révolution. Nous y veillerons, vous, moi et votre fille. »

Il jeta un regard à Kelly, les yeux pétillant de malice. « Tous les trois. Et qui sait, d'ici là, la famille comptera peut-être de nouveaux membres ».

La Machine à Préserver

Doc Labyrinth se laissa aller en arrière dans sa chaise longue en fermant les yeux d'un air lugubre. Il resserra sa couverture autour de ses genoux.

« Alors ? » fis-je.

Je me chauffais les mains près du barbecue. C'était une journée fraîche et claire. Le ciel ensoleillé de Los Angeles était presque sans nuages. Derrière la modeste demeure de Labyrinth, un pré ondulait doucement jusqu'au pied des collines et du petit bois qui créait une illusion de campagne à l'intérieur même de la ville.

« Alors ? répétais-je. La machine a bien fonctionné comme vous l'espériez ? »

Labyrinth ne répondit pas sur-le-champ. Je me retournai vers lui. Le vieil homme avait rouvert les yeux et contemplait, maussade, un gros scarabée fauve qui grimpait sur sa couverture, lentement, méthodiquement, avec un air de dignité. Il atteignit bientôt le sommet et disparut de l'autre côté. Nous étions de nouveau seuls.

Labyrinth soupira et leva les yeux vers moi. « Ça, on peut dire qu'elle a fonctionné. »

Je cherchai des yeux le scarabée, mais il n'était plus en vue. Un petit vent frisquet se levait en

tourbillonnant autour de moi dans la clarté du jour finissant. Je me rapprochai du barbecue.

« Si vous me racontiez ça ? » suggérais-je.

Doc Labyrinth, comme tous les gens qui ont trop de loisirs et lisent énormément, avait acquis la conviction que, comme l'Empire romain en son temps, notre civilisation prenait le chemin de la décadence. Il lui semblait y déceler les fissures mêmes qui avaient abouti à l'anéantissement de l'ancien monde, celui de la Grèce et de Rome ; il était persuadé que notre société finirait par sombrer de la même façon, pour laisser place à un âge d'obscurantisme.

Une fois parvenu à cette conclusion, Labyrinth s'était mis à réfléchir à toutes les belles choses qui seraient perdues dans cette redistribution des cartes. Il songea aux oeuvres d'art, à la littérature, aux belles manières, à la musique, bref, à tout ce qui disparaîtrait. Et il lui semblait que, de toutes ces grandes et nobles réalisations de l'esprit humain, la plus périssable et la plus vite oubliée serait sans doute la musique.

La musique est le plus précaire des arts, le plus fragile, le plus délicat, le plus facilement anéanti.

Cette perspective inquiétait beaucoup Labyrinth, car c'était un fervent mélomane, horrifié à la pensée qu'un jour Brahms et Mozart n'existeraient plus, qu'il ne resterait plus rien de cette douce musique de chambre qui le faisait rêver de perruques poudrées, d'archets enduits de résine et de longs et fins candélabres dont la cire perlait à l'infini dans la pénombre...

Quel infortuné monde poussiéreux et sans âme qu'un monde sans musique ! Comme la vie y serait insupportable !

C'est ainsi que lui vint l'idée d'inventer une Machine à Préserver. Un soir où, installé dans le grand fauteuil de son séjour, Labyrinth écoutait à faible volume de la musique sur son électrophone, il lui vint une vision. Une image étrange se forma dans son cerveau : la dernière partition existante d'un trio de Schubert, un ultime exemplaire écorné, maculé de traces de doigts, traînant par terre dans un endroit laissé à l'abandon qui devait être un musée.

Dans le ciel passait un bombardier. Et les bombes tombaient, réduisant en ruine le musée dont les murs s'effondraient avec fracas. Et les gravats s'amoncelaient sur le trio de Schubert désormais perdu, promis au pourrissement et à la décrépitude.

Alors, dans la vision de Doc Labyrinth, la partition émergeait des décombres comme une taupe fouissant la terre, à coups de griffes et de dents, et en déployant une furieuse énergie.

Si seulement la musique possédait l'instinct de survie élémentaire et banal des taupes ou des vers de terre, tout changerait ! Si on pouvait la transformer en créatures vivantes, en animaux dotés de crocs et de griffes, elle serait en mesure de survivre. Si seulement on pouvait construire une Machine : une Machine susceptible de métamorphoser les partitions musicales en êtres vivants !

Malheureusement, Doc Labyrinth n'avait pas les capacités requises pour procéder lui-même à une telle réalisation. Il jeta sur le papier quelques schémas préalables qu'il expédia, plein d'espoir, à divers laboratoires de recherches. Qui, pour la plupart, étaient naturellement trop occupés à exécuter leurs contrats militaires. Pourtant, il finit par mettre la main sur les gens qu'il fallait. Une petite université du Midwest s'enthousiasma pour ses plans et accepta avec empressement de s'attaquer sans tarder à leur mise en oeuvre.

Les semaines passèrent. Labyrinth reçut enfin une carte postale de l'université. La fabrication de la machine était en bonne voie ; en fait, elle était pratiquement terminée. Les chercheurs l'avaient soumise à un premier test en y introduisant deux airs populaires. Le résultat ? Deux petites bêtes à l'allure de rongeurs en étaient sorties en trotinant et avaient détalé dans tout le laboratoire jusqu'à ce que le

chat les attrape et les mange. La Machine n'en était pas moins un succès.

Elle fut livrée peu après à son commanditaire, soigneusement emballée dans une caisse entourée de fil de fer et assurée pour le transport. Labyrinth entreprit de défaire l'emballage dans un état d'excitation extrême. Quelles pensées fugaces durent se bousculer dans son esprit tandis qu'il ajustait les réglages et s'apprêtait à effectuer sa première transformation ! Pour commencer, il avait choisi une partition fort précieuse à ses yeux : le Quintette à cordes n°1 en sol mineur de Mozart. Il la feuilleta un long moment, perdu dans des pensées bien éloignées de la réalité. Enfin il alla insérer la partition dans la machine.

Le temps passa. Labyrinth attendit nerveusement, plein d'appréhension, en se demandant bien ce qu'il allait trouver en ouvrant le compartiment. Sauvegarder pour l'éternité la musique de ces grands compositeurs, c'était à ses yeux une entreprise à la fois belle et tragique. Comment en serait-il remercié ? Sur quoi allait-il tomber ? Quelle forme tout cela revêtirait-il quand il en aurait terminé ?

À toutes ces questions, il n'existait pour l'instant nulle réponse. Pendant qu'il méditait ainsi, le voyant rouge de la machine s'était mis à clignoter. Le processus de transformation était achevé, la métamorphose accomplie. Il ouvrit la porte.

« Juste ciel ! s'exclama-t-il. Comme c'est bizarre. »

Un oiseau, et non un mammifère, sortit du compartiment. L'oiseau-mozart était ravissant, petit, gracieux, avec le plumage déployé d'un paon. Il s'avança quelque peu dans la pièce en sautillant puis, curieux mais affectueux, revint vers Labyrinth. Tremblant, ce dernier se baissa, la main tendue.

L'oiseau-mozart vint tout près. Puis, d'un seul coup, il s'envola.

« Stupéfiant », murmura Labyrinth.

Il l'appela doucement, patiemment, avec force câlineries, et l'oiseau finit par revenir se poser devant lui. Il le caressa un long moment du bout des doigts tout en réfléchissant. À quoi ressembleraient les autres ? Impossible à imaginer. Il saisit avec précaution l'oiseau-mozart et le plaça dans une boîte.

Il fut encore plus surpris le lendemain en voyant sortir de l'appareil un scarabée-beethoven austère et pétri de dignité. C'était d'ailleurs celui que je devais plus tard voir de mes propres yeux grimper le long de sa couverture rouge, entièrement absorbé par une tâche qui ne concernait que lui.

Ensuite avait surgi l'animal-schubert. Tout fou, ce petit être proche de l'agneau, courait bêtement en tout sens et ne voulait que jouer. Alors Labyrinth arrêta tout, histoire de réfléchir sérieusement au

problème.

Quels étaient les *vrais* facteurs de la survie ? La plume légère valait-elle mieux que les griffes ou les crocs acérés ? Labyrinth ne savait plus que penser. Il s'était plutôt attendu à trouver une armée de solides blaireaux, ou de créatures griffues et écailleuses, prêts à s'enfouir, à se débattre, à mordre et à ruer pour défendre leur peau. N'aurait-il pas dû obtenir autre chose ? Mais après tout, sait-on quels sont les meilleurs facteurs de survie ? Les dinosaures étaient bien équipés, ce qui ne les avait pas empêchés de disparaître. De toute manière, maintenant que la machine était en marche, il était trop tard pour faire demi-tour.

Labyrinth poursuivait donc l'expérience en introduisant dans la Machine à Préserver l'oeuvre d'une multitude de compositeurs, jusqu'à ce que le bois derrière chez lui soit envahi par une horde de créatures rampantes et bêlantes qui donnaient de la voix et s'affrontaient toutes les nuits. Sur le nombre, il y eut des êtres étranges qui le remplirent d'étonnement. L'insecte-brahms ressemblait à un gros mille-pattes arrondi avec des pattes qui pointaient dans toutes les directions ; tout aplati, il était revêtu d'une fourrure uniforme, aimait vivre en solitaire et détalait promptement, en prenant bien soin d'éviter l'animal-wagner, sorti de la machine juste avant lui.

Volumineux et bariolé, l'animal-wagner avait manifestement mauvais caractère et Doc Labyrinth le craignait quelque peu, tout comme les mouches-bach d'ailleurs, ces nuées de bestioles sphériques de plus ou moins grande taille obtenues à partir des quarante-huit Préludes et Fugues. Il y avait aussi l'oiseau-stravinski, qui semblait fait d'un curieux assemblage de fragments disparates, et cent autres incongruités.

Labyrinth les lâchait dans le bois, où ils s'empressaient de s'enfoncer comme ils pouvaient, qui en sautillant, qui en gambadant. Mais déjà il éprouvait un vague sentiment d'échec. Chaque fois qu'une nouvelle créature sortait de la machine, il en restait stupéfait ; il n'avait aucun pouvoir sur le résultat final. C'était comme si l'expérience lui échappait, soumise à quelque loi mystérieuse et invincible, et cela lui causait de grands tracas. On eût dit que les créatures s'inclinaient devant une vaste force impersonnelle que Labyrinth ne pouvait ni percevoir ni appréhender. Et qui lui inspirait de la frayeur.

Labyrinth se tut. J'attendis un moment, mais il ne tenait apparemment pas à poursuivre son récit.

Je me retournai pour l'observer. Le vieil homme fixait sur moi un étrange regard plaintif.

« Je n'en sais pas beaucoup plus, reprit-il enfin. Il y a bien longtemps que je ne suis plus allé là-bas, dans le bois. Ça me donne la

chair de poule. Je sais qu'il s'y passe des choses, mais...

— Pourquoi ne pas y jeter un oeil tous les deux ? »

Il a eu un sourire soulagé. « Ça ne vous embête pas trop ? J'espérais bien que vous me le proposeriez. Cette histoire commence à me déprimer sérieusement. » Il repoussa sa couverture et se leva en s'époussetant. « Alors en route. »

Nous avons fait le tour de la maison afin d'emprunter un sentier étroit qui menait au bois. Autour de nous, tout était à l'abandon : une mer chaotique de mauvaises herbes, de buissons non taillés, de plates-bandes retournées à l'état sauvage. Doc Labyrinth ouvrait la marche et écartait les branches en se baissant et se tortillant pour se frayer un chemin.

« Quelle jungle », remarquai-je.

Nous avons continué ainsi un bon moment. Le bois était sombre et humide ; le soleil était presque couché et une brume légère s'abattait sur nous à travers les feuillages.

« Personne ne vient jamais par ici. » Sur ces mots, Doc s'arrêta subitement et regarda autour de lui. « Il vaudrait peut-être mieux retourner chercher mon fusil. On ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Pourquoi êtes-vous si certain que les choses ont mal tourné ? demandai-je en le rattrapant. Ce n'est peut-être pas si grave que vous le croyez. »

Labyrinth embrassa du regard les alentours et repoussa du pied un amas de branchages. « Ils sont là, tout autour de nous, à nous épier. Vous ne le sentez donc pas ? »

Je hochai distraitement la tête. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je soulevai une lourde branche toute pourrie d'où tombèrent des champignons pour la rejeter plus loin, mettant ainsi au jour un monticule informe et indistinct, à demi enfoui dans le sol meuble. « Qu'est-ce que c'est ? » répétais-je.

Labyrinth baissa les yeux. Il avait l'air tendu et désespéré. Il tâta le monticule du bout du pied, sans trop insister. Je me sentais mal à l'aise « Mais qu'est-ce que c'est, enfin ? insistai-je. Vous le savez ? »

Labyrinth reporta lentement son regard sur moi. « L'animal-schubert, murmura-t-il. Ou du moins ce qu'il en reste, c'est-à-dire pas grand-chose. »

L'animal-schubert... Celui qui folâtrait comme un jeune chien avide de jouer. Je me penchai pour balayer les feuilles et brindilles qui le recouvraient. C'était bien un cadavre, éventré, la gueule ouverte, grouillant de fourmis et de vermine affairée. Il commençait à empester.

« Mais comment est-ce arrivé ? » s'interrogea Labyrinth. Il secoua la tête. « Qui a pu faire ça ? »

Un bruit. Nous avons fait précipitamment volte-face.

Tout d'abord, nous n'avons rien vu. Puis un buisson a bougé, et pour la première fois, nous avons distingué une forme. Elle devait être là depuis notre arrivée, à nous observer. Elle était très grande, longiligne, avec de grands yeux brillants. Je lui trouvai des airs de coyote, mais en plus massif. Son épais pelage était emmêlé par endroits. La gueule béante, elle nous contemplait en silence, comme étonnée de nous trouver ici.

« C'est l'animal-wagner, dit Labyrinth d'une voix accablée. Mais il a changé. Beaucoup changé.

Je le reconnais à peine. »

La créature huma l'air, les poils de l'encolure tout hérissés. Puis elle recula brusquement dans la pénombre, et l'instant d'après elle avait disparu.

Nous sommes restés un instant immobiles, ne sachant que dire. Enfin Labyrinth reprit ses esprits.

« C'était donc ça, prononça-t-il. J'ai du mal à y croire. Mais pourquoi ? Que s'est-il... ?

— C'est l'adaptation, expliquai-je. Si on lâche un chat domestique dans la nature, il devient sauvage. Pareil pour un chien.

— Oui, acquiesça-t-il. Le chien doit redevenir loup pour survivre. La loi de la jungle. J'aurais dû m'y attendre. C'est un phénomène général. »

J'observai une nouvelle fois le cadavre avant de lancer un coup d'oeil vers les fourrés silencieux.

L'adaptation... ou peut-être pis. Une idée germait dans ma tête, mais je me gardai de l'exprimer tout de suite. « J'aimerais bien en voir d'autres, déclarai-je. Essayons d'en trouver. »

Labyrinth donna son accord et nous avons entrepris d'explorer les hautes herbes en écartant les branches et le feuillage. Je me dégotai un bâton, mais Labyrinth, lui, se mit à quatre pattes pour chercher à tâtons, comme un myope qui a perdu ses lunettes.

« Même les enfants peuvent redevenir des animaux, poursuivis-je. Rappelez-vous les enfants-loups découverts en Inde. Qui eût cru qu'ils aient pu être jadis des enfants comme les autres ? »

Labyrinth hocha la tête, visiblement malheureux, et il n'était pas difficile de comprendre pourquoi. Il s'était trompé dès le départ, et les conséquences de son erreur commençaient tout juste à lui apparaître. La musique allait bien survivre sous forme d'êtres vivants, mais Labyrinth avait oublié la leçon du Jardin d'Éden : une fois créé, l'être acquiert son existence propre, il échappe à son créateur qui ne peut plus agir sur lui à sa guise. En assistant à l'évolution de l'homme, Dieu avait dû ressentir la même tristesse – et la même humiliation – que Labyrinth à mesure qu'il voyait Ses créatures se modifier pour répondre aux nécessités de la survie.

Le fait d'avoir assuré la pérennité à ses créatures musicales n'avait plus aucun sens pour lui, puisqu'elles laissaient germer *en elles-mêmes*, et sous ses yeux à lui, l'extermination de la beauté qu'il avait justement voulu éviter par leur intermédiaire. Doc Labyrinth releva soudain sur moi un regard pathétique. Il leur avait certes garanti la survie, mais ce faisant il avait effacé le sens, la valeur de celle-ci. J'ai voulu lui sourire comme j'ai pu, mais il s'est hâté de détourner les yeux.

« Ne vous en faites pas trop, lui dis-je. L'animal-wagner n'a pas tellement changé. Vous ne m'aviez pas dit qu'il était déjà du genre teigneux ? Qu'il avait dès le début un penchant pour la violence et... »

Je m'interrompis subitement. Doc Labyrinth avait fait un bond en arrière en retirant sa main de l'herbe et s'étreignait le poignet en tremblant de douleur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » fis-je en me précipitant. Frémissant, il tendait sa main vers moi. « Quoi ?

Que s'est-il passé ? »

Je retournai sa main vers le bas. Le dos en était strié de marques rouges qui enflaient à vue d'oeil.

Il s'était fait piquer ou mordre. J'inspectai le sol en donnant des coups de pied dans l'herbe.

Quelque chose bougea. Une petite boule dorée roula à toute vitesse sur elle-même pour se réfugier dans les fourrés. Elle était recouverte de piquants comme une ortie.

« Attrapez-la ! s'écria Labyrinth. Vite ! »

Je courus à sa poursuite en brandissant mon mouchoir pour me protéger des piquants. La bestiole sphérique roulait frénétiquement pour tenter de m'échapper, mais je parvins enfin à la saisir.

Labyrinth fixa le bout de tissu où elle gigotait pendant que je me relevais. « Je suis complètement dépassé, avoua-t-il. Il vaut mieux rentrer à la maison.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une des mouches-bach. Mais elle aussi a évolué... »

Nous avons rebroussé chemin à tâtons dans l'obscurité croissante. Cette fois, c'est moi qui ouvrais la marche en écartant les branchages, suivi de Labyrinth qui, sombre et taciturne, se frottait la main de temps à autre.

Nous avons enfin atteint le jardin et gravi les marches de la véranda située à l'arrière de la maison. Labyrinth déverrouilla la porte et nous sommes entrés dans la cuisine. Il alluma la lumière et se hâta d'aller à l'évier faire couler de l'eau sur sa main.

Je pris dans le placard un pot de confiture vide pour y placer délicatement la mouche-bach. La boule dorée mit aussitôt à l'épreuve les parois qui l'emprisonnaient tandis que je refermais

hermétiquement le couvercle. Je m'assis à la table. Nous gardions tous deux le silence : Labyrinth baignant sa main dans l'eau froide et moi regardant, mal à l'aise, la sphère tourner en rond dans le pot de confiture pour essayer de fuir.

« Alors ? dis-je enfin.

— Pas de doute. » Labyrinth vint s'asseoir en face de moi. « Il s'est produit une métamorphose.

Pour commencer, je suis sûr qu'elle n'avait pas ces piquants venimeux. Heureusement que j'ai observé certaines précautions en me prenant pour Noé.

— Que voulez-vous dire ?

— Je les ai tous faits asexués. Ils ne peuvent pas se reproduire. Il n'y aura pas de deuxième génération. Quand ces spécimens mourront, l'histoire s'arrêtera là.

— Je dois admettre que je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Je me demande..., murmura Labyrinth. Je me demande ce que ça donnerait sur le plan musical maintenant, après ce qui s'est passé.

— De quoi parlez-vous ?

— De cette sphère, la mouche-bach. Voilà bien le test final, non ? On pourrait la réintroduire dans la machine, pour voir. Vous n'êtes pas curieux de savoir ?

— C'est votre expérience, Doc. À vous de décider. Mais ne comptez pas trop sur les résultats. »

Il saisit avec soin le pot de confiture et nous avons descendu l'escalier fort raide qui menait à la cave. J'aperçus dans un coin une haute colonne de métal terni qui se dressait près des bacs à lessive.

Une étrange sensation me parcourut. C'était la Machine à Préserver.

« Ainsi la voilà, dis-je.

— Oui, c'est elle », confirma Labyrinth.

Il resta un certain temps à ajuster les réglages, puis il prit le pot à confiture et le tint devant l'embouchure. Il en retira doucement le couvercle, et la mouche-bach sortit avec une certaine réticence, pour pénétrer enfin dans la machine. Labyrinth referma la trappe. « Allons-y », décréta-t-il.

Il actionna les commandes et la machine se mit à fonctionner. Puis il croisa les bras et notre attente commença. Dehors la nuit tombait, grignotant peu à peu la lumière. Enfin un voyant rouge se mit à clignoter sur le devant de la machine. Doc Labyrinth tourna le bouton en position ARRÊT et nous sommes restés là sans bouger, muets ; ni l'un ni l'autre ne se décidait à ouvrir l'appareil.

« Alors ? demandai-je enfin. Qui de nous deux va oser regarder ? »

Labyrinth secoua sa torpeur et fit coulisser la trappe pour plonger le bras dans le compartiment. Il en ressortit une mince liasse : une

partition musicale. Il me la tendit. « Voici le résultat, annonça-t-il.

Remontons la jouer. »

Nous sommes revenus dans la salle de musique. Labyrinth s'assit au piano à queue et je lui tendis la partition. Il l'ouvrit et, après l'avoir étudiée un moment, le visage dénué de toute expression, se mit à jouer.

J'écoutai la musique qui naissait sous ses doigts. Elle était hideuse. Je n'avais jamais rien entendu de tel. Une suite de sons dénaturés, diaboliques, dépourvus de toute cohérence ou signification... à moins de leur supposer un sens entièrement *autre*, déconcertant, qui n'aurait jamais dû se manifester.

Il me fallait déployer des efforts sans mesure pour accepter que cette chose ait jamais pu être une fugue de Bach, un élément d'une oeuvre globale structurée et digne de respect.

« Nous savons maintenant à quoi nous en tenir », déclara Labyrinth, qui se leva, prit la partition à deux mains et la déchira méthodiquement.

Alors qu'il me raccompagnait à ma voiture au bout de l'allée, je repris la parole : « Je suppose que le combat pour la survie est une force plus puissante que le génie humain. À côté de lui, la morale et les manières qui nous sont si précieuses ne pèsent pas lourd. »

Labyrinth opina. « En ce cas, peut-être n'y a-t-il rien à faire pour les sauvegarder.

— L'avenir le dira, répondis-je. Votre méthode a échoué, mais d'autres peuvent encore réussir ; un jour il se passera des choses que nous ne pouvons absolument pas prédire. »

Prenant congé de Labyrinth, je montai en voiture. Il faisait à présent nuit noire. J'allumai mes phares et reculai jusqu'à la route dans l'obscurité la plus complète. Pas d'autres voitures en vue. Je me sentis soudain très seul, et de surcroît j'avais froid.

Au carrefour, je m'arrêtai pour passer en marche avant. Alors je vis quelque chose bouger au bord du trottoir, au pied d'un grand sycomore. Je plissai les yeux pour essayer de distinguer ce que c'était.

Au pied de l'arbre, un gros scarabée brun s'affairait à édifier une curieuse construction d'aspect plutôt rudimentaire à laquelle il faisait adhérer une petite motte de boue. Perplexe, je le regardai longuement faire, mais il finit par prendre conscience de ma présence et interrompre sa tâche. Alors il fit subitement demi-tour pour rentrer dans son abri en refermant soigneusement la porte derrière lui.

J'embrayai.

Les braconniers du cosmos

« Quel genre de vaisseau est-ce ? » demanda le capitaine Shure, les yeux fixés sur l'écran, les mains rivées au réglage fin.

Nelson, le navigateur, jeta un regard par-dessus son épaule. « Une minute. » Il fit pivoter la caméra de contrôle et prit une photographie de l'écran. Le cliché disparut par le tube de liaison qui descendait dans la salle des cartes. « Du calme. Barnes va nous l'identifier.

— Qu'est-ce qu'ils font par ici ? Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Ils doivent pourtant savoir que le système de Sirius est fermé.

— Notez bien ses flancs ballonnés. » Du bout du doigt, Nelson en suivit les contours sur l'écran.

« C'est un vaisseau de fret. Et voyez ce renflement. Oui, c'est un cargo.

— Et tant que vous y êtes, n'oubliez pas ça. » Shure manipula l'agrandisseur. L'image du vaisseau s'enfla jusqu'à emplir l'écran. « Vous distinguez cette rangée de saillies ?

— Eh bien ?

— Ce sont des canons lourds. Encastrés dans la coque. Pour le combat en espace profond. C'est un cargo, mais armé.

— Des pirates, peut-être.

— Peut-être. » Shure tripotait le micro de transmission. « J'ai bien envie d'émettre un appel vers la Terre.

— Pourquoi ?

— Il pourrait s'agir d'un éclaireur. »

Nelson battit des paupières. « Vous croyez qu'ils sont en train de nous sonder ? Mais s'il y en a d'autres, pourquoi nos écrans ne les détectent-ils pas ?

— Ils sont peut-être hors de portée.

— À plus de deux années-lumière ? J'ai poussé les écrans au maximum. Et ce sont les meilleurs qui existent. »

Les résultats de l'analyse surgirent du tube de liaison et glissèrent sur la table. Shure ouvrit la capsule et parcourut rapidement son contenu avant de la passer à Nelson. « Tenez. »

Le vaisseau en question était de facture adharane. Cargo de première classe, modèle récent.

Barnes avait ajouté une note manuscrite : *Mais ne devrait pas être armé. On a dû y ajouter des canons. Pas l'équipement standard des*

vaisseaux adharans.

« Il ne s'agit donc pas d'un leurre, murmura Shure. Nous pouvons écarter cette éventualité. Que sait-on d'Adhara ? Que fait un de leurs vaisseaux dans le système de Sirius ? Il y a des années que la Terre a bouclé cette région. Ils doivent bien savoir qu'on ne peut pas commercer dans les parages.

— On ne sait pas grand-chose des Adharans. Ils ont participé à la Conférence Commerciale Pan-Galactique, mais c'est tout.

— De quel type racial sont-ils ?

— Arachnide. Typique de cette région. Dérivé du Grand Tronc Murzim. Ils constituent une variante du Murzim originel. Ils vivent repliés sur eux-mêmes. Structure sociale complexe, organisations très rigides. Regroupements en États organiques.

— Vous voulez dire qu'il s'agit d'insectes.

— En quelque sorte. De la même manière que nous sommes des lémuriens. »

Shure reporta son attention sur l'écran et, absorbé dans ses observations, réduisit l'agrandissement. L'écran suivait automatiquement le vaisseau adharan, en se maintenant dans son alignement direct.

Ce dernier était noir, massif, et plutôt pataud à côté des formes élancées du croiseur terrien.

Renflé comme un ver bien nourri, avec des flancs bombés et sombres qui dessinaient presque une sphère. De temps en temps, une balise lumineuse se mettait à clignoter tandis qu'il se rapprochait de la dernière planète du système sirien. Il pénétra dans l'orbite de la dixième planète et entama la manoeuvre d'approche. Les rétrofusées s'allumèrent et projetèrent un éclat rubis. Le ver boursoufflé descendait doucement vers le sol.

« Ils se posent, murmura Nelson.

— Parfait. Ainsi ils seront stables. La cible idéale. »

Le cargo adharan reposait maintenant à la surface de la dixième planète. Le bruit de ses réacteurs mourut peu à peu. Un nuage de particules s'éleva. L'engin s'était posé entre deux chaînes de montagnes, sur une plaine de sable gris. Le globe était presque entièrement stérile. Ni eau, ni atmosphère, ni vie. Une boule de roc gris et froid parsemé d'ombres immenses et piqué de cratères, un sol corrodé, malsain, morne et hostile.

Soudain, le vaisseau adharan s'anima. Des écoutilles s'ouvrirent d'un coup. De petits points noirs en sortirent à toute allure. Leur nombre ne cessait de s'accroître : une marée de taches sombres se déversait sur le sable, où elles se mettaient aussitôt à détalier. Les unes partaient vers les montagnes et disparaissaient parmi les ravins et les pics ; les autres prenaient dans l'autre sens et se perdaient dans les

ombres filiformes.

« Ça alors, murmura Shure. Ça n'a pas de sens. Qu'est-ce qu'ils cherchent ici ? Nous avons passé ces planètes au peigne fin. Il n'y a rien à récupérer ici.

— Ils ont peut-être des besoins ou des méthodes différentes. »

Shure se raidit. « Regardez. Leurs véhicules regagnent le vaisseau.

»

Les points noirs émergeaient des ombres et des cratères pour se ruer vers le cargo-ver en une course effrénée. Les écoutilles se rouvrirent. L'un après l'autre, les véhicules réintégrèrent le vaisseau amiral et disparurent. Quelques retardataires pénétrèrent enfin dans le bâtiment, dont les issues se refermèrent hermétiquement.

« Qu'est-ce qu'ils ont bien pu trouver ? » se demanda Shure.

Barnes, l'officier de transmissions, fit son apparition sur le seuil et tendit le cou. « Toujours là ? Laissez-moi jeter un coup d'oeil. Je n'ai jamais vu de vaisseau adharan. »

À la surface de la planète, le vaisseau s'ébranlait. Soudain, il frémit de part en part, décolla et prit rapidement de l'altitude pour se diriger vers la neuvième planète. Là, il demeura quelque temps en orbite à observer sa surface accidentée. Le bassin vide des océans asséchés évoquait de gigantesques moules à tartes. Le vaisseau adharan en choisit un et entreprit de se poser, projetant des nuages de gaz vers le ciel.

« Voilà que ça recommence », murmura Shure.

Les sabords s'ouvrirent. Des taches noires bondirent au sol et s'éparpillèrent dans toutes les directions.

La mâchoire de Shure se crispa de colère. « Il faut savoir ce qu'ils trafiquent. Regardez-les filer !

Ils savent exactement ce qu'ils font. » Il empoigna le micro de transmission, puis le relâcha. « On peut très bien se débrouiller seuls. Pas besoin de la Terre.

— Ce vaisseau est armé, ne l'oubliez pas.

— On les surprendra quand ils se poseront. Ils s'arrêtent sur chaque planète dans l'ordre. On va aller tout droit se poser sur la quatrième. » En un tournemain, Shure amena en position la carte de navigation. « Quand ils y arriveront, on sera là pour les attendre.

— Ils risquent d'engager le combat.

— Possible. Mais il faut découvrir ce qu'ils embarquent ; je ne sais pas de quoi il s'agit, mais de toute façon ça nous appartient. »

La quatrième planète du système sirien possédait une atmosphère, ainsi que de l'eau en faible quantité. Shure posa son croiseur dans les ruines d'une antique cité depuis longtemps désertée.

Le cargo adharan ne s'était pas montré. Shure scruta le ciel, puis il ouvrit le sabord principal.

Barnes, Nelson et lui se risquèrent au-dehors avec précaution, armés de fusils Slem lourds. Derrière eux, l'écoutille se remit en place en claquant et le croiseur redécolla pour monter en flèche dans le ciel. Tous trois le regardèrent partir, prêts à tirer si nécessaire. L'air était rare et glacé. Ils en sentaient la caresse sur leurs combinaisons pressurisées.

Barnes monta la température de la sienne. « Il fait trop froid à mon goût.

— Ça nous rappelle que nous sommes toujours des Terriens, même à des années-lumière de notre planète natale, commenta Nelson.

— Résumons-nous, dit Shure. Il est hors de question de faire sauter leur vaisseau. Nous devons mettre la main sur leur cargaison. Et s'ils sautent, elle saute avec.

— Comment faire, alors ?

— On va projeter un nuage de vapeur autour d'eux.

— Ah ? Mais...

— Capitaine, intervint Nelson, ce n'est pas possible. La vapeur nous interdira toute approche le temps de redevenir inerte.

— Il y a du vent. Elle se dissipera vite. De toute manière, c'est la seule solution. Il va falloir prendre le risque. Dès que nous aurons repéré le vaisseau adharan, nous devons nous tenir prêts à ouvrir le feu.

— Et si le nuage les rate ?

— Nous serons bons pour la bagarre. » Shure scruta le ciel. « Je crois qu'il arrive. Allons-y. »

Ils coururent se cacher dans un monticule formé de pierres entassées ainsi que de débris de piliers et de tours, le tout mêlé de décombres et de gravats.

« Voilà qui fera l'affaire. » Shure s'accroupit, agrippant fermement son Slem. « Les voilà. »

Le vaisseau adharan se profilait au-dessus d'eux, prêt à se poser. À mesure qu'il descendait dans le vacarme des réacteurs, des particules jaillissaient en tous sens. Il toucha terre dans un grand craquement, rebondit légèrement puis s'immobilisa enfin.

Shure empoigna le micro. « Allez-y. »

Le croiseur apparut dans le ciel, fondit sur le cargo et émit un nuage bleu-blanc, que des jets sous pression dirigèrent sur le vaisseau ennemi. Le nuage s'enfla et l'engloutit bientôt. La coque noire rougeoya un bref instant, puis commença à s'effondrer sur elle-même, rongée, corrodée par la vapeur.

Sur sa lancée, le croiseur terrien effectua un second passage puis s'évanouit dans le ciel.

Des silhouettes émergeaient du vaisseau adharan et sautaient à terre. Comme prises de folie, elles bondissaient en tous sens sur leurs

longues pattes. La plupart se jetaient frénétiquement sur le vaisseau et en retiraient des tuyaux et autres pièces mécaniques qu'elles actionnaient avec zèle tout en disparaissant dans le nuage de vapeur.

« Ils pulvérisent ! »

De nouveaux Adharans apparurent, sautillant follement de-ci, de-là, vers leur vaisseau ou vers le sol, apparemment dans le désordre le plus complet.

« Comme quand on piétine une fourmilière », murmura Barnes.

La coque était couverte d'Adharans qui s'y accrochaient en la pulvérisant avec l'énergie du désespoir afin de combattre l'action corrosive de la vapeur. Le croiseur terrien réapparut. Il passa bientôt de la taille d'un point à celle d'une aiguille renflée à une extrémité, comme un éclair dans la lumière dispensée par Sirius. La batterie de canons adharans surgit promptement de la coque et tenta désespérément de s'aligner sur le croiseur lancé à grande vitesse.

« Bombardement rapproché, ordonna Shure dans l'émetteur. Mais pas de tirs ciblés. Je tiens à préserver la cargaison. »

Les soutes s'ouvrirent. Deux bombes hurlantes en tombèrent en décrivant un arc parfait, encadrèrent le vaisseau immobile et explosèrent de part et d'autre de sa coque. Des nuages de pierres et de débris s'élevèrent haut dans le ciel et ensevelirent le cargo, qui se mit à frémir tandis que les Adharans glissaient au sol. Les canons tirèrent quelques salves pour la forme, puis le croiseur s'en alla. « Ils n'ont pas une chance, murmura Nelson. Ils ne pourront pas redécoller avant d'avoir pulvérisé la coque. »

Les Adharans commençaient à fuir leur vaisseau et s'éparpillaient en tous sens.

« Il n'y en a plus pour longtemps », dit Shure. Il se releva et sortit des ruines. « Allons-y. »

Une fusée blanche partit au-dessus d'un groupe d'Adharans et emplit le ciel d'étincelles fugaces.

Les créatures tournaient en rond, désorientées par l'attaque. Le nuage de vapeur s'était presque entièrement dissipé. La fusée était le signal conventionnel de capitulation. Le croiseur décrivait à nouveau des cercles au-dessus du cargo en attendant les ordres de Shure.

« Regardez-les, jeta Barnes. Des insectes de taille humaine.

— Venez ! s'impacienta Shure. Allons-y. J'ai hâte de voir ce qu'il y a là-dedans. »

Le commandant adharan sortit de son vaisseau et s'avança vers eux, visiblement étourdi par l'attaque. Nelson, Shure et Barnes l'étudièrent sans cacher leur dégoût.

« Seigneur, marmonna Barnes. C'est donc à ça qu'ils ressemblent. »

Corseté dans une carapace de chitine noire, l'Adharan mesurait près d'un mètre cinquante de haut et se tenait sur quatre pattes

élançées, deux autres remuant vaguement à mi-corps. Il portait une ceinture souple qui soutenait son arme et son équipement. Ses yeux à facettes étaient complexes et sa bouche se réduisait à une étroite fente à la base de son crâne allongé. Il n'avait pas d'oreilles.

Derrière lui, un groupe de membres d'équipage attendait, incertain de la conduite à tenir ; quelques-uns levaient à demi leurs armes en forme de tubes. L'officier adharan émit par la bouche une série de cliquetis et agita ses antennes. Les autres baissèrent leurs armes.

« Comment communiquer avec une espèce pareille ? » demanda Barnes à Nelson.

Shure s'avança. « Peu importe. Nous n'avons rien à leur dire. Ils savent qu'ils sont en situation illégale. C'est leur cargaison qui nous intéresse. »

Il poussa de côté l'officier adharan. Les autres s'écartèrent pour lui livrer passage. Il pénétra dans le vaisseau, Nelson et Barnes sur ses talons.

L'intérieur empestait et dégoulinait de bave. Les coursives étroites et obscures formaient de longs tunnels. Le sol glissait sous les pieds. Quelques membres d'équipage détalait çà et là dans les ténèbres en agitant nerveusement griffes et antennes. De sa torche, Shure éclaira l'un des corridors.

« Par ici. Ce doit être l'entrée principale. »

Le commandant les suivait de près. Shure fit comme s'il n'était pas là. Dehors, le croiseur s'était posé à proximité. Nelson vit des soldats terriens se poster aux environs.

Devant eux, une porte métallique barrait la coursive. Shure la désigna et mima son ouverture.

« Ouvrez-la. »

L'officier adharan recula ; il n'avait manifestement pas l'intention d'obéir. D'autres Adharans arrivèrent, tous armés de leurs tubes.

« Il est encore possible qu'ils décident de se battre », fit calmement Nelson.

Shure pointa son Slem sur la porte. « Je vais être obligé de la faire sauter. » Les Adharans poussèrent toute une série de cliquetis énervés, mais pas un ne s'approcha de la porte.

« Très bien », fit-il d'un ton résolu. Il tira. La porte se mua en tas de décombres fumants, ouvrant une brèche suffisante. Les Adharans accoururent, échangeant des cliquetis affolés. Un grand nombre d'entre eux délaissaient la surface de la coque pour entrer dans le vaisseau et venir entourer les trois Terriens.

« Venez », dit Shure en passant par l'ouverture. Nelson et Barnes lui emboîtèrent le pas, Slem paré à tirer.

Le passage était en pente. L'air s'y avéra lourd et poisseux. Les Adharans se pressaient derrière eux.

« Arrière ! » Shure pivota, le fusil braqué. Les Adharans s'immobilisèrent. « Restez où vous êtes.

Nous, on continue. »

Les Terriens tournèrent à un angle et se retrouvèrent dans la cale. Shure s'avança avec précaution.

Plusieurs gardes adharans les attendaient, tube braqué.

« Ôtez-vous de là. » Shure agita son Slem et les gardes s'écartèrent à contrecœur. « Allez ! » Les gardes se séparèrent. Shure fit un pas.

Et s'immobilisa, stupéfait.

La cargaison s'offrait à leurs regards. La cale était à moitié pleine de boules luisant d'un éclat laiteux soigneusement empilées ; des bijoux énormes, des milliers de perles géantes ! À perte de vue.

D'innombrables tas alignés qui disparaissaient dans les entrailles du vaisseau, tous émettant une douce lueur, une radiance intérieure qui éclairait la gigantesque cale.

« Incroyable ! marmonna Shure.

— Pas étonnant qu'ils se soient introduits illégalement dans ce système. » Les yeux écarquillés, Barnes prit une profonde inspiration. « Je crois que j'aurais fait pareil. Regardez-moi ça !

— Énormes, pas vrai ? » fit Nelson.

Ils se dévisagèrent.

« Jamais rien vu de tel », reconnut Shure, l'air hébété. Les gardes adharans les observaient avec méfiance, leurs tubes toujours pointés sur les trois humains. Shure s'approcha de la première rangée de bijoux, entassés avec une précision mathématique. « Ça ne paraît pas possible. Des gemmes empilées comme... de vulgaires boutons de porte dans un entrepôt.

— Peut-être appartenaient-elles aux Adharans autrefois, remarqua Nelson d'un ton pensif. Peut-être leur ont-elles été volées par les bâtisseurs des cités siriennes. Et maintenant, ils en reprennent possession.

— Intéressant, commenta Barnes. Ça expliquerait la facilité avec laquelle ils les ont retrouvées.

Peut-être qu'il subsistait des plans, des cartes. »

Shure grogna. « Quoi qu'il en soit, ils sont à nous maintenant. Tout le système sirien appartient à la Terre. Tout a été signé, scellé et approuvé.

— Mais si à l'origine, ces choses ont été volées aux Adharans...

— Alors il ne fallait pas signer les divers traités concernant la fermeture des systèmes. Ils ont le leur. Tout ceci revient de droit à la Terre. » Shure tendit la main vers un des orbes. « Je me demande ce que cela fait de les toucher.

— Attention, capitaine. Ils sont peut-être radioactifs. »

Shure effleura un des bijoux. Les Adharans l'empoignèrent et le

tirèrent en arrière. Il se débattit.

Un Adharan lui arracha son Slem des mains.

Barnes fit feu. Un groupe d'Adharans s'envola en fumée. Un genou à terre, Nelson tirait vers l'entrée du passage, qui grouillait d'Adharans. Ces derniers ripostaient. De fins rayons thermiques entamèrent la paroi au-dessus de la tête de Nelson.

« Ils ne peuvent rien contre nous, haleta Barnes. Ils ont peur de tirer à cause des bijoux. »

Les Adharans se repliaient dans le passage, abandonnant la soute. Ceux d'entre eux qui étaient armés avaient reçu de leur commandant l'ordre de battre en retraite.

Shure attrapa le fusil de Nelson et transforma un essaim d'Adharans en nuage de particules tourbillonnantes. L'ennemi bloquait le couloir et mettait en place d'épaisses plaques de sécurité qu'il s'empressait de souder.

« Pratiquons un trou au Slem, aboya Shure en dirigeant son fusil vers la paroi du vaisseau. Ils veulent nous enfermer. »

Barnes pointa à son tour son arme sur la paroi. Les deux rayons Slem mordirent le flanc du

vaisseau. Soudain, le métal céda, dessinant un orifice circulaire.

Dehors, les soldats terriens avaient engagé le combat contre les Adharans. Ceux-ci battaient en retraite tant bien que mal, sautillant et ripostant. Quelques-uns bondirent dans leur vaisseau. D'autres jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Tous erraient çà et là en proie à l'affolement le plus complet, dans un concert de cliquetis frénétiques.

Le croiseur stationné s'anima et ses canons lourds s'abaissèrent en position de tir.

« Ne tirez pas, ordonna Shure par son micro. Laissez tomber le vaisseau. Ce ne sera pas nécessaire.

— Ils sont foutus », haleta Nelson en sautant à terre. Shure et Barnes se laissèrent tomber sur le sol à sa suite. « Ils n'ont pas l'ombre d'une chance. Ils ne savent pas se battre. »

Du geste, Shure appela un groupe de soldats terriens. « Hé, vous, par ici ! Grouillez-vous, bon sang ! »

Les gemmes laiteuses se déversaient en cascade par la brèche, et une partie de la superstructure ayant été soufflée, roulaient dans leurs jambes, entravant leurs mouvements.

Barnes en ramassa une, qui brûla légèrement son gant et lui picota les doigts. Il l'éleva à la lumière. Le globe était opaque. Des formes vagues flottaient dans le feu laiteux. L'orbe puisait et luisait par à-coups, comme s'il était doué de vie.

Nelson lui sourit. « C'est quelque chose, hein ?

— Superbe. » Barnes se baissa pour en ramasser un autre. Un Adharan embusqué sur la coque lui tira dessus, mais en pure perte. «

Regardez-moi ça. Il doit y en avoir des milliers.

— On va faire venir un vaisseau marchand, dit Shure. Je ne serai pas tranquille tant qu'ils ne seront pas embarqués direction la Terre. »

Les combats avaient pratiquement cessé. Les soldats terriens rassemblaient les Adharans survivants.

« Qu'en fait-on ? » demanda Nelson.

Shure ne répondit pas. Il examinait une des gemmes en la retournant entre ses doigts. « Regardez, murmura-t-il. Selon la manière dont on les tient, elles émettent des couleurs différentes. Avez-vous jamais vu rien de tel ? »

L'énorme cargo terrien se posa lourdement. Ses sabords de chargement s'abaissèrent et ses véhicules légers – une flotte de petits camions trapus – en descendirent bruyamment pour se diriger vers le vaisseau adharan. Des passerelles tombèrent en place et des pelles mécaniques robotisées se préparèrent à la tâche.

« Embarquez-moi tout ça », répétait indéfiniment Silvanus Fry en traversant le terrain d'atterrissage pour rejoindre le capitaine Shure. Le directeur des Entreprises Terriennes s'épongea le front avec un mouchoir rouge. « Beau coup de filet, capitaine. Belle prise. » Il tendit une main moite que l'officier serra.

« Je ne comprends pas comment nous avons pu passer à côté de ces trucs, répondit Shure. Les Adharans ont simplement débarqué et sont allés les ramasser. On les a vus sauter de planète en planète comme des abeilles qui butinent. Je ne vois vraiment pas pourquoi nos équipes ne les ont pas trouvés. »

Fry haussa les épaules. « Qu'importe ? » Il examina une des pierres précieuses, la lança en l'air et la rattrapa. « J'imagine que chaque Terrienne en aura bientôt une autour du cou – ou en voudra une.

D'ici six mois, elles ne sauront même plus comment elles ont pu s'en passer jusqu'alors. Les gens sont comme ça, capitaine. » Il plaça la sphère dans sa mallette, qu'il referma d'un coup sec. « Je crois que je vais en ramener une pour ma femme. »

Le commandant adharan apparut, amené par un soldat terrien. Il n'émettait pas le moindre cliquetis. On avait dépouillé les survivants de leurs armes avant de leur permettre de reprendre le travail sur leur coque. Ils avaient radoubé celle-ci et remplacé les zones corrodées.

« Vous êtes libres, lui dit Shure. Nous pourrions vous juger pour piraterie et vous exécuter, mais ça ne servirait à rien. Mieux vaut aller avertir votre gouvernement qu'il a intérêt, à l'avenir, à éviter le système sirien.

— Il ne vous comprend pas, souffla Barnes.

— Je sais bien. Pure formalité. Mais je suis sûr qu'il saisit le sens général. » L'Adharan gardait toujours le silence. Il attendait. « Ce sera tout. » Shure eut un geste impatient vers le vaisseau ennemi.

« Allez, redécoupez. Déguepissez. Et ne revenez pas. »

Le soldat terrien relâcha l'Adharan, qui retourna lentement vers son vaisseau et disparut par l'écouille. Les membres d'équipage qui travaillaient sur la coque ramassèrent leur outillage et suivirent leur chef à l'intérieur.

Les sabords se refermèrent. Le vaisseau frémit au rythme de ses réacteurs, puis s'éleva sans grâce et pivota pour pointer sa proue vers l'espace.

Shure le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu. « Et voilà. » Fry et lui regagnèrent rapidement le croiseur. « Vous croyez que ces pierres précieuses auront du succès sur Terre ? »

— Bien sûr. Vous en doutez ?

— Non, non. » Shure était plongé dans ses pensées. « Ils n'ont exploré que cinq planètes sur dix.

Il devrait y avoir d'autres gemmes sur les planètes les plus proches de Sirius. Dès que cette cargaison aura atteint la Terre, on pourra entamer l'exploration. Si les Adharans les ont trouvées, nous devrions en être capables nous aussi. »

Les yeux de Fry étincelèrent derrière ses lunettes. « Parfait. Je n'avais pas pensé qu'il pouvait y en avoir d'autres.

— Mais si. » Shure fronça les sourcils et se frotta la mâchoire. « Du moins, il devrait y en avoir.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Je ne comprends pas que nous ne les ayons jamais dénichées. »

Fry lui donna une bourrade. « Ne vous en faites donc pas ! »

Shure hocha la tête, toujours perdu dans ses pensées. « N'empêche, je ne vois vraiment pas comment on a pu les manquer. Vous ne croyez pas qu'il y a quelque chose là-dessous ? »

Le commandant adharan s'installa devant son écran de contrôle et régla ses circuits de communication.

La Base-Contrôle située sur la deuxième planète du système adharan apparut. Le commandant éleva le cône sonique jusqu'à son cou. « Un malheur s'est produit.

— Lequel ?

— Les Terriens nous ont attaqués et se sont emparés de la cargaison.

— Combien en restait-il à bord ?

— La moitié. Nous n'avions visité que cinq des dix planètes.

— Pas de chance, en effet. Ils ont emporté le tout sur Terre ?

— Je suppose que oui. »

Un silence.

« Quelle est la température, là-bas ?

— Assez élevée, je crois.

— Peut-être que tout ira bien. Nous n'avons pas envisagé

d'éclosions sur Terre, mais si...

— Je n'aime pas penser que les Terriens détiendront une bonne part de notre prochaine génération. Je regrette que nous n'ayons pas pu en distribuer davantage.

— Ne vous faites pas de souci. Nous demanderons à la Mère de nous pondre un nouveau groupe pour compenser cette perte.

— Qu'est-ce que les Terriens peuvent bien vouloir faire de nos oeufs ? Ils n'auront que des problèmes quand l'éclosion commencera. Je ne les comprends vraiment pas. Le raisonnement terrien est décidément incompréhensible. Je frémis à l'idée de ce qui arrivera quand les oeufs parviendront à terme... Et sur une planète humide, cela ne devrait pas tarder...»

Dans le jardin

« Elle est là-dehors, dit Robert Nye. En fait, elle y passe tout son temps. Même quand il fait mauvais. Même sous la pluie.

— Je vois », répondit son ami Lindquist en hochant la tête.

Ils sortirent sur la véranda par la porte de derrière. L'air était pur et doux. Ils s'arrêtèrent pour inspirer à pleins poumons. Lindquist regarda autour de lui. « Très joli jardin. Car c'est un jardin, en fait, n'est-ce pas ? » Il secoua la tête. « Je la comprends, maintenant. Regarde-moi ça !

— Viens, fit Nye en descendant les marches qui conduisaient à l'allée. Elle doit être assise derrière l'arbre. Il y a un vieux banc en forme de cercle comme on en voyait dans le temps. Elle est sans doute en compagnie de Sir Francis.

— Sir Francis ? Qui est-ce ? » Lindquist se hâta de le suivre.

« Son canard apprivoisé. Un gros canard blanc. » Ils s'engagèrent dans l'allée et passèrent devant les lilas dont les grappes foisonnaient au sommet de troncs élancés. Des parterres de tulipes en pleine floraison s'épalaient de part et d'autre. Des roses trémières fleurissaient tout un côté de la petite serre. Lindquist, ravi, ne savait plus où porter son regard. Rosiers, lilas, massifs et fleurs à n'en plus finir... Un mur couvert de glycine, un saule imposant...

Et, assise au pied du saule, les yeux baissés sur un canard blanc couché dans l'herbe à ses pieds, Peggy.

Lindquist se figea sur place, fasciné par la beauté de Mrs. Nye. Peggy était petite, avec une chevelure brune et floue et de grands yeux chaleureux teintés d'une tristesse discrète et indulgente.

Elle portait un petit tailleur bleu boutonné jusqu'au col, des sandales aux pieds et des fleurs dans les cheveux. Des roses.

« Ma chérie, lui dit Nye, regarde qui est là ! Tu te souviens de Tom Lindquist, j'espère ? »

Peggy releva vivement les yeux. « Tommy Lindquist ! s'exclama-t-elle. Comment allez-vous ? Quel plaisir de vous revoir !

— Merci. » Lindquist se trémoussa de plaisir. « Comment allez-vous, Peg ? Je vois que vous avez un ami.

— Un ami ?

— Oui, Sir Francis. C'est bien comme ça qu'il s'appelle, non ? »

Peggy rit. « Ah, lui ! » Elle se pencha pour lisser les plumes du

canard, qui continua à chercher des araignées dans l'herbe. « Oui, c'est un très bon ami. Mais vous ne voulez pas vous asseoir ? Combien de temps restez-vous ? »

— Pas très longtemps, répondit son époux. Il est en route pour New York où l'appellent ses affaires.

— C'est exact, dit Lindquist. Dites-moi, vous avez vraiment un jardin magnifique, Peggy. Je me rappelle, vous vouliez un beau jardin, avec beaucoup de fleurs et d'oiseaux.

— C'est vrai qu'il est superbe, dit Peggy. Nous sommes tout le temps dehors.

— Nous ?

— Sir Francis et moi.

— Ils passent beaucoup de temps ensemble, précisa Robert Nye. Une cigarette ? » Il tendit son paquet à Lindquist. « Non ? » Il s'en alluma une. « Moi je n'aime pas particulièrement les canards, mais de toute façon, je ne me suis jamais beaucoup intéressé aux fleurs, ni à la nature.

— Robert reste dedans à rédiger ses articles, commenta Peggy. Asseyez-vous donc, Tommy. Là, près de nous.

— Non, merci, dit Lindquist. Je suis très bien où je suis. »

Il se tut et se mit à observer Peggy mais aussi toutes les fleurs, le gazon, le canard impassible. Une brise légère jouait dans les iris, derrière l'arbre, des iris violets et blanc. Tous trois se taisaient. Le jardin était calme et frais. Lindquist soupira.

« Qu'y a-t-il ? demanda Peggy.

— Vous savez, tout cela me rappelle un poème. » Il se frotta le front. « De Yeats, je crois bien.

— Oui, tel est ce jardin. Il ressemble à la poésie. » Lindquist se concentra. « Ça y est, je sais ! Fit-il en riant. C'est en vous voyant, vous et Sir Francis, bien sûr : "Léda et le cygne" ! »

Peggy fronça les sourcils. « Suis-je...

— Le cygne est en fait Zeus, reprit Lindquist. Zeus qui a pris l'apparence d'un cygne pour approcher Léda au bain.

Il... euh... il lui fait la cour sous cette forme, et Hélène de Troie a vu le jour à la suite de cela, voyez-vous. La fille de Zeus et de Léda. Voyons, que dit le poème... "Un choc soudain : les vastes ailes fouettent l'air au-dessus de la dame affolée..." »

Il s'interrompt. Peggy le regardait fixement, écarlate. Soudain, elle sauta sur ses pieds et écarta le canard. Elle tremblait de colère.

« Qu'y a-t-il ? demanda Robert. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Comment osez-vous ? » dit-elle à Lindquist. Sur ce, elle tourna les talons et s'éloigna en toute hâte. Robert la rattrapa en courant et la prit par le bras. « Allons, qu'est-ce qui ne va pas ? Ce n'est qu'un poème après tout ! »

Elle se libéra. « Lâche-moi. »

Il ne l'avait jamais vue dans une colère pareille. Son visage avait pris une teinte ivoire, et on aurait dit que ses yeux s'étaient changés en pierres. « Mais enfin, Peg... »

Elle releva les yeux vers lui. « Robert, il a raison ; je vais avoir un enfant.

— Comment ? »

Elle hocha la tête. « Je voulais te l'annoncer ce soir. Il est au courant, *lui*. » Une grimace. « Il *sait*. C'est pour cela qu'il a récité ce vers. Qu'il s'en aille, Robert ! Qu'il parte, je t'en prie ! »

Nye hocha la tête comme un automate. « Entendu, Peg. D'accord. Mais... c'est vrai ? Vrai de vrai ? Tu vas avoir un bébé ? » Il la prit dans ses bras. « Mais c'est merveilleux ! Ma chérie, c'est formidable ! C'est le plus beau jour de ma vie. Ça alors ! Dieu du ciel, c'est la plus belle chose qu'on m'ait jamais dite. »

Il la raccompagna vers le banc sans desserrer son étreinte. Soudain, il heurta du pied quelque chose de mou qui fit un bond et poussa un sifflement de colère. Sir Francis s'éloigna en se dandinant, battant des ailes et claquant du bec tant était grande sa fureur.

« Tom ! s'écria Robert. Écoute un peu ça. Il y a du nouveau. Je peux le lui dire, Peg ? Tu n'y vois pas d'inconvénient ? »

Sir Francis souffla rageusement sur son passage, mais dans l'excitation générale, personne ne lui prêta la moindre attention.

Ce fut un garçon et ils le baptisèrent Stephen. En rentrant de l'hôpital, Robert Nye conduisit lentement, perdu dans ses pensées. Maintenant qu'il avait un fils, il repensait à cette fameuse journée dans le jardin, l'après-midi où Tom Lindquist s'était arrêté chez eux. En citant un vers de Yeats qui avait mis Peggy hors d'elle. Par la suite, une sorte d'hostilité froide s'était installée entre Sir Francis et lui. Il ne l'avait plus jamais regardé du même oeil.

Robert gara sa voiture devant chez lui et gravit les marches en pierre. En fait, Sir Francis et lui ne s'étaient jamais entendus, et cela dès le jour où ils l'avaient ramené de la campagne. Une idée de Peg, dès le début. C'était elle qui avait vu ce panneau, près d'une ferme...

Il s'arrêta sur les marches de la véranda. Quelle colère elle avait témoignée à ce pauvre Lindquist ! Bien sûr, ce dernier avait quelque peu manqué de tact en citant ce vers, mais tout de même... Il réfléchit, les sourcils froncés. Tout cela était vraiment ridicule. Peg et lui étaient mariés depuis trois ans. Nul doute qu'elle l'aimait, qu'elle lui était fidèle. À dire vrai, ils n'avaient pas grand-chose en commun. Peg aimait rester dans le jardin à lire, méditer ou nourrir les oiseaux. Ou à jouer avec Sir Francis.

Robert longea le côté de la maison et traversa la cour pour entrer dans le jardin. Bien sûr qu'elle l'aimait ! Et qu'elle était loyale envers

lui. Il était absurde de croire un instant qu'elle pût seulement envisager de... Que Sir Francis pût être autre chose que...

Il s'immobilisa. Sir Francis était à l'autre bout du jardin, en train de déterrer un ver. Sous ses yeux, le volatile tout blanc avala sa prise et continua à chercher dans l'herbe insectes et autres araignées. Soudain, le canard se figea dans une pose alarmée.

Robert traversa le jardin. Quand Peggy reviendrait de l'hôpital, elle serait occupée avec le petit Stephen. Pas de doute, c'était le moment idéal. Elle ne saurait plus où donner de la tête. Sir Francis serait vite oublié. Avec le bébé et tout le reste...

« Viens un peu par ici », dit Robert. Il attrapa le canard au vol. « C'était ton dernier ver dans ce jardin. »

Sir Francis cancana furieusement, et se débattit en multipliant les coups de bec affolés. Robert l'emporta dans la maison, prit une valise dans le placard et y enferma le canard. Il rabattit le fermoir

et s'essuya le visage. Et maintenant ? La ferme ? Elle n'était guère qu'à une demi-heure de route dans la campagne. Mais réussirait-il à la retrouver ?

Il pouvait toujours essayer. Il porta la valise dans la voiture et la laissa tomber sur le siège arrière. Durant tout le trajet, Sir Francis cancana bruyamment, d'abord de rage puis, tandis qu'ils roulaient sur la nationale, avec une détresse, un désespoir grandissants.

Robert, lui, se taisait.

Peggy fit peu de commentaires sur la disparition de Sir Francis une fois qu'elle eut compris qu'il ne reviendrait pas. Elle parut accepter son absence, mais garda tout de même un silence inaccoutumé pendant une semaine. Puis elle retrouva peu à peu son entrain et passa son temps à rire et jouer avec le petit Stephen, à le tenir sur ses genoux au soleil et à passer ses doigts dans ses cheveux si fins.

« On jurerait du *duvet* », dit-elle un jour. Robert acquiesça, quelque peu ébranlé. Pour lui, cela ressemblait plutôt aux soies du maïs, mais il ne dit rien.

Stephen grandit, devint un petit garçon heureux et éclatant de santé entre les bras tendres et aimants qui le tenaient des heures durant sous le saule, dans la quiétude ensoleillée du jardin. Au bout de quelques années, c'était un gentil bambin aux grands yeux noirs qui jouait souvent tout seul, à l'écart des autres enfants, soit dans le jardin, soit dans sa chambre à l'étage.

Stephen adorait les fleurs. Quand le jardinier plantait, il l'accompagnait et regardait avec un grand sérieux les poignées de graines pénétrer dans la terre ou les pauvres petites pousses drapées dans leur mousse qu'il enfouissait tout doucement dans le terreau bien tiède.

Il ne parlait guère. Parfois, Robert interrompait son travail et, les

maines dans les poches, fumant une cigarette, il observait depuis la fenêtre du salon l'enfant silencieux qui jouait tout seul sur l'herbe, parmi les buissons. À cinq ans, Stephen commençait à suivre les histoires contenues dans les grands livres plats que Peggy lui ramenait. Tous deux s'asseyaient dans le jardin pour regarder les images et déchiffrer les histoires mot à mot.

Robert les regardait de la fenêtre, taciturne et maussade. Il se sentait délaissé, abandonné. Comme il détestait être ainsi exclu ! Il avait si longtemps voulu un fils...

Soudain, un doute l'assaillit. Encore une fois il se remémora Sir Francis et les paroles de Tom.

Irrité, il écarta ces pensées. Mais le petit était si peu proche de lui ! Comment s'en rapprocher ?

Robert réfléchit.

Par une belle matinée d'automne, Robert sortit sur la véranda de derrière et, respirant l'air pur, regarda autour de lui. Peggy était allée chez le coiffeur et au supermarché. Elle ne rentrerait pas de sitôt. Tout seul devant le petit pupitre qu'ils lui avaient acheté pour son anniversaire, Stephen faisait du coloriage. Absorbé par son travail, il montrait un petit visage tout plissé par la concentration.

Robert se dirigea lentement vers lui en foulant l'herbe humide.

Stephen leva la tête et reposa ses crayons. Il eut un sourire timide mais affectueux en voyant son père venir vers lui. Robert s'arrêta devant la table et lui rendit son sourire, peu sûr de lui et légèrement mal à l'aise.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Stephen.

— Ça ne t'embête pas que je te tiennne compagnie ?

— Non. »

Robert se frotta la mâchoire. « Dis-moi, qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il enfin.

— Comment ça ?

— Avec ces crayons.

— Je dessine. » Stephen lui tendit son dessin, qui représentait une grande forme jaune rappelant un citron. Stephen et lui le contemplèrent ensemble.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda le père. Une nature morte ?

— C'est le soleil. » Stephen reposa la feuille et reprit son travail sous le regard de Robert.

Quelle habileté il démontrait ! Voilà qu'il dessinait quelque chose de vert, maintenant. Des arbres, sans doute. Peut-être serait-il un jour un grand peintre. Un Grant Wood. Un Norman Rockwell. Une bouffée de fierté l'envahit.

« Très joli, fit-il.

— Merci.

— Est-ce que tu veux être peintre quand tu seras grand ? Je dessinais un peu, moi aussi, autrefois.

J'ai fait quelques bandes dessinées humoristiques pour le journal du lycée. Et j'ai créé l'emblème de la fraternité d'étudiants à laquelle j'appartenais. »

Un silence. Stephen tenait-il son don de lui ? Il détailla les traits du petit. Il ne lui ressemblait pas du tout. Le doute s'infiltra de nouveau dans son esprit. Se pouvait-il vraiment que... Mais non, Peg n'aurait jamais...

« Robert ? fit soudain le garçonnet.

— Oui ?

— Qui était Sir Francis ? »

Robert accusa le coup. « Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Je me demandais, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu sais sur lui ? Où as-tu entendu ce nom ? »

Stephen continua de dessiner quelques instants. « Je ne sais pas. Je crois que c'est maman qui m'en a parlé. Qui est-ce ?

— Il est mort. Mort depuis longtemps. Alors comme ça, ta mère t'en a parlé ?

— Ou peut-être toi. Quelqu'un a prononcé son nom, en tout cas.

— Sûrement pas moi.

— Alors, dit pensivement Stephen, peut-être que j'en ai rêvé. Je crois qu'il est venu vers moi en rêve et qu'il m'a parlé. Oui, c'est ça. Je l'ai vu en rêve.

— À quoi ressemblait-il ? » questionna Robert. Contrarié, il se passa nerveusement la langue sur ses lèvres.

« À ça. » Stephen lui tendit son dessin du soleil.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Il était jaune ?

— Non, blanc. Comme le soleil à midi. Une forme blanche dans le ciel, terriblement grosse.

— Dans le ciel ?

— Il volait dans le ciel. Comme le soleil à midi. Tout flamboyant. Dans le rêve, je veux dire. »

Les traits de Robert se contractèrent sous le coup du chagrin et du doute. Avait-elle parlé de lui au petit ? Lui en avait-elle donné une image idéalisée ? Le Dieu Canard. Le Grand Canard dans le Ciel qui s'abattait, resplendissant. C'était donc vrai. Peut-être n'était-il pas le vrai père de Stephen. Peut-être...

C'était intolérable.

« Bon, je ne vais pas t'ennuyer plus longtemps », dit Robert. Il fit demi-tour et repartit vers la maison.

« Robert ? dit Stephen.

— Oui ? » Il se retourna vivement.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Il hésita. « Que veux-tu dire, Stephen ? »

Le garçon leva les yeux de son dessin. Son petit visage était calme et dénué d'expression. « Tu vas dans la maison ? »

— Oui. Pourquoi ?

— Robert, dans quelques minutes, je vais faire quelque chose de secret. Personne n'est au courant. Même pas maman. » Stephen hésita, scrutant d'un air rusé le visage de Robert. « Tu... tu veux le faire avec moi ? »

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais donner une fête ici, dans le jardin. Une fête secrète. Pour moi tout seul.

— Et tu veux que je vienne ? »

Le garçonnet hocha la tête.

Une joie sauvage envahit Robert. « Tu veux que je vienne à ta fête ? Ta fête secrète ? Je ne le dirai à personne. Même pas à ta mère. Bien sûr que je viendrai. » Il se frotta les mains, souriant tant il était soulagé. « Je serais ravi de venir. Tu veux que j'apporte quelque chose ? Des biscuits ? Du gâteau ?

Du lait ?

— Non. » Stephen secoua la tête. « Va te laver les mains, je vais tout préparer. » Il se leva et rangea les crayons dans leur boîte. « Mais tu ne dis rien à personne.

— Promis. Je vais me laver les mains. Merci, Stephen. Merci beaucoup. Je reviens tout de suite. »

Il rentra précipitamment, le coeur battant de joie. Peut-être l'enfant était-il de lui, après tout ! Une fête, une fête secrète, privée... Dont même Peg ne savait rien. Pas de doute, c'était bien son fils. À partir de maintenant, il passerait du temps avec Stephen chaque fois que Peg serait de sortie. Il lui raconterait des histoires. Lui parlerait de l'époque où il était en Afrique du Nord pendant la guerre. Ça l'intéresserait. Et du jour où il avait vu le maréchal Montgomery de ses yeux. Du pistolet allemand qu'il avait récupéré. Et de ses photos.

Robert entra dans la maison. Peg ne le laissait jamais, jamais raconter des histoires au gosse.

Mais bon sang, il n'allait plus s'en priver ! Il se lava les mains dans l'évier et sourit. C'était bien son fils.

Un bruit soudain. Peg fit son entrée dans la cuisine, les bras chargés de provisions qu'elle posa sur la table avec un soupir. « Bonjour, Robert, dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ? »

Son coeur se serra. « Déjà rentrée ? murmura-t-il. Je croyais que tu devais te faire coiffer. »

Peggy sourit. C'était une jolie femme, tout petite avec sa robe verte, son chapeau et ses chaussures à talons hauts. « J'y retourne. Je

voulais juste ramener les commissions d'abord.

— Alors tu repars ? »

Elle hocha la tête. « Pourquoi ? Tu as l'air tout excité. Il se passe quelque chose ? Qu'est-ce que c'est ?

— Mais rien. » Il s'essuya les mains. « Rien du tout. » Il sourit d'un air niais.

« À plus tard, alors », dit Peggy. Elle regagna le salon. « Amuse-toi bien en mon absence. Ne laisse pas Stephen jouer trop longtemps dans le jardin.

— Non, non, ne t'en fais pas. » Robert guetta le bruit de la porte d'entrée qui se refermait, puis regagna bien vite la véranda, dévala les marches du jardin et traversa en courant les parterres de fleurs.

Stephen avait débarrassé la petite table basse. Crayons et papier avaient disparu ; à leur place, deux bols posés chacun sur une assiette. Une chaise l'attendait. Stephen le regarda traverser la pelouse et s'approcher de la table.

« Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? dit-il avec impatience. J'ai déjà commencé. » Il continua de manger avec avidité, les yeux brillants. « Je n'ai pas pu attendre.

— Ce n'est rien. Tu as bien fait de t'attabler sans moi. » Il s'assit avec entrain sur la petite chaise.

« C'est bon ? Qu'est-ce que c'est ? Quelque chose de spécial ? »

Stephen hocha la tête, la bouche pleine, et continua à piocher dans son bol à pleines mains. Robert baissa les yeux sur sa propre assiette en souriant.

Alors son sourire s'éteignit. Son coeur s'emplit de détresse écoeurée. Il ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit. Il repoussa sa chaise et se leva.

« Je crois que je n'en veux pas, finalement, murmura-t-il en se détournant. Je crois que je vais rentrer.

— Mais pourquoi ? dit Stephen en s'interrompant un instant, tout surpris.

— Je... je n'ai jamais beaucoup aimé les vers et les araignées », répondit Robert qui repartit à pas lents et rentra dans la maison.

Le Grand O

Ce fut seulement à l'heure du départ qu'on lui apprit les questions à poser.

Pour cela, Walter Kent l'entraîna à l'écart et lui posa ses mains sur les épaules en le regardant droit dans les yeux. « Souviens-toi : personne n'en est jamais revenu. Tu serais le premier en l'espace de cinquante ans. »

Tim Meredith acquiesça, nerveux et gêné mais réconforté par les paroles de Kent. Après tout, ce vieillard impressionnant aux cheveux et à la barbe gris fer était leur Chef de Tribu. Un bandeau masquait son oeil droit, et il portait deux couteaux à la ceinture, au lieu d'un seul comme le voulait la coutume. Et on disait qu'il avait des lettres.

« Le voyage lui-même ne te prendra guère plus d'une journée. Nous te donnerons un pistolet. Et

des balles, mais nul ne sait combien sont encore efficaces. Tu as de quoi manger ? »

Meredith fouilla dans son paquetage et en sortit une boîte métallique à laquelle était attachée une clé. « Ça devrait suffire, dit-il en retournant la boîte dans ses mains.

— Et l'eau ? »

Meredith agita son bidon.

« Bien. »

Kent étudia le jeune homme. Meredith avait revêtu des bottes, un manteau en peau et des jambières. Un casque en métal rouillé protégeait sa tête. À son cou pendaient des jumelles retenues par une lanière de cuir brut.

Kent effleura les gants épais qui enveloppaient les mains du jeune homme. « Notre dernière paire, dit-il. On n'en reverra jamais plus de pareils.

— Dois-je les laisser ici ?

— Nous allons espérer qu'ils reviendront – avec toi. »

Kent le prit par le bras et l'attira encore plus à l'écart pour que personne ne les entende.

Silencieux, attentifs, les autres membres de la tribu, hommes, femmes et enfants, se tenaient les uns contre les autres à la limite de l'Abri. Celui-ci était en béton renforcé par des étais récupérés çà et là.

Jadis, dans un lointain passé, il y avait eu un entrelacs de feuilles

et de branchages sur le rebord, mais tout avait pourri à mesure que les fils de fer rouillaient et cassaient. De toute manière, il ne passait désormais plus rien dans le ciel qui soit susceptible de repérer ce petit cercle de ciment, l'entrée de l'immense réseau de salles souterraines où vivait à présent la tribu.

« Bon, dit Kent. Et maintenant, les trois questions. » Il s'approcha tout près de Meredith. « Tu as bonne mémoire ?

— Oui.

— Combien de livres as-tu mémorisés ?

— On ne m'en a lu que six, murmura Meredith, mais je les sais tous.

— Cela suffit amplement. Bon, écoute. Nous avons passé une année entière à élaborer ces questions. Malheureusement, on ne peut en poser que trois, aussi les avons-nous choisies avec soin. »

Sur ce, il souffla les questions à l'oreille du jeune homme.

Il s'ensuivit un silence. Meredith méditait les questions en les tournant et les retournant dans sa tête. « Crois-tu que le Grand O saura y répondre ? dit-il enfin.

— Je ne sais pas. Ce sont des questions difficiles. »

Meredith hocha la tête. « Oui. Prions. »

Kent lui donna une claque sur l'épaule. « Bon. Tu es prêt à partir. Si tout se passe bien, tu seras de retour dans deux jours. Nous guetterons ton arrivée. Bonne chance, mon garçon.

— Merci. »

Meredith retourna lentement vers les autres. Les yeux brillants d'émotion, Bill Gustavson lui tendit le pistolet sans un mot.

« Une boussole », dit John Page en s'écartant de sa compagne.

Il tendit à Meredith une petite boussole de l'armée. Sa jeune épouse, une petite brune enlevée à une tribu voisine, lui adressa un sourire d'encouragement.

« Tim ! » Meredith se retourna. Anne Fry venait vers lui en courant.

Il tendit les mains et s'empara des siennes. « Tout ira bien, lui dit-il. Ne t'en fais pas.

— Tim. » Elle lui jeta un regard fiévreux. « Tim, sois prudent. Tu me le promets ?

— Bien sûr. » Il sourit et passa une main maladroite dans les courts cheveux drus de la jeune femme. « Je reviendrai. » Mais dans son cœur se formait comme un bloc de glace. Le froid de la mort. Il s'écarta brusquement d'elle. « Au revoir », lança-t-il à la cantonade.

La tribu lui tourna le dos et s'éloigna. Il était seul. Il n'avait plus qu'à se mettre en route. Il se répéta une fois de plus les trois questions. Pourquoi l'avaient-ils choisi lui ? Enfin, il fallait bien que quelqu'un y aille. Il se dirigea vers la limite de la clairière.

« Au revoir ! » s'écria Kent, debout près de ses fils.

Meredith agita la main. Un moment plus tard il s'enfonçait dans la forêt, une main sur son couteau et l'autre étreignant sa boussole.

Il marchait à une allure soutenue en balançant sans cesse son couteau de droite à gauche pour sectionner les lianes et les plantes grimpantes qui pouvaient entraver sa progression. De temps en temps des insectes géants détalait dans l'herbe sous ses pieds. Une fois, il vit même un scarabée pourpre presque aussi gros que son poing. Existait-il des créatures pareilles avant la Dérive ? Sans doute pas. Un des livres qu'il avait appris traitait des espèces qui vivaient sur Terre en ces temps-là, mais il n'y était pas question d'insectes géants. Les animaux étaient élevés en troupeaux et régulièrement abattus, se remémora-t-il. Personne ne chassait ni ne posait de pièges.

Cette nuit-là, il campa sur une dalle en béton, fondations d'un édifice dont il ne subsistait rien. Il se réveilla par deux fois en entendant des choses bouger autour de lui, mais elles n'approchèrent pas ; au lever du soleil Meredith était toujours sain et sauf. Il ouvrit sa boîte de rations et mangea. Puis il rassembla ses affaires et reprit sa route. Vers le milieu de la journée, le compteur qu'il portait à la ceinture se mit à cliqueter de manière alarmante. Il s'immobilisa, inspira profondément et réfléchit.

Pas de doute, il arrivait aux ruines. À partir de maintenant, il pouvait s'attendre à rencontrer partout des zones irradiées. Il tapota son compteur ; très utile, vraiment. Il parcourut une courte distance en procédant avec prudence. Le cliquetis cessa ; il avait passé la zone dangereuse. Meredith gravit une pente en se frayant un passage au couteau parmi les lianes. Une horde de papillons lui sauta au visage ; il frappa au hasard. Arrivé en haut, il se redressa et porta ses jumelles à ses yeux.

Au loin, il distingua une coulée noire au milieu d'une infinité de vert. Un lieu détruit par le feu.

Une vaste trouée de terre brûlée, de métal fondu et de béton. Il retint son souffle. C'étaient les ruines ; il approchait. Pour la première fois de sa vie, il voyait de ses yeux les vestiges d'une ville, les piliers brisés et autres décombres qui avaient été autant d'immeubles et de rues.

Une idée folle lui vint. Il pouvait se cacher ici, sans aller plus loin ! Se dissimuler dans les fourrés et attendre. Alors, quand tous le croiraient mort et que les éclaireurs de la tribu seraient repartis, il filerait discrètement vers le nord pour s'en aller loin, très loin d'eux.

Le Nord... Une autre tribu y vivait, une grande. Avec eux, il serait en sécurité. On ne le retrouverait jamais, et de toute manière, les tribus du Nord avaient des bombes et des bactériosphères. S'il réussissait à les rejoindre...

Non. Il prit une profonde inspiration. Ce n'était pas bien. On l'avait envoyé en mission. Chaque année un jeune partait comme lui, porteur de trois questions sélectionnées avec soin. Des questions difficiles, dont nul homme ne détenait la réponse. Il les passa de nouveau en revue. Le Grand O saurait-il y répondre ? À toutes les trois ? On disait que le Grand O savait tout. Depuis un siècle il répondait aux questions dans sa gigantesque demeure en ruine. S'il n'y allait pas, si aucun jeune homme ne se présentait... Meredith frissonna. Il déclencherait une deuxième Dêbâcle, semblable à la première. Il l'avait fait une fois, il saurait bien le refaire. Meredith n'avait pas le choix ; il devait continuer.

Il abaissa ses jumelles et descendit le flanc de la colline. Un énorme rat gris croisa son chemin. Il dégaina vivement son couteau, mais le rat fila. Les rats étaient néfastes. C'étaient eux qui portaient les germes.

Une demi-heure plus tard son compteur cliqueta de nouveau, mais cette fois en s'affolant.

Meredith battit en retraite. Une fosse pleine de décombres béait devant lui, un cratère de bombe que la végétation ne recouvrait pas encore. Mieux valait le contourner. Il en fit lentement le tour en regardant bien autour de lui. Le compteur cliqueta une fois encore, puis se tut : une courte salve, comme une rafale de mitraillette. Puis ce fut le silence. Meredith était en sécurité.

Plus tard dans la journée, il mangea encore quelques rations et but l'eau que contenait son bidon.

Ce ne serait plus très long maintenant. Il y serait avant la tombée de la nuit. Il longerait des rues désertes pour gagner l'amas informe de pierres et de piliers qui était sa demeure. Il en gravirait les marches. On lui avait décrit tout cela bien des fois. Chaque pierre était répertoriée sur une carte, qu'ils gardaient précieusement dans l'Abri. Il connaissait par coeur la rue menant à la maison en question. Il savait que les grandes portes gisaient par terre, fracassées. Il savait à quoi ressembleraient les longs couloirs vides, à l'intérieur. Il entrerait dans une grande salle obscure pleine d'araignées, de chauves-souris et d'échos. Et il serait là. Le Grand O. Il attendrait en silence d'entendre les questions.

Trois – pas une de plus. Il les écouterait. Puis il méditerait. En dedans, il vibrerait et jetterait des éclairs. Rouages, interrupteurs et bobines se mettraient en mouvement. Des contacteurs s'ouvriraient, se fermeraient...

Le Grand O donnerait-il les bonnes réponses ?

Meredith repartit. Loin devant lui, des kilomètres de forêt enchevêtrée ; et après, le contour des ruines, de plus en plus précis.

Le soleil allait se coucher lorsque Meredith gravit un amas de

pierraille et contempla à ses pieds les restes d'une cité. Il prit la torche suspendue à sa ceinture et l'alluma. Le faisceau vacilla et faiblit : ses petites batteries étaient presque mortes. Mais il distinguait les rues détruites et les tas de gravats. Vestiges d'une ville où son grand-père avait vécu.

Il redescendit de l'autre côté, se laissa tomber dans la rue et heurta le sol avec un bruit sourd. Son compteur cliqueta rageusement, mais il fit la sourde oreille. De toute façon, il n'y avait pas d'autre accès. À l'autre bout, un mur de scories vitrifiées formait un obstacle infranchissable. Il marchait d'un pas lent en respirant profondément. Il distingua dans la pénombre du crépuscule quelques oiseaux perchés sur les pierres et, çà et là, un lézard qui disparaissait furtivement dans une crevasse.

Il y avait donc de la vie ici. Des oiseaux et des lézards qui s'étaient accoutumés à se faufiler entre les ossements et les décombres. Mais il ne venait jamais rien d'autre, ni tribus ni gros animaux. En général, les espèces animales – même les chiens sauvages – évitaient ce genre d'endroit. Et Meredith n'en était guère surpris.

Il continua d'avancer en dirigeant le maigre faisceau de sa torche d'un côté puis de l'autre. Il évita un trou béant révélant un ancien abri souterrain. De part et d'autre, des vestiges de canons pointaient leurs fûts tout tordus. Meredith n'avait jamais tiré avec une arme à feu. Sa tribu possédait très peu d'armes en métal. Ils dépendaient surtout de ce qu'ils savaient fabriquer : lances et sarbacanes, arcs et flèches, massues en pierre...

Un colosse se dressa soudain au-dessus de lui : les vestiges d'un formidable bâtiment. Il dirigea sa torche vers le haut, mais le faisceau ne portait pas assez loin. Était-ce la maison du Grand O ?

Non. Il n'y était pas encore. Il franchit les restes d'une barricade : plaques de métal, sacs de sable éventrés, fil de fer barbelé...

Il atteignit son but quelques instants plus tard.

Les mains sur les hanches, il regarda, en haut des marches de béton, la cavité obscure qui marquait l'emplacement de la porte. Il était arrivé. Bientôt il ne pourrait plus revenir en arrière. S'il s'avancait encore, il s'engageait à aller jusqu'au bout. Dès que ses bottes fouleraient les marches, sa décision serait prise. Derrière la porte béante, il n'y aurait pas long jusqu'au bout du couloir dont les méandres s'enfonçaient au cœur de l'immeuble.

Meredith resta longtemps perdu dans ses pensées, à caresser sa barbe noire. Que faire ? Fuir, rebrousser chemin, repartir d'où il était venu ? Avec son arme, il abattrait assez de gibier pour pouvoir subsister. Puis il irait vers le nord...

Mais non. On comptait sur lui pour poser ces trois questions. S'il ne le faisait pas, quelqu'un d'autre devrait reprendre le flambeau. Pas

question de flancher. Les dés en étaient jetés, et cela depuis le jour où on l'avait choisi. Maintenant, il était bien trop tard.

Il entreprit de gravir les marches encombrées de gravats, précédé par le faisceau de sa torche. Il s'immobilisa sur le seuil. Au-dessus de lui, des mots gravés dans le béton. Lui aussi savait ses lettres. Voyons s'il pouvait déchiffrer l'inscription... Lentement, il épela : STATION FÉDÉRALE DE RECHERCHE N° 7 – LAISSEZ-PASSER EXIGÉ.

Cela ne lui disait rien. Sauf, peut-être, le terme « fédérale ». Il l'avait déjà entendu, mais où ? Il haussa les épaules. Peu importait. Il repartit.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour négocier l'enfilade de couloirs. Une fois, il tourna à droite par erreur et se retrouva dans une cour défoncée, jonchée de dalles descellées et de câbles arrachés, envahie de mauvaises herbes noires et visqueuses. Mais ensuite il s'orienta correctement en gardant une main sur le mur pour éviter de bifurquer par erreur. De temps en temps son compteur cliquetait, mais il n'en tint pas compte. Enfin, une bouffée d'air sec et fétide le frappa au visage et le mur de béton qu'il longeait s'interrompit abruptement. C'était là. Il promena le faisceau lumineux tout autour de lui. Devant s'ouvrait une arche. Il y était. Meredith leva les yeux. Encore des mots gravés, cette fois sur une plaque de métal vissée dans le béton.

DIVISION INFORMATIQUE ENTRÉE RÉSERVÉE AU PERSONNEL
AUTORISÉ INTERDIT À

TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE

Il sourit. Mots, signes, lettres... Disparu tout cela, oublié. Il passa sous l'arche. Un nouveau courant d'air l'effleura, assez violent cette fois. Une chauve-souris effrayée prit son envol avec force battements d'ailes. Au son que rendaient ses bottes, il devina que la pièce était immense, beaucoup plus vaste qu'il n'aurait cru. Il trébucha sur quelque chose et s'arrêta promptement pour éclairer l'obstacle de sa torche.

Tout d'abord, il ne comprit pas de quoi il s'agissait. La salle était pleine d'objets dressés, alignés par centaines, qui tombaient en miettes. Perplexe, il fronça les sourcils. Des idoles ? Des statues ? Puis il comprit. C'était fait pour s'asseoir. Des rangées de sièges désagrégés par la pourriture. Il en heurta un du pied : il s'effondra en un amas informe, libérant un nuage de poussière qui se dispersa dans l'obscurité. Meredith éclata de rire.

« Qui est là ? » fit une voix.

Il se figea. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit. Des gouttelettes de sueur glacée perlèrent sur sa peau. Il déglutit, s'essuya les lèvres de ses doigts raidis.

« Qui est là ? » redemanda la voix métallique, dure et pénétrante, dépourvue de toute nuance chaleureuse.

Une voix sans émotion. Une voix d'acier et de cuivre. Née de bobinages et de connecteurs.

Le Grand O !

Il avait peur ; jamais il n'avait eu aussi peur. Il en tremblait de la tête aux pieds. Il s'engagea maladroitement dans l'allée centrale, entre les sièges décomposés, en s'éclairant de sa torche.

Une série de lumières luisait au loin, un peu en hauteur. Un bourdonnement se fit entendre. Conscient de sa présence, le Grand O sortait de sa léthargie. De nouveaux voyants s'allumèrent, d'autres interrupteurs cliquetèrent.

« Qui es-tu ? dit le Grand O.

— Je... je suis venu poser des questions. » Meredith avança en trébuchant vers la rangée de lumières. Il heurta une barre de fer, partit en arrière et essaya de recouvrer son équilibre. « Trois questions. Pour vous. »

Silence.

« Oui, dit enfin le Grand O. Le temps des questions est revenu. Vous les avez donc préparées pour me les poser ?

— Oui. Elles sont très ardues. Vous ne les résoudrez pas facilement, je crois. Peut-être même en serez-vous incapable. Nous...

— J'y répondrai. J'ai toujours répondu. Approche. » Meredith s'avança dans l'allée, en évitant la barrière métallique. « Oui, je saurai répondre. Vous les trouvez difficiles. Vous autres êtres humains n'avez pas idée des questions qu'on me soumettait jadis. Avant la Débâcle, je résolvais des problèmes qui dépassent votre entendement. Il me fallait des jours entiers de calculs. Les hommes, eux, auraient mis des mois à parvenir au même résultat. »

Meredith rassembla un semblant de courage. « Est-il vrai qu'on venait des quatre coins du monde pour vous interroger ?

— Oui. Des scientifiques de tous les continents me questionnaient, et je répondais. On ne pouvait me prendre en défaut.

— Comment... comment êtes-vous venu à l'existence ?

— Est-ce une de tes trois questions ?

— Non. » Meredith secoua promptement la tête. « Bien sûr que non.

— Approche, reprit le Grand O. Je ne discerne pas bien ta silhouette. Tu viens de la tribu toute proche de la ville ?

— Oui.

— Combien êtes-vous ?

— Plusieurs centaines.

— Votre population s'accroît.

— Il y a toujours plus d'enfants. » Meredith se rengorgea, tout fier. « Moi-même, j'ai eu des enfants de huit femmes différentes.

— Merveilleux », dit le Grand O d'un ton que Meredith ne sut

interpréter.

Un silence.

« J'ai une arme, reprit Meredith. Un pistolet.

— Ah oui ? »

Le jeune homme le lui montra. « Je n'ai encore jamais tiré au pistolet. Nous avons des balles, mais nous ne savons pas si elles sont toujours valables.

— Comment t'appelles-tu ?

— Meredith. Tim Meredith.

— Et tu es jeune, bien sûr.

— Oui. Pourquoi ?

— Je te vois assez bien, dit le Grand O en faisant la sourde oreille. Mon matériel a été partiellement détruit lors de la Débâcle, mais je vois encore un peu. À l'origine, je prenais visuellement connaissance des problèmes mathématiques. Ainsi, on gagnait du temps. Je vois que tu portes un casque et des jumelles. Et des bottes de l'armée. D'où les tiens-tu ? Ta tribu ne fabrique pas ce genre d'objets, si ?

— Non. On les a trouvés dans des casiers souterrains.

— Matériel militaire abandonné pendant la Débâcle, estima le Grand O. Appartenant aux Nations-Unies, si j'en juge par la teinte.

— C'est vrai que... que vous pourriez provoquer une deuxième Débâcle ? Vous pourriez vraiment recommencer ?

— Bien sûr ! Et à tout moment. Tout de suite.

— Mais comment ? demanda Meredith avec prudence. Dites-moi comment.

— De la même façon, répondit le Grand O sans préciser davantage. Je l'ai déjà fait – comme ta tribu le sait si bien.

— La légende dit que le monde entier s'est embrasé. Brusquement dévasté par... par les atomes. Que vous avez inventé les atomes et que vous les avez donnés au monde. Que vous les avez fait tomber du ciel. Mais nous ne savons pas comment.

— Je ne le révélerai jamais. Ce savoir est trop terrible. Mieux vaut qu'il reste dans l'oubli.

— Si vous le dites, murmura Meredith. L'homme vous a toujours écouté. Il est toujours venu poser des questions et écouter les réponses. »

Le Grand O demeura silencieux. « Tu sais, dit-il enfin, j'existe depuis très longtemps. Je me rappelle l'existence avant la Débâcle. Je pourrais t'en dire très long là-dessus. La vie était bien différente en ce temps-là. Vous, vous portez la barbe et vous chassez des animaux dans les bois. Avant la Débâcle, il n'y avait pas de forêts. Seulement des fermes et des villes. Et les hommes se rasaient de près. Beaucoup d'entre eux portaient des vêtements blancs. C'étaient des scientifiques. Ils étaient remarquables. J'ai été construit par des scientifiques.

— Que leur est-il arrivé ?

— Ils sont partis, répondit vaguement le Grand O. Tu connais le nom d'Einstein ? Albert

Einstein ?

— Non.

— C'était le plus grand de tous. Tu es sûr que tu ne connais pas son nom ? » Le Grand O parut déçu. « J'ai résolu des problèmes auxquels même lui n'aurait pu répondre. Il existait d'autres Ordinateurs, en ce temps-là, mais aucun n'était aussi puissant que moi. »

Meredith acquiesça en silence.

« Quelle est ta première question ? demanda le Grand O. Pose-la-moi et j'y répondrai. »

Une bouffée de crainte envahit Meredith. Ses genoux se déroberent. « La première question ? Dit-il. Un instant. Je dois réfléchir.

— L'aurais-tu oubliée ?

— Non. Mais je dois les poser dans l'ordre. » Il s'humecta les lèvres et passa ses doigts nerveux dans sa barbe. « Voyons. Je vous livre la plus facile en premier. Mais elle reste très difficile quand même. Le Chef de la Tribu...

— Vas-y. »

Meredith hocha la tête, leva brièvement les yeux et déglutit. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix sèche et rauque. « Première question. D'où... d'où est-ce que...

— Plus fort », dit le Grand O.

Meredith prit une profonde inspiration. « D'où est-ce que vient la pluie ? »

Un silence.

« Vous le savez ? » demanda-t-il, tendu par l'expectative. Des rangées de lumières jouaient au-dessus de lui. Le Grand O réfléchissait. Puis il émit une vibration grave. « Vous connaissez la réponse ?

— À l'origine, la pluie provient de la Terre, principalement des océans, fit le Grand O. Elle s'élève dans les airs par un phénomène d'évaporation. L'agent de ce processus est la chaleur du soleil. L'humidité des océans s'élève sous forme de minuscules particules. Lorsqu'elles atteignent une altitude suffisante, celles-ci pénètrent une couche d'air plus froid. À ce stade se produit la condensation. Les gouttelettes s'amassent en vastes nuages. Quand il y en a en quantité suffisante, l'eau retombe sous la forme de gouttes, auxquelles vous donnez le nom de pluie. »

Meredith se frotta distraitement le menton en hochant la tête. « Je vois. » Nouveau mouvement de tête. « Alors c'est comme ça que ça se passe ?

— Oui.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Quelle est la deuxième question ? Celle-ci n'était pas très difficile. Tu n'as pas idée du savoir stocké en moi. Autrefois, je répondais à des questions sur lesquelles butaient les plus grands esprits du monde. Enfin, ils auraient pu répondre, mais pas aussi vite que moi. Question suivante ?

— Elle est beaucoup plus difficile. » Meredith eut un petit sourire. Le Grand O avait répondu à la question sur la pluie, mais il ne connaissait certainement pas la réponse à celle-ci. « Dites-moi, fit-il lentement. Répondez-moi si vous le pouvez : qu'est-ce qui fait bouger le Soleil dans le ciel ? Pourquoi ne s'arrête-t-il jamais ? Pourquoi ne tombe-t-il pas par terre ? »

Le Grand O émit un drôle de bourdonnement, presque un rire. « La réponse va t'étonner. Le soleil ne bouge pas. Du moins, ce que tu perçois comme un mouvement n'en est pas un. Ce que tu vois, c'est en fait la Terre qui tourne autour du soleil. Comme tu es sur Terre, tu as l'impression de rester immobile tandis que le Soleil se déplace. Mais les neuf planètes, Terre comprise, tournent autour du Soleil en suivant des orbites elliptiques régulières. Il en est ainsi depuis des millions d'années. Cela répond-il à ta question ? »

Le coeur de Meredith se serra. Il fut pris de tremblements incoercibles, puis réussit enfin à reprendre ses esprits. « J'ai peine à le croire. Vous dites la vérité ?

— Je ne connais qu'elle. Mentir m'est impossible. Quelle est la troisième question ?

— Attendez, dit Meredith d'une voix pâteuse. Laissez-moi réfléchir un moment. » Il s'éloigna.

« Je dois m'interroger.

— Pourquoi ?

— Attendez. »

Meredith recula et s'assit sur ses talons, le regard dans le vague. Ce n'était pas possible. Le Grand O avait répondu aux premières questions sans le moindre problème ! Mais comment pouvait-il savoir ces choses ? Le soleil, le ciel... Le Grand O restait pourtant emprisonné dans sa demeure.

Comment savait-il que le Soleil ne bougeait pas ? Meredith en avait le vertige. Comment connaissait-il ce qu'il ne voyait pas ? À l'aide de livres, peut-être. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Peut-être lui avait-on lu des livres là-dessus avant la Dêbâcle. Il fronça les sourcils et serra les lèvres. Oui, c'était sans doute ça. Il se releva lentement.

« Tu es prêt, maintenant ? demanda le Grand O. Pose ta question.

— Vous ne saurez sûrement pas y répondre. Aucune créature

vivante ne peut détenir la solution. Voici. Comment le monde a-t-il commencé ? » Meredith sourit. « Vous ne pouvez pas le savoir. Vous n'existiez pas avant le monde. Il est donc impossible que vous connaissiez la réponse.

— Plusieurs théories s'affrontent, énonça posément le Grand O. La plus satisfaisante est l'hypothèse de la nébuleuse. Selon elle, l'effondrement progressif de...

Meredith l'écouta, abasourdi ; il n'entendait que la moitié des mots. Était-ce possible ? Le Grand O pouvait-il vraiment savoir comment le monde avait été formé ? Il reprit ses esprits et tenta de rattraper le fil.

«... Il y a plusieurs manières de vérifier cette théorie, et de lui accorder la prééminence sur les autres. Parmi ses concurrentes, la plus populaire – mais finalement discréditée – pose qu'une deuxième étoile s'est approchée de la nôtre, provoquant une violente...»

Le Grand O discourait, emporté par son sujet. De toute évidence, il s'intéressait à la question.

C'était manifestement le genre de problème qu'on lui posait jadis, avant la Débâcle. Les trois questions que la Tribu avait préparées pendant toute une année avaient été élucidées sans la moindre difficulté. Assommé, Tim n'en croyait pas ses oreilles.

Le Grand O conclut sa démonstration. « Alors, dit-il, tu es satisfait ? Tu vois, je connais les réponses. Tu te figurais vraiment que j'échouerais ? »

Meredith se tut. Il en restait hébété, choqué, terrifié. La sueur ruisselait sur son visage et dans sa barbe. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

« Et maintenant, reprit le Grand O, puisque j'ai su répondre, je te saurais gré d'avancer. »

Meredith s'approcha avec raideur, le regard rivé droit devant lui, comme s'il était en transe. La lumière se fit brusquement autour de lui et illumina bientôt la pièce. Pour la première fois, il vit le Grand O. Pour la première fois, les ténèbres se dissipèrent.

Un énorme cube de métal terne et rouillé reposant sur une estrade. Une portion du toit s'était effondrée au-dessus de lui, et des blocs de béton avaient cabossé son flanc droit.

Tubes métalliques et pièces diverses étaient éparpillés autour de l'estrade, éléments brisés ou tordus arrachés par la chute du toit.

Jadis le Grand O avait arboré une surface luisante. Mais le cube était à présent couvert de taches et de détrit. L'eau avait ruisselé par la brèche du toit, la pluie et la crasse avaient maculé les murs.

Des oiseaux étaient venus s'y percher, laissant derrière eux plumes et fientes. La plupart des câbles reliant le cube au panneau de contrôle avaient été sectionnés lors du désastre originel.

Parmi les pièces et les bouts de fils éparpillés ou entassés autour de l'estrade, on distinguait autre chose. Des piles d'ossements disposés en cercle devant le Grand O, ainsi que des morceaux de vêtements, des boucles de ceinture métalliques, des épingles, un casque, des couteaux, une boîte de rations.

Les restes des cinquante jeunes gens venus poser leurs trois questions. Chacun espérant, priant même, pour que le Grand O ne connaisse pas les réponses.

« Monte », dit le Grand O.

Meredith obtempéra. Devant lui, une courte échelle métallique menait au sommet du cube. Il la gravit sans comprendre, l'esprit vide, en enchaînant des gestes mécaniques. Une portion de surface se rétracta en grinçant.

Il regarda vers le bas. Il avait sous les yeux une cuve emplie d'un liquide tourbillonnant qui s'ouvrait dans les entrailles du cube, les profondeurs mêmes du Grand O. Il hésita, s'arc-bouta soudain et recula.

« Saute », dit le Grand O.

Un long moment, Meredith se tint en équilibre sur le rebord, le regard plongé dans la cuve, paralysé de frayeur et d'horreur. Sa tête bourdonnait, sa vision se brouillait. La pièce commençait à s'incliner et tourner lentement. Il oscillait d'avant en arrière.

« Saute », répéta le Grand O.

Il sauta.

Quelques instants plus tard, la plaque métallique se remit en place. La surface du cube était à nouveau uniforme.

À l'intérieur, au coeur de la machinerie, l'acide chlorhydrique contenu dans la cuve tourbillonnait et absorbait peu à peu dans ses remous le corps inerte qui finit par se dissoudre. Ses différents composants furent absorbés par des conduits et autres tuyaux et bientôt distribués à tous les éléments du Grand O. Enfin, toute activité cessa. Le cube immense retomba dans le silence.

Les lumières s'éteignirent une à une. Les ténèbres reprirent possession de la salle.

Le dernier stade de la digestion se manifesta par l'ouverture d'une fente étroite sur l'avant du Grand O. Une masse grise en fut expulsée : des os, un casque métallique. Le tout alla rejoindre le rebut laissé par les cinquante jeunes gens précédents. Puis la dernière lumière s'éteignit, et la machinerie se tut. Le Grand O attendait maintenant l'année suivante.

Au bout du troisième jour, Kent sut que le jeune homme ne reviendrait pas. Muet, le visage sombre, un pli soucieux au front, il regagna l'Abri avec les Éclaireurs de la Tribu.

« Encore un de disparu, dit Page. J'étais si sûr qu'il ne répondrait

pas à ces trois-là ! Toute une année de travail perdue.

— Nous faudra-t-il toujours lui offrir des sacrifices ? demanda Bill Gustavson. Cela durera-t-il toujours, année après année ?

— Un jour, on trouvera une question à laquelle il ne pourra pas répondre, dit Kent. Alors il nous laissera tranquilles. Si on le coince, on n'aura plus à le nourrir. Si seulement on trouvait la bonne question ! »

Anne Fry accourut vers lui, toute pâle. « Walter ?

— Oui ?

— A-t-il toujours été... maintenu en vie de cette façon ? Grâce à l'un d'entre nous ? Je ne peux pas croire que des humains aient servi à alimenter une machine. »

Kent secoua la tête. « Avant la Débâcle, il devait utiliser une forme de carburant artificiel. Puis il s'est passé quelque chose. Peut-être ses conduites d'alimentation ont-elles été endommagées ou rompues, ce qui l'a obligé à changer. Je suppose qu'il y était contraint. À cet égard, nous avons agi de même. Nous avons tous changé de mode de vie. Il fut un temps où les humains ne chassaient pas, ni ne prenaient d'animaux au piège. Il fut aussi un temps où le Grand O ne prenait pas d'humains au

piège.

— Pourquoi... pourquoi a-t-il provoqué la Débâcle, Walter ?

— Pour démontrer qu'il était plus fort que nous.

— Il a toujours été aussi fort ? Plus que l'homme ?

— Non. On dit qu'il fut un temps où le Grand O n'existait pas. Que c'est l'homme lui-même qui

l'a créé pour qu'il lui dise des choses. Mais il est devenu de plus en plus puissant, jusqu'au jour où il a appelé les atomes, et avec eux la Débâcle. Maintenant, il vit sur notre dos. Sa puissance a fait de nous ses esclaves. Il est devenu trop fort.

— Mais le jour viendra où il ne connaîtra pas la réponse, dit Page.

— Et ce jour-là, comme le veut la tradition, il devra nous libérer, dit Kent. Cesser de nous utiliser comme réserve de nourriture. »

Page serra les poings en se retournant pour jeter un regard furieux en direction de la forêt. « Ce

jour viendra. Un jour, nous lui trouverons une question trop difficile !

— Mettons-nous au travail, dit Gustavson d'un air résolu. Préparons-nous pour l'année prochaine ; le plus tôt sera le mieux ! »

Le problème des bulles

Nathan Hull descendit de son véhicule de surface et traversa la chaussée en humant l'air frais du matin. Les camions robots d'entretien passaient déjà et le caniveau automatique aspirait goulûment les détritiques nocturnes. Une manchette lumineuse retint fugitivement l'attention de Hull.

TUNNEL SOUS LE PACIFIQUE : LES TRAVAUX SONT ACHEVÉS
LA JONCTION AVEC LE CONTINENT ASIATIQUE EST RÉALISÉE

Il poursuivit son chemin et, les mains dans les poches, tourna à l'angle de la rue ; il cherchait la maison de Farley.

Il passa devant l'habituelle succursale Mondofab et son slogan peu discret : « Soyez le maître d'un monde ! » et longea une courte allée entre deux pelouses pour arriver devant une entrée surmontée d'un auvent. Il gravit trois marches en imitation marbre, puis agita la main devant la cellule d'identification et la porte s'effaça.

À l'intérieur, tout était calme. Hull trouva le tube ascensionnel menant au premier étage et jeta un coup d'oeil vers le haut. Pas un bruit. Une bouffée d'air tiède l'effleura, chargée d'imperceptibles senteurs – odeurs de nourriture, de présences humaines, d'éléments familiers. Étaient-ils partis ?

Non. Ce n'était que le troisième jour ; ils devaient se trouver quelque part par là, peut-être sur le toit en terrasse.

Il s'éleva silencieusement jusqu'au premier étage et le trouva tout aussi désert que le rez-de-chaussée.

Mais des sons lointains lui parvenaient. Un rire cascasant, une voix d'homme puis de femme – celle de Julia, peut-être. Il l'espérait... Pourvu qu'elle soit encore consciente.

Il ouvrit une porte au hasard en s'armant de courage. Parfois, les Réunions-Concours dégénéraient un peu les troisième et quatrième jours. La porte s'effaça mais la pièce était vide. Des canapés, des verres vides, des cendriers, des tubes stimulants à sec, des vêtements épars...

Tout à coup, Julia Marlow et Max Farley firent leur apparition, bras dessus, bras dessous, suivis de plusieurs autres personnes ; tout un petit groupe d'individus, excités, les joues rouges et les yeux brillants, presque fébriles. Ils firent halte aussitôt entrés.

« Nat ! » Julia se détacha de Farley pour se précipiter vers lui, haletante. « Il est déjà si tard ?

— C'est le troisième jour, répondit Hull. Salut, Max.

— Salut, Hull. Asseyez-vous, mettez-vous à l'aise. Je peux vous offrir quelque chose ?

— Non merci, je ne peux pas m'attarder. Julia...»

Farley fit signe à un serbot d'approcher et saisit rapidement deux verres sur son plateau frontal.

« Tenez, Hull. Vous avez bien le temps de boire un verre, tout de même. »

Bart Longstreet et une blonde élancée entrèrent à leur tour. « Hull ? Déjà ?

— C'est le troisième jour. Je viens chercher Julia. Si elle veut toujours s'en aller.

— Ne l'emmenez pas », protesta la blonde. Elle portait un *regard-de-côté*, c'est-à-dire une robe invisible lorsqu'on la regardait latéralement mais qui, de face, devenait une fontaine opaque. « Ils sont en train de délibérer. Dans le salon. Restez donc. On commence tout juste à s'amuser. » Elle lui lança un clin d'oeil ; son regard était vitreux, ses paupières lourdes et bleutées, toutes bouffies de sommeil.

Hull se tourna vers Julia. « Si tu préfères rester...»

Elle lui posa la main sur le bras avec nervosité, se rapprocha encore et, sans se départir de son sourire figé, lui souffla à l'oreille d'un ton pressant : « Nat, pour l'amour du ciel sors-moi de là. Je n'en peux plus. Je t'en prie ! »

Hull vit bien son insistance, ses yeux brillants de désespoir, le sentiment d'urgence muette qui la faisait vibrer, ainsi que sa tension et sa lassitude. « Entendu, Julia. On y va. On prendra le petit déjeuner quelque part. Depuis quand n'as-tu pas mangé ?

— Avant-hier, je crois. Je ne sais plus. » Sa voix flancha. « Ils délibèrent en ce moment même. Bon sang, Nat, si tu avais vu...

— Vous ne pouvez pas partir avant le verdict, gronda Farley. Je pense qu'ils en auront bientôt fini. Vous n'avez pas concouru, Hull ? Vous n'aviez pas déposé d'artefact ?

— Non.

— Pourtant vous devez bien posséder un...

— Non. Désolé. » La voix de Hull se teinta d'ironie. « Je ne suis pas le maître d'un monde. Ça ne me dit rien.

— Vous ratez quelque chose. » Max, qui irradiait de béatitude, oscillait d'avant en arrière.

« Quelle fête ! Le meilleur Concours depuis des semaines. Et ce n'est qu'*après* le verdict qu'on commence vraiment à s'amuser. Tout cela n'est qu'un préliminaire.

— Je sais. » Hull entraîna Julia vers le tube de descente. « Au revoir tout le monde. À la prochaine, Bart. Appelle-moi quand tu seras sorti d'ici.

— Attends ! murmura soudain Bart en penchant la tête sur le côté. Les délibérations sont terminées. On va proclamer le vainqueur. » Il fonça au salon, suivi par les autres, tout excités. « Vous venez, Hull ? Julia ? »

Hull jeta un coup d'oeil à la jeune femme. « D'accord. » Ils suivirent à contrecœur. « Une minute, alors. »

Un mur de bruit les arrêta dès l'entrée. Le grand salon grouillait d'hommes et de femmes qui allaient et venaient dans le plus grand désordre.

« J'ai gagné ! » Lora Becker hurlait de joie. On se pressait autour d'elle pour gagner la table du Concours et récupérer son artefact. Le brouhaha s'enflait sans cesse, menaçant et ponctué de sons discordants. Les serbots déplaçaient calmement le mobilier et les lampes afin de dégager la pièce au plus vite. Une hystérie croissante et incontrôlée s'emparait peu à peu de la salle.

« Je le savais ! » Les doigts de Julia resserrèrent leur prise sur le bras de Hull. « Viens. Partons avant qu'ils ne commencent.

— C'est-à-dire ?

— Écoute-les ! » Julia avait les paupières battantes de terreur. « Viens, Nat ! J'en ai assez. Je ne peux plus supporter cela.

— Je t'avais prévenue.

— C'est vrai. » Julia eut un sourire bref en prenant le manteau que lui tendait un serbot. Elle le jeta sur ses épaules. « Je l'admets. Tu m'avais prévenue. Maintenant allons-y, pour l'amour du ciel. »

Elle se détourna et se fraya un chemin vers le tube de descente à travers la foule déferlante. « Allons-nous-en. Prendre le petit déjeuner. Tu avais raison. Ces choses-là ne sont pas pour nous. »

Lora Becker, une femme rondelette d'âge mûr, montait péniblement sur l'estrade à côté des juges, son artefact serré dans ses bras. Hull s'attarda quelques instants pour observer cette créature plantureuse, dont les traits chimiquement rectifiés paraissaient grisâtres et affaissés sous l'impitoyable clarté des plafonniers. Le troisième jour... parmi les moins jeunes, nombreux étaient ceux qui commençaient à accuser le coup malgré les masques artificiels.

Lora prit pied sur l'estrade. « Regardez ! » s'écria-t-elle en brandissant son artefact. La bulle-monde de Mondofab scintillait dans la lumière. Malgré lui, Hull dut admirer l'objet. Si le monde qu'il contenait était à la hauteur de l'aspect extérieur...

Lora alluma la bulle, qui se mit à luire et prit bientôt un éclat vif. L'assistance se tut pour observer l'objet victorieux, le monde qui l'avait emporté sur tous les autres concurrents.

L'artefact soumis par Lora était un chef-d'oeuvre, même Hull devait le reconnaître. Elle augmenta le grossissement, et fit le point sur la microscopique planète centrale. Un murmure d'admiration

balaya la pièce.

Lora augmenta encore le grossissement. La planète centrale s'enfla, révélant un océan vert pâle dont les vagues léchaient paresseusement une grève sans dunes. Une ville apparut ensuite, avec des tours et de larges avenues, de fins rubans d'acier et d'or. Dans le ciel, deux soleils jumeaux dardaient sur elle leurs rayons ardents. Des myriades d'habitants vaquaient à leurs activités.

« Magnifique, fit tout bas Bart Longstreet en rejoignant Hull. Mais la vieille y travaille depuis soixante ans. Pas étonnant qu'elle ait gagné. Elle a été de tous les Concours, aussi loin que je me souviene.

— C'est joli, admit Julia d'un ton sec.

— Ça ne vous plaît pas ? demanda Longstreet.

— Rien de tout cela ne me plaît !

— Elle veut s'en aller, expliqua Hull en se dirigeant vers le tube de descente. À bientôt, Bart. »

Celui-ci hocha la tête. « Je comprends vos sentiments et d'un côté, je les partage. Me permettez-vous de...

— Regardez ! » hurla Lora Becker, cramoisie. Elle poussa le grossissement au maximum afin d'exhiber tous les détails de la ville miniature. « Vous les voyez ? Vous les voyez ? »

Les habitants apparurent très nettement. On les voyait s'activer par milliers. En voiture, à pied, sur des passerelles arachnéennes d'une beauté stupéfiante jetées entre les immeubles.

Haletante, Lora brandit bien haut sa bulle-monde. Elle parcourut la pièce du regard ; ses yeux brillaient d'un éclat malsain. La rumeur grossit, enflée par l'excitation générale. Quantité de bulles s'élevèrent à hauteur de poitrine, tenues par des mains avides et enfiévrées.

Lora ouvrit la bouche. Des filets de salive coulaient dans les plis de sa peau flasque. Ses lèvres se tordirent. Elle brandit la bulle au-dessus de sa tête ; son opulente poitrine se gonflait convulsivement. Soudain, son visage se crispa, ses traits se déformèrent sauvagement. Son corps massif oscilla, grotesque ; la bulle-monde lui échappa et alla s'écraser à ses pieds sur l'estrade. Elle éclata en mille morceaux. Métal, verre, plastique, rouages, poutrelles, canalisations, toute l'infrastructure indispensable s'éparpilla dans toutes les directions.

Un véritable chahut éclata. Dans tous les coins des propriétaires de bulles fracassaient leur monde, les écrasaient et en piétinaient les mécanismes délicats. Libérés par le signal de Lora Becker, hommes et femmes unis dans un même abandon frénétique se laissaient aller à une orgie dionysiaque, réduisant en morceaux, l'un après l'autre, les mondes édifiés avec tant de soin.

« Seigneur ! », souffla Julia en luttant pour s'enfuir, Longstreet et Hull sur ses talons.

Les visages luisaient de sueur, les yeux brillaient, fiévreux. Les

bouches béaient stupidement et marmonnaient des mots sans suite. On arrachait ses vêtements. Une jeune femme tomba et fut piétinée ; ses cris aigus se perdirent dans le vacarme. Entraînée dans les remous de la foule, une autre subit le même sort. Hommes et femmes se débattaient, formant une masse confuse traversée de cris et de hoquets. Et de tous côtés on entendait le bruit atroce du métal et du verre brisé, le fracas incessant de mondes détruits sans relâche.

Blême, Julia tira Hull hors du salon et frissonna, les yeux fermés. « Je le sentais venir. Trois jours pour en arriver là. Ils les pulvérisent tous ! »

Bart Longstreet émergea derrière Hull et Julia. « Fous à lier. » Il alluma une cigarette d'une main tremblante. « Qu'est-ce qui peut bien leur passer par la tête ? C'est déjà arrivé. Ils se mettent à casser leurs mondes. C'est insensé ! »

Hull atteignit le tube de descente. « Viens avec nous, Bart. On prendra le petit déjeuner et je te soumettrai ma théorie, pour ce qu'elle vaut.

— Juste une seconde. » Bart prit sa bulle-monde dans les bras d'un serbot. « Mon artefact. Je ne veux pas le perdre. »

Puis, en toute hâte, il emboîta le pas aux deux autres.

« Encore un peu de café ? proposa Hull à la ronde.

— Non merci », murmura Julia. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise et soupira. « Ça va beaucoup mieux.

J'en prendrai une goutte. » Bart poussa sa tasse vers le distributeur de café, qui la remplit et la lui rendit. « C'est une jolie petite maison que tu as là, Hull.

— Tu ne l'avais jamais vue ?

— Je ne monte jamais par ici. Je n'étais pas venu au Canada depuis des années.

— Voyons ta théorie, murmura Julia.

— Vas-y, appuya Bart. Nous t'écoutons. »

Hull demeura quelques instants silencieux. Par-dessus la table mise, il leva un regard soucieux vers l'objet posé sur l'appui de la fenêtre : l'artefact soumis par Bart au Concours, sa bulle Mondofab.

« “Soyez le maître d'un monde !” récita-t-il avec ironie. Quel slogan !

— C'est Packman en personne qui l'a trouvé, dit Bart. Dans sa jeunesse, voilà près d'un siècle.

— Si longtemps que ça ?

— Il suit des traitements spéciaux. Dans sa position, il peut se le permettre.

— Bien sûr. » Hull se leva sans hâte et alla chercher la bulle. « Tu permets ? demanda-t-il à Bart.

— Je t'en prie. »

Hull régla les commandes disposées à la surface de la bulle. L'image apparut et se précisa rapidement. Une planète miniature qui tournait lentement autour d'un minuscule soleil blanc-bleu. Il augmenta le grossissement, donc la taille de la planète.

« Pas mal, reconnu-il.

— Primitive. Fin du jurassique. Je n'ai pas le coup de main. Je n'arrive pas à les pousser au stade des mammifères. C'est mon seizième essai. Je ne réussis jamais à aller plus loin. »

La scène représentait une jungle dense, embuée par les végétaux en putréfaction. Des formes gigantesques s'agitaient furtivement dans les marécages et entre les fougères pourrissantes. On voyait çà et là des reptiles lovés, luisants, mais aussi des silhouettes fumantes surgissant de la boue épaisse...

« Éteins-la, murmura Julia. J'en ai assez vu. On en a visionné des centaines pour le Concours.

— Je n'avais pas la moindre chance. » Bart reprit sa bulle et l'éteignit d'un coup. « Il faut faire mieux que le jurassique pour espérer gagner. La compétition est acharnée. La moitié des participants avait poussé sa bulle jusqu'à l'éocène – et dix au moins jusqu'au pliocène. Lora n'a pas gagné haut la main. J'ai compté plusieurs civilisations citadines. Mais la sienne était presque aussi avancée que la nôtre.

— Soixante ans..., dit Julia.

— Oui, elle s'y consacre depuis longtemps. Et elle a travaillé dur. Elle est de ceux pour qui il ne s'agit pas d'un jeu mais d'une véritable passion. Un mode de vie.

— Et là-dessus, dit Hull d'un ton pensif, elle réduit en poussière un monde sur lequel elle a travaillé des années. Un monde qu'elle a guidé à travers les ères, toujours plus près du sommet de l'échelle de l'évolution. Elle le brise en mille morceaux.

— Pourquoi, Nat ? demanda Julia. Pourquoi font-ils cela ? Après être allés si loin dans leur oeuvre, les voilà qui réduisent tous leurs efforts à néant. »

Hull se carra dans son fauteuil. « Tout a commencé quand nous avons constaté que la vie restait introuvable sur les autres planètes. Quand nos équipes d'exploration sont rentrées les mains vides.

Huit orbes morts, déserts, stériles. Même pas de lichens. Rien que de la roche et du sable. Des déserts sans fin. Tous, jusqu'à Pluton.

— Une prise de conscience difficile, dit Bart. Bien sûr, c'était il y a longtemps.

— Pas tant que ça puisque Packman s'en souvient. Cela fait juste un siècle. Nous avons attendu longtemps les fusées, les vols interplanétaires. Tout ça pour ne rien trouver...

— Comme si Christophe Colomb avait découvert que le monde

était réellement plat, dit Julia.

Avec un bord, et puis le vide.

— Pire, parce que Colomb cherchait un raccourci pour la Chine. À l'époque, on aurait pu continuer à emprunter la route la plus longue. Mais quand nous nous sommes lancés dans l'exploration du système solaire sans obtenir le résultat escompté, nous avons soulevé un problème.

Les gens espéraient de nouveaux mondes, de nouvelles frontières à repousser. La colonisation de l'espace. Les contacts avec une multitude de races. Le commerce. Un échange de minéraux et de produits culturels. Mais surtout, l'émotion d'atterrir sur des planètes abritant des formes de vie stupéfiantes.

— Et au lieu de tout ça...

— Rien que de la roche stérile. Rien qui permette la vie – sous quelque forme que ce soit. Une immense déception s'est alors emparée de toutes les couches de la société.

— Et alors Packman a inventé la bulle Mondofab, dit Bart. "Soyez le maître d'un monde."

Puisqu'on était confiné sur terre, sans autres planètes où émigrer...

— On est resté chez soi à s'assembler un monde bien à soi, compléta Hull avec un sourire amer. Vous savez, il en existe une version pour enfants maintenant. En kit prêt à l'emploi. Pour que l'enfant connaisse tous les problèmes de base que pose la création d'un monde avant même de posséder une bulle.

— Au début, répliqua Bart, on a trouvé l'idée excellente. Ne pouvant quitter la Terre, on édifiait ses propres mondes ici même. Des mondes subatomiques en conteneurs clos. On crée la vie, on la confronte à des difficultés pour enclencher le processus d'évolution et tâcher ainsi de la pousser de plus en plus loin. En théorie, l'idée n'a rien de critiquable. Il s'agit indubitablement d'un passe-temps

créatif, par opposition aux occupations passives comme regarder la télévision. En fait, la création de mondes est la forme d'art ultime. Elle remplace toutes les distractions, tous les spectacles sportifs, sans parler de la musique et de la peinture...

— Seulement, ça a mal tourné.

— Pas tout de suite, objecta Bart. Au début, c'était bien un passe-temps créatif. Chacun achetait une bulle Mondofab et se lançait dans la construction de son propre monde, en le faisant de plus en plus évoluer, en modelant des êtres vivants, en présidant à leurs destinées, et en se mesurant aux autres pour savoir qui savait fabriquer le monde le plus avancé.

— Ce qui résolvait un autre problème, plaça Julia. Celui des loisirs. Avec les robots pour nous remplacer au travail, les serbots pour nous servir et satisfaire nos besoins...

— Oui, la surabondance de loisirs constituait un problème, reconnu Hull. L'inactivité, ajoutée à la découverte que notre planète était la seule habitable du système. Les bulles de Packman semblaient offrir une solution dans un cas comme dans l'autre. Mais il s'est passé quelque chose d'imprévu que j'ai aussitôt remarqué. » Hull écrasa sa cigarette et en alluma une autre. « Ça a commencé il y a dix ans – et ça ne fait qu'empirer.

— Mais pourquoi ? demanda Julia. Explique-moi pourquoi les gens ont cessé d'édifier leurs mondes en laissant libre cours à leur créativité, pour se mettre à les détruire.

— Tu as déjà vu un enfant arracher les ailes d'une mouche ?

— Bien sûr. Mais...

— C'est pareil. Est-ce du sadisme ? Non, pas exactement. Plutôt une sorte de curiosité. De désir de démontrer sa puissance. Pourquoi les enfants cassent-ils les choses ? Pour affirmer leur pouvoir sur elles. On ne devrait jamais oublier que ces bulles-mondes sont des *substituts* qui comblent un manque : la découverte de la vie au naturel sur les planètes qui nous entourent. Et ils sont bien trop petits pour remplir ce rôle.

« Ce sont comme des petits bateaux dans une baignoire. Ou ces modèles réduits de fusées avec lesquels jouent les gosses. Des substituts, et non la réalité. Les gens qui les font marcher... pourquoi veulent-ils une bulle-monde ? Parce qu'ils ne peuvent pas explorer de vraies planètes. Ils y investissent beaucoup d'énergie, une énergie qu'ils ne peuvent exprimer ailleurs.

« Or, l'énergie accumulée finit par virer à l'agressivité. Les gens travaillent un temps à construire leur petit monde, mais finissent par atteindre le stade où leur hostilité latente, leur sentiment de frustration, leur...

— Il y a une explication plus simple, dit calmement Bart. Ta théorie est trop élaborée.

— Quelle est la tienne ?

— Les penchants destructeurs innés chez l'homme. Son désir naturel de tuer et dévaster.

— Et moi je prétends que ce désir n'existe pas, répliqua Hull. L'homme n'est pas une fourmi. Ses pulsions ne suivent pas une direction déterminée. Il n'a nul "instinct de destruction", pas plus qu'il n'a le désir instinctif de sculpter des coupe-papier en ivoire. Il a de l'énergie – et l'expression de cette énergie prend une forme différente selon les occasions qui lui sont offertes. Tout est là. Nous avons tous en nous cette énergie, ce désir de bouger, d'agir, de créer. Seulement nous sommes enfermés, coupés de tout, sur une unique planète. Alors nous achetons des bulles Mondofab et nous créons nos petits univers. Mais les mondes microscopiques ne nous suffisent pas. Ils sont aussi

peu satisfaisants qu'un petit bateau d'enfant pour qui veut cingler vers le large. »

Bart réfléchit quelques instants, perdu dans ses pensées. « Tu as peut-être raison, admit-il enfin. Tes arguments sonnent juste. Mais que suggères-tu ? Si les huit autres planètes sont mortes...

— Poursuivons l'exploration au-delà du système solaire.

— C'est ce que nous faisons.

— Essayons de trouver des exutoires moins artificiels. »

Bart sourit. « Si tu vois les choses ainsi c'est parce que tu n'as jamais eu le coup de main. » Il tapota sa bulle avec tendresse.

« Moi, je ne trouve pas ça artificiel.

— C'est pourtant le cas de la plupart des gens, intervint Julia. Ils sont déçus. C'est pour cela qu'on a quitté la Réunion-Concours. »

Bart grommela. « Ça se gâte, c'est vrai. Drôle de scène tout à l'heure, pas vrai ? » Il médita, les sourcils froncés. « Mais mieux vaut les bulles que rien du tout. Que proposes-tu ? De les abandonner ? Mais que faire à la place ? Rester à discuter toute la journée ?

— Nat adore discuter, commenta Julia.

— Comme tous les intellectuels. » Bart tapota le bras de Hull. « Quand on siège au Directorat, on est de la classe des Intellectuels et des Professions Libérales – les rubans gris.

— Et toi ?

— Bleu. Les Industriels. Tu sais bien. »

Hull acquiesça. « C'est vrai. Tu travailles aux *Chemins de l'Espace*. La firme qui ne perd jamais espoir.

— Tu veux donc que nous abandonnions les bulles pour rester sans rien faire. Belle solution au problème.

— Vous allez être *obligés* de les abandonner. » Hull s'empourpra. « Ce que vous ferez après vous regarde.

— Que veux-tu dire ? »

Hull se tourna vers Longstreet ; ses yeux lançaient des éclairs. « J'ai soumis un projet de loi au Directorat. Je demande que Mondofab soit mis hors la loi. »

La mâchoire de Bart se décrocha. « Quoi ?

— Avec quels arguments ? demanda Julia qui se réveillait.

— Des arguments d'ordre moral, déclara Hull d'une voix posée. Et je crois que je vais le faire adopter. »

La vaste salle du Directorat bourdonnait de rumeurs et fourmillait d'ombres mouvantes : les hommes prenaient place et se préparaient pour la séance du jour.

Eldon von Stern, le président de séance, se tenait auprès de Hull dans un coin derrière la tribune.

« Mettons-nous bien d'accord, dit-il avec nervosité en passant ses doigts dans ses cheveux gris fer.

Vous avez l'intention de monter défendre vous-même votre projet de loi ? »

Hull hocha la tête. « En effet. Pourquoi pas ?

— Les analyseurs automatiques pourraient le détailler et en présenter un compte rendu impartial aux représentants. Les orateurs sont passés de mode. Si vous prononcez une harangue basée sur l'émotion, vous êtes assuré de perdre. Les membres ne voudront pas...

— Je prends le risque. C'est trop important pour que nous laissions cela aux machines. »

Hull balaya du regard la salle immense où le calme s'installait peu à peu. Les représentants venus du monde entier avaient gagné leurs places. Il y avait les propriétaires, en blanc, les magnats de la finance et de l'industrie, en bleu, les chemises rouges des dirigeants d'usines coopératives et de fermes communales, puis, en vert, les hommes et les femmes issus de la classe moyenne qui représentaient les consommateurs. Et enfin son propre corps qui, en gris, rassemblait à l'extrême droite les médecins, les juristes, les scientifiques, les enseignants, les intellectuels et les membres des professions libérales.

« Je prends le risque, répéta Hull. Je veux voir ce projet adopté. Il est temps que le problème soit cerné avec clarté. »

Von Stern haussa les épaules. « À votre guise. » Il observa son interlocuteur avec curiosité.

« Qu'est-ce que vous avez contre Mondofab ? C'est un cartel trop puissant pour que vous réussissiez à la battre. Packman est là en personne, quelque part. Je suis surpris que vous... »

Le fauteuil robot émit un signal lumineux. Von Stern s'éloigna de Hull et monta à la tribune.

« Tu es sûr de vouloir prendre la parole pour défendre personnellement ton projet ? Demanda Julia qui se tenait dans l'ombre auprès de Hull. Il a peut-être raison. Laisse les machines l'analyser. »

Hull parcourait du regard l'océan de visages pour tâcher de localiser Forrest Packman, le propriétaire de Mondofab, et le trouva bientôt, avec sa chemise immaculée et son allure de vieil ange fané. Il préférait siéger avec le groupe des propriétaires car il considérait son entreprise comme un bien immobilier à caractère industriel. Le statut attaché à la propriété restait le plus prestigieux.

Von Stern effleura le bras de Hull. « Bon. Prenez place et exposez votre proposition. »

Hull monta à la tribune et s'assit dans le grand fauteuil de marbre. Devant lui, les rangées de visages l'observaient en se gardant d'afficher toute expression.

« Vous avez pris connaissance des termes de ma proposition », commença Hull. Sa voix était amplifiée par les haut-parleurs inclus dans le pupitre de chaque représentant. « Je propose que les Industries

Mondofab soient considérées comme constituant une menace pour la société et que l'on nationalise ses biens immobiliers. Je vais vous résumer mes arguments.

« Le principe et la fabrication des produits Mondofab, le système des univers subatomiques... tout cela vous est connu. Il existe une infinité de mondes subatomiques, équivalents à l'échelle microscopique de notre propre dimension. Voici un siècle environ, Mondofab a mis au point une méthode de contrôle à la trentième décimale des forces et des tensions qui régissent ces plans de dimensions microscopiques, ainsi qu'une machine très simplifiée que tout adulte sait manoeuvrer.

« Ces machines permettant d'intervenir dans des régions spécifiques des univers subatomiques ont été fabriquées et mises en vente avec le slogan : "Soyez le maître d'un monde". L'idée de base est que le propriétaire de la machine devient littéralement propriétaire d'un monde, puisque la machine maîtrise des forces gouvernant un univers subatomique analogue au nôtre.

« En achetant une de ces machines, ou bulles-mondes, je me retrouve en possession d'un univers virtuel dont je peux faire ce que bon me semble. Le mode d'emploi fourni par la compagnie m'indique comment manipuler ces univers miniatures de manière que la vie apparaisse et évolue rapidement pour donner des espèces de plus en plus avancées jusqu'à ce qu'enfin – en admettant que je sois suffisamment doué – j'aie en ma possession une civilisation d'un niveau culturel comparable au nôtre.

« Au cours des dernières années, nous avons vu les ventes de machines progresser au point qu'aujourd'hui, tout le monde ou presque possède un ou plusieurs univers subatomiques civilisés ; dans le même temps, on a aussi vu nombre d'entre nous réduire en poussière ces univers privés.

« Il n'existe aucune loi qui nous empêche de bâtir des civilisations évoluant avec une rapidité incroyable avant de les réduire à néant. C'est pour cela que je présente ce projet. Ces civilisations miniatures ne sont pas des fantasmes. Elles sont bien réelles. Leurs habitants microscopiques sont...»

Un brouhaha se répandit dans la salle. Il y eut des murmures, des bruits de toux. Certains députés avaient coupé leurs haut-parleurs. Hull hésita. Un frisson le glaça. Les visages qu'il avait sous les yeux étaient inexpressifs, froids, indifférents.

Il poursuivit à la hâte. « Leurs habitants sont à présent soumis au moindre caprice de leur créateur. Si nous désirons broyer leur monde, y déclencher des raz de marée, des tremblements de terre, des tornades, des incendies, des éruptions volcaniques... en bref, si nous voulons les détruire entièrement, ils n'ont aucun recours.

« Face à ces civilisations, nous occupons une position quasi divine. D'un seul geste, nous les oblitérons par millions. Nous leur envoyons la foudre, nous rasons leurs cités, nous aplatissons leurs microscopiques immeubles comme de vulgaires fourmilières. Nous pouvons les malmenier comme de simples jouets victimes de toutes nos fantaisies. »

Hull s'interrompit, raidi par l'appréhension. Quelques représentants quittaient la salle. Le visage de von Stern grimaçait d'ironie réjouie.

Hull reprit maladroitement : « Je veux voir interdites les bulles de Mondofab. Nous le devons à ces civilisations, pour des raisons humanitaires et morales. »

Il conclut du mieux qu'il put. Quand il se remit debout, quelques applaudissements s'élevèrent du côté des Professions libérales, en gris. Mais les Propriétaires en blanc observèrent un silence absolu, tout comme les Industriels en bleu. Les chemises rouges et les représentants des consommateurs en vert demeuraient également silencieux, impassibles, voire quelque peu amusés.

Hull retourna en coulisse, glacé par l'amer sentiment de sa défaite. « Nous avons perdu, murmura-t-il, hébété. Je ne comprends pas. »

Julia lui prit le bras. « En faisant appel à d'autres arguments peut-être... Et les machines peuvent encore... »

Bart Longstreet sortit de l'ombre. « Inutile, Nat. Ça ne marchera pas. »

Hull hocha la tête. « Je sais. »

— On ne pourra pas éliminer Mondofab en mettant en avant la morale. Ce n'est pas la bonne solution. »

Von Stern avait donné le signal. Les députés procédèrent au vote et les totalisateurs s'animèrent en bourdonnant. Muet, Hull observait la salle d'un air accablé.

Soudain, quelqu'un vint obstruer son champ de vision. Il s'écarta avec impatience mais une voix âpre le figea sur place.

« Dommage, Mr. Hull. Vous aurez peut-être plus de chance la prochaine fois. »

Hull se raidit. « Packman ! marmotta-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Forrest Packman surgit de l'ombre et s'approcha en cherchant son chemin à l'aveuglette.

Bart Longstreet dévisagea le vieillard avec une hostilité non dissimulée. « À plus tard, Nat. » Sur quoi il tourna brusquement les talons et s'éloigna.

Julia le retint. « Bart, faut-il vraiment que tu... »

— Une affaire urgente. Je reviens. » Il descendit l'allée centrale en direction de la section industrielle.

Forrest Packman était très vieux ; il avait cent sept ans. Les hormones et les transfusions sanguines l'avaient conservé, ainsi que les cures de rajeunissement raffinées qui maintenaient en vie son corps flétri.

Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites étaient rivés sur Hull ; le souffle court et âpre, ses mains rabougries étreignant le bras d'un serbot, il approchait péniblement. « Hull ? Ça ne vous dérange pas si je bavarde un peu avec vous pendant le vote ? Je ne serai pas long. » Il reporta son regard presque aveugle derrière son interlocuteur. « Qui est-ce qui vient de partir ? Je n'ai pas bien vu.

— Bart Longstreet. *Des Chemins de l'espace*.

— Ah, oui. Je le connais. Votre discours était très intéressant, Hull. Il m'a rappelé le bon vieux temps. Ces gens ont oublié ce que c'était, avant. Les temps ont changé. » Il s'interrompit pour laisser le serbot lui essuyer le menton et les lèvres. « Je m'intéressais à la rhétorique, jadis. Certains vieux maîtres... »

Le vieil homme continua de radoter. Hull l'étudiait avec curiosité. C'était donc ce vieillard frêle et ridé qui tenait les rênes de Mondofab ? Cela semblait bien improbable.

« Bryan, souffla Packman d'une voix sèche comme la cendre. William Jennings Bryan. Je ne l'ai jamais entendu parler, bien sûr. Mais on dit que c'était le plus grand. Votre discours n'était pas mal. Mais vous ne comprenez pas. Je vous ai écouté avec attention. Vous avez quelques bonnes idées. Mais ce que vous essayez de faire est absurde. Vous ne connaissez pas suffisamment les gens. Personne ne s'intéresse vraiment à... »

Il fut interrompu par une faible quinte de toux et le serbot le retint de ses bras de métal.

Impatient, Hull voulut prendre congé. « Le vote est presque terminé. Je veux entendre les résultats. Si vous avez quoi que ce soit à me dire, vous n'avez qu'à remplir une plaque mémo comme tout le monde. »

Le serbot lui barra le passage et Packman poursuivit d'une voix chevrotante : « Personne ne s'intéresse vraiment à ce genre d'appel, Hull. Vous avez prononcé un bon discours, mais vous n'y êtes pas tout à fait. Pas encore, du moins. Cela dit, vous vous exprimez bien, mieux que tous ces jeunes bien propres qui s'agitent comme des petits employés de bureau... »

Hull s'efforça d'entendre le résultat du vote. La masse du serbot impassible l'empêchait d'y voir, mais la proclamation réussit à couvrir l'âpre râle de Packman. Von Stern s'était levé pour lire les totaux groupe par groupe.

« Quatre cents contre, trente-cinq pour, déclara-t-il. Le projet de loi est repoussé. » Il laissa tomber les cartes fiches et reprit l'ordre du

jour. « Sujet suivant. »

Derrière Hull, Packman s'interrompit et pencha sa tête osseuse. Ses yeux brillèrent et l'ombre d'un sourire courut sur ses lèvres. « Battu ? Vous n'avez même pas obtenu tous les votes gris, Hull. Maintenant, vous écouterez peut-être ce que j'ai à vous dire. »

Hull tourna le dos à la salle. Le serbot baissa le bras. « Tout est fini.

— Viens. » Julia s'écarta de Packman avec gêne. « Allons-nous-en.

— Voyez-vous, poursuivit impitoyablement le vieillard, vous avez des potentialités susceptibles de s'épanouir. Quand j'avais votre âge, j'avais les mêmes idées que vous. Je croyais que si les gens voyaient les problèmes moraux que posait mon invention, ils réagiraient. Mais ça ne marche pas comme ça. Pour arriver à quelque chose, il faut faire preuve de réalisme. Les gens...»

Hull entendait à peine la voix sèche et râpeuse qui continuait de discourir. La défaite... Mondofab, les bulles, tout allait continuer. Les Réunions-Concours aussi : des hommes et des femmes ayant trop de temps libre tromperaient leur ennui en buvant, en dansant, en comparant leurs bulles-mondes jusqu'à ce que leur excitation atteigne son comble et débouche sur une orgie de cesse. Et cela recommencerait inlassablement.

« Personne ne peut abattre Mondofab, dit Julia. C'est un trop gros poisson. Nous devons accepter que les bulles fassent partie de nos vies. Comme dit Bart, tant qu'on n'aura rien à offrir à la place...»

Bart Longstreet surgit de l'ombre. « Vous êtes encore là ? dit-il à Packman.

— J'ai perdu, dit Hull.

— Je sais, j'ai entendu. Mais peu importe. » Longstreet évita Packman et son serbot. « Restez là. Je vous rejoins dans une seconde. Je dois voir Von Stern. »

En entendant le ton de sa voix, Hull releva vivement les yeux. « Que se passe-t-il ?

— Pourquoi "peu importe" ? » demanda Julia.

Longstreet monta à la tribune et alla tendre une plaque-message à Von Stern avant de se retirer dans l'ombre. Ce dernier la consulta brièvement...

Et s'interrompit au beau milieu d'une phrase. Puis il se leva lentement en la tenant serrée entre ses doigts. « J'ai une annonce à faire. » Sa voix tremblotante était presque inaudible. « Un communiqué émis par la station d'exploration des *Chemins de l'espace* sur Proxima du Centaure. »

Un murmure agité circula dans la salle.

« Les vaisseaux de reconnaissance patrouillant dans le système de Proxima ont contacté les éclaireurs commerciaux d'une civilisation extragalactique. Un échange de messages a eu lieu. Les vaisseaux des

Chemins de l'espace se dirigent vers le système arcturien en comptant y trouver...»

Des cris s'élevèrent un peu partout et ce fut bientôt un véritable charivari. Hommes et femmes se levaient, hurlant de joie. Von Stern interrompit sa lecture et, impassible, les bras croisés, attendit que le calme revienne.

Forrest Packman s'était figé, les mains jointes et les yeux clos. Son serbot émit des arceaux de soutien pour l'enfermer dans un bouclier de métal protecteur.

« Hein ? » hurla Longstreet en revenant vers eux. Il jeta un coup d'oeil à la frêle silhouette ratatinée soutenue par le robot, puis à Hull et Julia. « Qu'est-ce que tu dis de ça, Hull ? Allons-nous-en d'ici ; il faut fêter ça. »

« Je te ramène », dit Hull à Julia. Il chercha du regard une navette intercontinentale. « Dommage que tu habites si loin. Hong Kong est tellement à l'écart de tout. »

Julia le prit par le bras. « Tu peux me reconduire toi-même. Tu te rappelles ? Le Tunnel du Pacifique est ouvert. Nous sommes reliés à l'Asie maintenant.

— C'est vrai. » Hull ouvrit la portière de sa voiture de surface et Julia se glissa à l'intérieur. Hull s'assit au volant et claqua la portière. « J'avais oublié, avec toutes mes préoccupations. Peut-être qu'on pourra se voir plus souvent. Ça ne me dérangerait pas de passer quelques jours de vacances à Hong Kong. Tu pourrais m'inviter. »

Il inséra la voiture dans le flot de la circulation, se laissant orienter par le faisceau de radioguidage. « Dis-m'en davantage, demanda Julia. Je veux savoir tout ce que Bart a dit.

— Pas grand-chose de plus. Ils s'y attendaient depuis quelque temps. Voilà pourquoi il ne se faisait pas trop de souci à propos de Mondofab. Il savait que tout basculerait dès l'annonce officielle.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas prévenu ? »

Hull eut un sourire désabusé. « Impossible. Imagine que les premiers rapports aient été démentis. Il voulait attendre d'avoir une certitude. Il était sûr du résultat. » Hull fit un geste.

« Regarde. »

De part et d'autre de la piste, hommes et femmes surgissaient des immeubles et des usines souterraines, formant une masse fourmillante qui se répandait en tous sens dans la confusion la plus totale, criant, hurlant de joie, jetant des objets en l'air, balançant des papiers par les fenêtres, les uns montant sur les épaules des autres.

« Ils se défoulent, laissa tomber Hull. Et c'est normal. Bart dit qu'Arcturus est censé posséder sept ou huit planètes fertiles, les unes habitées, les autres seulement couvertes de forêts et d'océans.

Ces négociants extragalactiques affirment que la plupart des

systèmes possèdent au moins une planète utilisable. Ils ont visité notre système il y a longtemps. Nos premiers ancêtres ont peut-être commercé avec eux.

— Alors la vie abonde dans la galaxie ? »

Hull éclata de rire. « Si ce qu'ils prétendent est vrai. Et le simple fait qu'ils existent me paraît une preuve suffisante.

— Plus de Mondofab.

— Non. » Hull secoua la tête. Plus de Mondofab. Déjà on bradait les stocks, devenus sans valeur. Sans doute l'État récupérerait-il les bulles existantes pour les sceller et laisser leurs habitants libres de s'autodéterminer.

Cette éradication névrotique de civilisations laborieusement cultivées appartenait désormais au passé. Les réalisations de ces petits êtres vivants ne seraient plus détruites d'une chiquenaude par des dieux souffrant de frustration et d'ennui.

Julia soupira et se laissa aller contre Hull. « On peut se détendre un peu maintenant. Bien sûr que je t'invite. On peut remplir des papiers de cohabitation permanente, si tu veux... »

Soudain Hull se pencha, tendu. « Où est le tunnel ? demanda-t-il. La piste devrait s'y raccorder sous peu. »

Julia regarda vers l'avant en fronçant les sourcils. « Il y a quelque chose qui cloche. Ralentis. »

Hull s'exécuta. Un signal d'interdiction clignotait devant eux. De tous côtés les voitures s'immobilisaient sur les bandes d'arrêt d'urgence. Il arrêta la sienne. Des navettes sillonnaient le ciel ; leurs réacteurs déchiraient le silence du soir. Une douzaine d'hommes en uniforme traversaient un terrain d'atterrissage au pas de course, guidant un derrick robot ferrailant.

« Mais enfin, qu'est-ce que... ? » marmonna Hull. Un soldat s'approcha en agitant une balise d'alarme.

« Faites demi-tour. On a besoin de la totalité de la voie.

— Mais...

— Que se passe-t-il ? demanda Julia.

— Le tunnel. Un tremblement de terre vers le milieu l'a cassé en dix morceaux. » Le soldat s'éloigna en toute hâte. Un véhicule chargé de robots-charpentiers occupés à assembler des pièces de matériel passa à toute allure.

Julia et Hull se dévisagèrent, les yeux écarquillés. « Seigneur, murmura Hull. En dix endroits ! Et il devait être bondé. »

Un vaisseau de la Croix-Rouge se posa et ses sabords s'ouvrirent en grinçant ; des civières se mirent à faire la navette pour embarquer les blessés.

Deux secouristes vinrent s'installer à l'arrière de la voiture de Hull. « Ramenez-nous en ville. » Ils s'affalèrent sur la banquette, épuisés. « Il

faut aller chercher de l'aide. Vite !

— Entendu. » Hull redémarra.

« Comment est-ce arrivé ? » demanda Julia à l'un des hommes accablés qui tamponnait machinalement les coupures qu'il portait au visage et au cou.

« Un tremblement de terre.

— Mais pourquoi ? Ne l'avait-on pas construit de manière à résister...

— C'était une formidable secousse. » L'homme branla la tête avec lassitude. « Personne ne s'y attendait. Il n'y aucun survivant. C'est qu'il y avait des milliers de voitures là-dessous. Des dizaines de milliers de personnes en tout.

— Une véritable catastrophe naturelle », grogna l'autre secouriste.

Tout à coup, Hull se contracta, puis battit des paupières.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Julia.

— Rien, rien.

— Tu es sûr ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Hull resta muet, plongé dans ses pensées, tandis que son visage se transformait en un masque d'horreur et de stupéfaction.